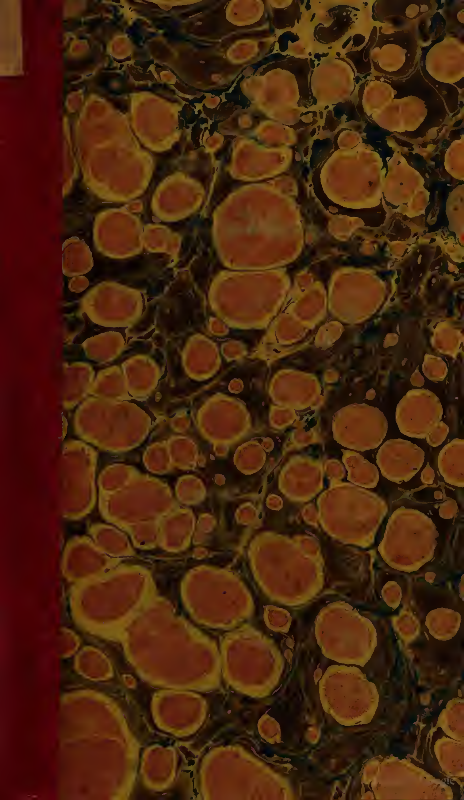
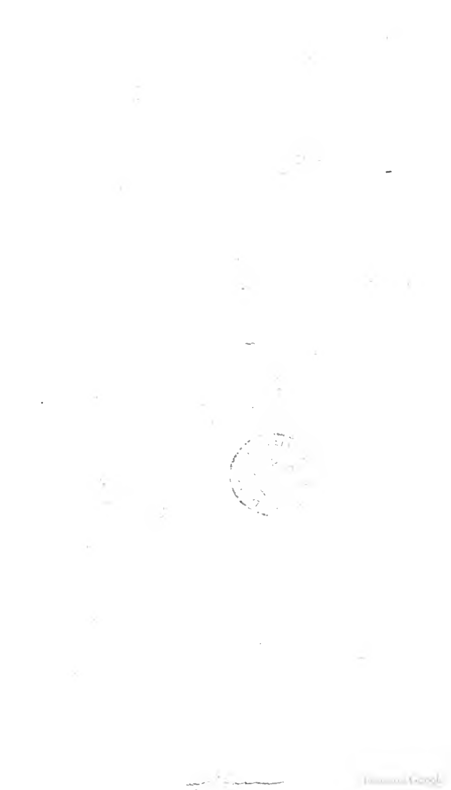


ŒUVRES
COMPLÈTES
DE MME COTTIN.



A la voix du pieux Archevêque parcourant l'Europe à pied, la croix à la main; les esprits s'échauffent; l'enthousiame de la gloire et de la religion gagne toutes les âmes .

CHEZ CORBET, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, nº 63.
1820.



ŒUVRES COMPLÈTES DE MME COTTIN,

SUIVIES

DU POÈME DE LA PRISE DE JÉRICHO ET D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR L'AUTEUR;

PRÉCÉDÉES

D'UN TABLEAU HISTORIQUE DES TROIS PREMIÈRES CROISADES,

PAR MICHAUD,

De l'Académie française.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET ORNÉE DE DOUZE JOLIES GRAVURES.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,
CHEZ CORBET, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, nº 63.
1820.

INTRODUCTION.

Tableau historique des trois premières croisades.

Dès les premiers siècles de l'Eglise, et surtout depuis que le siége de l'empire romain avait été transporté à Bysance, l'usage s'était introduit dans l'Occident de faire des pélerinages à la Terre-Sainte. Le Calvaire et le saint tombeau de Jésus-Christ étaient l'objet de la pieuse vénération des peuples; la Judée, remplie de souvenirs religieux, était encore la terre promise pour tous les fidèles, et Jérusalem était regardée comme la première patrie des chrétiens. Rien ne pouvait arrêter leur zèle; ni la ty-

rannie des sultans abassides, ni la domination violente des Fatimites, qui se disputaient tour à tour l'empire de la Syrie, ne purent diminuer le nombre des pélerins qui allaient visiter les saints lieux. A la fin du onzième siècle, les Turcomans s'emparèrent de Jérusalem, et le sort des chrétiens n'en devint que plus affreux. Leurs pieuses caravanes furent souvent attaquées et dépouillées par les Egyptiens et les Arabes; un grand nombre de ceux qui avaient quitté leur patrie et leur famille pour visiter l'église de la Résurrection, perdaient la vie avant d'avoir pu saluer la ville sainte; et ceux qui arrivaient à Jérusalem, après avoir échappé à mille dangers, étaient encore exposés aux insultes des nouveaux maîtres de la Judée.

Les pélerins de l'église latine qui

revenaient en Europe, y racontaient ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient souffert dans leur voyage ; ils redisaient les insultes faites aux chrétiens, le saint sépulcre profané, le patriarche de Jérusalem et les saints évêques traînés dans les fers. Ces récits, exagérés par la renommée, volaient de bouche en bouche, et portaient partout l'indignation et le désespoir. Parmi les pieux voyageurs qui s'étaient rendus à la Terre-Sainte, il s'en trouva un qui fut plus frappé que tous les autres des malheurs des chrétiens, et qui, à son retour en Europe, fit passer dans tous les cœurs les sentiments dont il était animé. En quittant le patriarche de Jérusalem, il lui dit : *J'armerai pour vous défendre toutes les nations guerrières de l'Europe*, et il tint sa promesse. Pierre l'hermite, d'une nais-

sance obscure, mais d'une imagination ardente, sans trésors, sans pouvoir, par le seul ascendant des larmes et des prières, parvint à soulever l'Occident, et à le précipiter presque tout entier sur l'Asie.

A peine fut-il débarqué sur les côtes d'Italie, qu'il courut se jeter aux pieds du pontife romain. Le pape Urbain II le reçut comme un prophète, applaudit à son dessein, et le chargea d'annoncer la prochaine délivrance de la Terre-Sainte. L'ardent missionnaire, la tête chauve, les pieds nus, revêtu d'une robe grossière, parcourut les provinces d'Italie et de France. Partout sur son passage les femmes, les enfants, les vieillards faisaient entendre leurs gémissements; le peuple élevait sa voix vers le ciel, pour demander à Dieu qu'il daignât jeter un regard

sur sa ville chérie, et les guerriers juraient de prendre les armes pour la délivrer du joug des infidèles.

Au milieu de cette effervescence générale, le chef de la chrétienté convoqua à Plaisance un concile pour y représenter les intérêts et les périls de l'Église. Deux cents évêques, quatre mille ecclésiastiques et trente mille séculiers de toutes les conditions, se rendirent à cette assemblée: les séances se tinrent dans une plaine voisine de Plaisance. Alexis Comnènes avait envoyé à ce concile des ambassadeurs, pour demander aux princes latins des secours contre les Musulmans; ils émurent tous les cœurs en parlant des malheurs de Jérusalem; ils intéressèrent en même temps la politique des princes, en leur représentant les dangers qui menaçaient l'Occident.

On résolut à la fois de délivrer Constantinople et Jérusalem. Urbain, pour prendre une dernière décision sur cette grande entreprise, proposa d'assembler un second synode dans une ville de France. Ce nouveau concile, convoqué à Clermont en Auvergne, ne fut ni moins nombreux, ni moins respectable que celui de Plaisance ; les saints et les docteurs les plus renommés de leur siècle vinrent l'honorer de leur présence et l'éclairer de leurs conseils; les seigneurs et les chevaliers y arrivèrent de tous les pays voisins, et offrirent de combattre pour la cause de Jésus-Christ. Ils oublièrent tous leurs motifs de rivalité, et tout-à-coup ceux-mêmes qui se faisaient la guerre n'eurent plus de sujet de haine que contre les Musulmans. Le concile sanctionna ces heureuses disposi-

tions, en prononçant une censure sévère contre la licence des guerres entre particuliers, et en confirmant la trève de Dieu, ou la suspension de toute hostilité pendant quatre jours de la semaine ; les prêtres, les femmes, les laboureurs, les marchands, furent mis pendant trois ans sous la sauve-garde spéciale de l'Église.

Le concile s'occupa ensuite du sort des chrétiens en Syrie. Pierre l'hermite, un crucifix à la main, l'œil triste, l'air consterné, parla le premier des outrages faits à la foi du Christ ; il rappela les profanations dont il avait été témoin, les tourments et les supplices qu'il avait vu subir aux chrétiens. L'orateur fut souvent interrompu par des sanglots ; à chacun de ses récits toute l'assemblée fondait en larmes. Urbain, qui parla après Pierre l'hermite, déplora à son

tour la honte et les malheurs de cette ville, qui renfermait le tombeau de Jésus-Christ, et qui était souillée par le culte de Mahomet; ces murs sacrés, qui avaient servi d'asile aux apôtres, étaient devenus la demeure impure des Sarrazins; le sang des martyrs qui avait coulé dans Jérusalem, et qui couvrait toute la Palestine, criait enfin vengeance contre les oppresseurs de cette Terre-Sainte. A ces mots, l'indignation prit la place de la douleur; et lorsque le saint pontife exhorta les fidèles à prendre les armes, toute l'assemblée se leva et lui répondit par un cri unanime : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Les évêques du Puy et d'Orange demandèrent les premiers à être décorés de la croix. Raimond, comte de Toulouse, s'excusa par ses ambasadeurs de n'avoir pu assister à cette assemblée; il avait

déjà combattu les Musulmans en Espagne, il s'offrait d'aller les combattre en Asie, suivi d'un grand nombre de chevaliers. Dès que la résolution du concile fut connue, et que les évêques furent de retour dans leurs diocèses, ils ne cessèrent de bénir des croix pour la foule de ceux qui demandaient à marcher vers la Terre-Sainte, et toute l'Europe retentit de ces paroles de l'Évangile : *Celui qui ne porte pas sa croix et ne vient pas avec moi, n'est pas digne de moi.* Non seulement les évêques, les princes, les seigneurs, mais les bourgeois et les paysans, les artisans, les femmes, les enfants, les vieillards, regardaient Jérusalem comme le chemin du ciel ; ils accouraient en foule sous les drapeaux des croisés. Des motifs politiques se mêlaient aux sentiments pieux ; tandis qu'un grand

nombre de chrétiens s'enrôlait dans la croisade pour mériter une félicité éternelle dans un autre monde, beaucoup d'autres allaient y chercher un refuge contre les maux qui les poursuivaient dans cette vie ; le peuple était malheureux, et l'expédition de la Terre-Sainte lui présentait la perspective d'une meilleure destinée. Les serfs trouvèrent dans les camps des croisés un abri contre les rigueurs de la servitude, les débiteurs s'y réfugiaient contre la poursuite de leurs créanciers, les coupables contre celle de la justice. Dans ces temps barbares, on ne reconnaissait souvent d'autre autorité que la force, d'autre loi que celle de l'épée ; le métier des armes était la seule profession honorée, et une foule de chevaliers parcouraient l'Europe en cherchant des aventures. Les apôtres des croisades

profitèrent de cet esprit de chevalerie, et rassemblèrent sous leurs drapeaux un grand nombre de ces guerriers intrépides qui, en jurant de défendre l'innocence et la beauté, avaient juré aussi de défendre la religion. On savait que deux ou trois cents pélerins normands, en revenant de la Terre-Sainte, avaient conquis et fondé le royaume de Naples et de Sicile : cet exemple était fait pour éveiller l'ambition. Tous les voyageurs qui arrivaient d'Orient parlaient avec admiration des merveilles qu'ils avaient vues, des riches provinces qu'ils avaient traversées. Si la religion promettait ses grâces à ceux qui devaient combattre pour elle, la fortune leur promettait aussi toutes ses faveurs; et plus d'un prince ou d'un seigneur, en vendant à vil prix sa principauté ou sa baronie en

Europe, souriait à l'idée de l'échanger en Asie contre un vaste royaume ou un grand empire.

Le concile de Clermont, qui s'était tenu en l'an 1095, avait fixé le départ de la croisade au jour de l'Assomption, 15 août, de l'année suivante ; ce terme parut trop long à l'impatience d'un grand nombre de croisés ; aux mois de mars et de mai, soixante mille Français des deux sexes se formèrent en armée, et s'avancèrent des bords du Rhin vers ceux du Danube, sous le commandement de l'hermite Pierre, qui marchait à pied, en sandales, et ceint d'une grosse corde. Ce nouveau général s'était montré plus habile à lever des soldats qu'à les conduire ; il n'avait que trop réussi à enflammer leur zèle; il ne put contenir ni diriger les passions qu'il avait fait naître ;

la troupe des croisés, qui ressemblait plutôt à une nombreuse caravane qu'à une armée, exerçant partout des violences sur son passage, fut attaquée, battue et dispersée par les Hongrois et les Bulgares; d'innombrables détachements qui suivaient l'armée de Pierre, commirent les mêmes excès et éprouvèrent le même sort. Un petit nombre de ces croisés indisciplinés parvinrent jusqu'à Constantinople; Alexis, qui les avait appelés à son secours, voulut se débarrasser de ces hôtes incommodes, et se hâta de leur fournir les moyens de poursuivre leur route vers la Syrie. Transportés dans un pays qu'ils ne connaissaient point, les croisés éprouvèrent de nouveaux revers; Pierre fut battu par les Musulmans dans les plaines de Nicée : il eut la douleur de voir périr les dé-

bris de son armée, sans avoir atteint les frontières de la Palestine.

Cependant les fautes et les malheurs de ces premiers croisés ne furent pas tout-à-fait perdus pour ceux qui devaient les suivre. Une nouvelle armée se mit bientôt en marche, sous les ordres du sage et pieux Godefroi de Bouillon. Cette armée, qui comptait parmi ses soldats la plupart des gentilshommes de Frise, de l'Allemagne, de la Lorraine; qui avait pour chef un des plus habiles capitaines de son temps, s'avança à travers les pays que Pierre l'hermite avaient traversés, et elle arriva à la vue de Constantinople, sans avoir eu d'autre obstacle à surmonter que les fatigues d'un long voyage.

Hugues le grand, frère de Philippe, roi de France, qui avait pris

la croix, partit la même année, emmenant avec lui Robert, duc de Normandie, Étienne, comte de Chartres, le comte de Flandres, le jeune Eustache de Boulogne, et la plupart des autres grands vassaux de la couronne. Plusieurs des seigneurs qui accompagnaient Hugues le grand, furent obligés de vendre leurs fiefs pour subvenir aux dépenses de leur voyage dans la Terre-Sainte. Les communes purent alors racheter leur liberté, et les historiens ajoutent que le roi de France vit avec joie le départ des rivaux les plus dangereux de son pouvoir.

Bohémont, prince de Tarente; Tancrède, le modèle des chevaliers de son temps; et Raimond, comte de Toulouse, qui avait fait demander la croix au concile de Clermont, se mirent bientôt en route pour Cons-

tantinople; Raimond emmenait avec lui la jeunesse ardente et courageuse des provinces méridionales; la valeur de Bohémond était déjà redoutée en Asie; ses soldats avaient combattu plusieurs fois dans l'Épire et la Thessalie. Quatre armées arrivèrent successivement à Constantinople; Alexis fut étonné de leur nombre, et il reçut en tremblant l'hommage de ces nouveaux auxiliaires : les croisés entrèrent dans l'Asie mineure; ils prirent Nicée, et battirent deux fois les Turcs dans les mêmes plaines où s'étaient ensevelis, l'année précédente, les débris de l'armée de Pierre.

Vainqueurs des Turcs, ils eurent à se défendre de l'ardeur dévorante d'un climat nouveau; un grand nombre de croisés périrent par les maladies : les pays qu'ils traver-

saient, ravagés par leurs propres armes, les laissèrent en proie à la famine; pour comble de malheurs, la discorde s'introduisit parmi les chefs, et l'ambition leur fit oublier le but religieux de la guerre; maîtres d'Édesse, d'Antioche, ils se disputèrent leurs conquêtes, et ne s'occupèrent point d'adoucir les maux des chrétiens.

Poursuivis par tous les fléaux, découragés par leurs victoires mêmes, les croisés jetèrent des regards en arrière, et soupirèrent après la patrie qu'ils avaient quittée. Hugues le grand revint en Europe; le comte de Chartres et de Blois abandonna lâchement l'étendard dont il était chargé : leur exemple entraîna un grand nombre de désertions. En vain les évêques firent parler le ciel pour ranimer le courage des soldats, cette

éloquence, qui avait d'abord éveillé leur enthousiasme, ne pouvait plus calmer leur désespoir.

Cependant les croisés entrèrent dans la Syrie; poursuivant leur marche entre la côte de la mer et le mont Liban, ils traversèrent Tripoli, Tyr, Sidon, Ptolémaïs et Césarée; ils reconnurent Lydda, Ramla, Emmaüs, Bethléem; à l'aspect de ces lieux révérés, ils oublièrent tous leurs maux et retrouvèrent toutes leurs espérances.

Sur les hauteurs de Nicopolis, la ville sainte frappe tout-à-coup leurs regards; à cette vue, l'armée fait éclater la plus vive allégresse; tous les croisés s'écrient à-la-fois, comme au concile de Clermont : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Les uns se jetaient à genoux à l'aspect des saints lieux qu'ils allaient délivrer; les au-

tres baisaient avec respect cette terre, honorée par la présence de leur Sauveur et consacrée par son sang. Naguères peu disposés à suivre les lois du Christ, et maintenant prêts à mourir pour lui, ils jurent tous de venger la ville sainte des outrages et du joug sacrilége des infidèles.

Depuis que les croisés étaient partis de Constantinople, Jérusalem avait changé de maîtres ; les Turcomans en avaient été chassés par les Sarrazins. Ceux-ci avaient offert la paix aux chrétiens, mais il ne purent se résoudre à leur abandonner la cité sainte. Les princes latins s'occupèrent des préparatifs du siége ; Godefroi de Bouillon, Eustache son frère, et Tancrède prirent leur quartier du côté de l'occident, vers la tour qu'on appelait encore la forteresse de David; les troupes de Raimond

s'étendirent vers le midi, sur le penchant de la montagne de Sion. Robert, duc de Normandie, les comtes de Flandres et de St.-Pol firent camper leurs soldats du côté du septentrion, et occupèrent toute la plaine qui s'étend depuis la porte de Damas jusqu'à la vallée de Josaphat. Le cinquième jour du siége, sur les promesses merveilleuses d'un hermite qui habitait le mont des Oliviers, les assiégeants donnèrent un assaut général; mais n'ayant ni échelles, ni machines de guerre, ils furent repoussés avec perte jusque dans leur camp; quelques jours après ils tentèrent une nouvelle attaque, qui n'eut pas plus de succès que la première : les chrétiens avaient repris tout leur enthousiasme à la vue de Jérusalem; mais cet enthousiasme ne tarda pas à s'affaiblir devant

les maux auxquels ils furent en proie. Le siége ne dura que quarante jours, et ce fut, dit un historien, quarante jours de misère et de calamités. Le fléau toujours renaissant de la famine porta ses ravages dans l'armée des Latins; une sécheresse extraordinaire vint ajouter ses horreurs à celles de la famine et de la guerre; toutes les campagnes voisines de Jérusalem avaient été dévastées; la fontaine de Siloë était tarie; les eaux du torrent de Cédron étaient corrompues par les chaleurs de l'été; toute l'armée périssait de faim, de soif et de misère; les chefs de la croisade ne virent de remède à ces maux, que la prompte conquête de Jérusalem. Comme on ne pouvait s'emparer de cette place qu'à l'aide des machines de guerre, on se hâta d'en construire. Le bocage enchanté du Tasse fut

abattu, et les arbres furent en peu de temps changés en balistes, en béliers, en catapultes, en énormes tours, devant lesquelles devaient s'écrouler les remparts de la ville assiégée. Quand ces préparatifs furent achevés, on s'occupa de rétablir l'union parmi les chefs et les soldats : les prêtres qui avaient pris la croix, cherchèrent à ranimer le courage abattu des chrétiens ; ils s'élevèrent avec force contre les vices qui énervaient leurs cœurs, et pour lesquels Dieu semblait leur interdire l'entrée de Jérusalem. Raimond et Tancrède donnèrent les premiers l'exemple de la réconciliation ; ils s'embrassèrent devant toute l'armée : les chefs et les soldats les imitèrent; et, pour donner plus de solennité à ces scènes touchantes, tous les croisés, précédés des évêques, sortirent en armes de

leurs camps, et se rendirent à la montagne des Oliviers. Là, exhortés par l'hermite Pierre, qui leur montrait les roches du Calvaire et l'église du Sépulcre prêtes à les recevoir, ils renouvelèrent tous leurs serments, revinrent pleins de confiance dans leurs quartiers, et après avoir passé la nuit en prières, toute l'armée, à la pointe du jour, parut sous les armes et marcha à l'assaut.

Tandis que la religion chrétienne encourageait les croisés à attaquer Jérusalem, le culte du Prophète ordonnait aux Musulmans de la défendre. Une célèbre mosquée, bâtie à la place du temple de Salomon, attirait la vénération de l'Orient. Une tradition, conservée parmi les Turcs et les Sarrazins, leur faisait croire que Mahomet était parti de Jérusalem pour monter au ciel. Les assiégés ex-

cités par le fanatisme se défendirent avec opiniâtreté ; des traits de toute espèce, des dards enflammés, des masses énormes de pierres, des torrents d'huile bouillante et de feu grégeois pleuvaient de toutes parts sur les assiégeants. On combattit de part et d'autre avec le même acharnement jusqu'à la nuit : tous les efforts des croisés furent inutiles ; ils retournèrent à leurs quartiers remplis de tristesse et d'indignation. Les principaux chefs ne pouvaient se consoler de ce que *Dieu ne les jugeait pas dignes encore d'entrer dans la sainte cité.*

Le lendemain, 15 juillet 1099, au lever du jour, les chrétiens retournèrent à l'assaut ; le combat ne fut pas moins opiniâtre et moins meurtrier que la veille ; la victoire resta long-temps incertaine ; enfin Gode-

froi de Bouillon, suivi d'un grand nombre des siens, parvint à escalader les remparts, et Jérusalem fut conquise. L'histoire remarque que les croisés entrèrent dans la ville sainte un vendredi à trois heures; c'étaient l'heure et le jour de la mort de Jésus-Christ. Cette époque aurait dû rappeler leurs cœurs à des sentiments de miséricorde; mais aigris par les maux qu'ils avaient soufferts, irrités par les longues insultes des Sarrazins, ivres encore de la fureur des combats, les croisés passèrent au fil de l'épée une grande partie des habitants de Jérusalem.

Le pieux Godefroi détourna ses regards de ce spectacle de carnage; il plaignit les erreurs de ses compagnons, et s'occupa de rendre grâces à Dieu de sa victoire; il se rendit, sans armes et pieds nus, dans l'église du

Saint-Sépulcre; la nouvelle de cet acte de dévotion se répandit bientôt dans l'armée : aussitôt toutes les vengeances, toutes les fureurs s'apaisent; les croisés dépouillent leurs habits sanglants, font retentir Jérusalem de leurs gémissements et de leurs sanglots, et marchent tous ensemble les pieds nus, et désarmés, vers l'église de la Résurrection. Ce passage subit de la fureur des combats aux touchantes émotions de la piété, doit sans doute étonner l'observateur. On trouve souvent de ces contrastes dans l'histoire des croisades, mais ils n'accusent que la faiblesse humaine.

Lorsque les croisés furent maîtres de Jérusalem, ils s'occupèrent de lui donner des lois et d'y relever le trône de David et de Salomon. Le pieux Godefroi de Bouillon fut élu roi par

le suffrage unanime de ses compagnons d'armes. Le héros de cette première croisade avait une piété véritable ; il ne voulut point être couronné roi dans une ville où le sauveur du monde avait été couronné d'épines ; il refusa un titre que ses vertus lui méritaient, et que l'histoire lui a donné, pour prendre le titre plus modeste de défenseur et de baron du Saint-Sépulcre. A peine venait-il d'accepter le périlleux honneur de gouverner Jérusalem, qu'il se vit obligé de la défendre contre les troupes du soudan d'Égypte. Une armée innombrable d'Égyptiens, d'Éthiopiens et d'Arabes, rassemblés au nom de Mahomet, s'avançait vers la capitale de la Judée, et avait juré de la reprendre sur les chrétiens. Godefroi marche au-devant des ennemis, les rencontre dans le voisi-

nage d'Ascalon; aidé du brave Tancrède, du duc de Normandie, du comte de Toulouse, il bat et disperse l'armée des infidèles. Cette bataille d'Ascalon fut la dernière de cette croisade; les princes chrétiens, libres de leurs vœux par la prise de Jérusalem et par la victoire qui en assurait la conquête, se mirent en marche pour revenir en Europe, portant des palmes dans leurs mains, et faisant partout retentir des chants de triomphe sur leur passage: ils ne laissèrent à Godefroi que deux mille hommes de pieds et trois cents chevaux; mais cette petite armée était encore formidable, car elle était commandée par le brave et fidèle Tancrède.

Tels sont les principaux événements de cette première croisade, qui a été célébrée par le Tasse. La

philosophie peut opposer ses raisonnements au merveilleux de cette entreprise ; mais les vers du poète italien lui ont prêté un caractère d'héroïsme et de grandeur qui vivra aussi long-temps que son poème. Ces temps héroïques et merveilleux sont pour nous, aujourd'hui, ce que l'époque mémorable du siége de Troie fut pour les Grecs du temps d'Alexandre : on pourrait ajouter que les héros du Tasse sont beaucoup plus policés que ceux d'Homère ; et le motif qui amena la prise de Jérusalem est d'une autre importance que celui qui arma les Grecs et prépara la chute de Troie.

Le véritable objet politique des croisades, celui peut-être auquel on avait le moins songé, venait d'être rempli; l'empire chancelant des Grecs s'était relevé par les victoires des chré-

tiens. Les croisés avaient fondé dans l'Orient la principauté d'Antioche, le comté d'Édesse, le royaume de Jérusalem. Les Musulmans pouvaient être long-temps réduits à la guerre défensive; mais ni les Grecs dégénérés, ni les Latins qui n'avaient que de la valeur, ne surent conserver les avantages que la guerre leur avait donnés.

Les peuples de Syrie se soumirent avec joie à l'autorité de Godefroi. La mort de ce prince, qui arriva trop tôt pour le bonheur de ses sujets, fut pleurée à la fois par les Musulmans et par les chrétiens : il avait augmenté ses conquêtes autant par la sagesse de sa politique que par la terreur de ses armes. Il laissa à Baudoin, son successeur, un royaume qui était aussi étendu que celui de Judas et d'Israël : il est vrai que la popula-

tion de ce nouveau royaume était peu nombreuse, mais les émigrations d'Europe lui fournissaient sans cesse des défenseurs et des habitants.

Foulques, comte d'Anjou, monta sur le trône de Jérusalem après Baudoin ; son règne fut sans trouble et sans gloire; la minorité de son fils, qui lui succéda, fit naître des divisions parmi les seigneurs et les chevaliers : les Sarrazins en profitèrent; ils reprirent Édesse sur les chrétiens, et Jérusalem fut menacée.

Des cris d'alarmes retentirent dans tout l'Occident; les chrétiens de Syrie appelèrent les princes de l'Europe à leur secours. Quarante-huit ans s'étaient écoulés depuis la délivrance du Saint-Sépulcre; mais l'esprit des peuples n'était point changé, et de toutes parts on se prépara à la seconde croisade.

Ce fut à la voix de S. Bernard que les peuples et les princes de la chrétienté s'enrôlèrent de nouveau sous l'étendard de la croix. Né d'une famille noble de Bourgogne, huit ans avant la conquête de Jérusalem, S. Bernard s'était enseveli, à l'âge de vingt-deux ans, dans le monastère de Cîteaux, et du fond de son cloître il était devenu l'oracle du monde chrétien. La sainteté de ses mœurs lui avait acquis un tel ascendant, que la France, l'Angleterre et l'Italie, le consultèrent sur un schisme et obéirent à ses décisions. Il eut pour disciples, Eugène et Sugger, et le simple abbé de Clervaux fut plus puissant en Europe que ses deux disciples, dont l'un s'était élevé à la tiare, et l'autre au ministère de France. Son éloquence, dont il nous est resté des monuments, le met beaucoup au-

dessus de tous ses contemporains: « Ses compositions, dit un écrivain protestant, ne sont dépourvues ni de goût ni de génie; on y trouve partout l'empreinte de la raison et de l'humanité. »

S. Bernard était un autre missionnaire que l'hermite Pierre ; l'un s'était principalement adressé aux peuples, l'autre entraîna les rois ; les deux plus grands monarques de l'Europe, le roi de France et l'empereur d'Allemagne se mirent à la tête de la nouvelle croisade.

Louis VII, dit le jeune, qui avait fait le vœu d'aller combattre les infidèles d'Orient, convoqua une assemblée des principaux seigneurs et évêques dans la ville de Bourges. Godefroi, évêque de Langres, y prononça un discours pathétique sur les malheurs dont les colonies chrétien-

nes en Asie étaient menacées : il exhorta ses auditeurs à s'armer pour la défense de Jérusalem ; et, ce qui est digne de remarque, S. Bernard s'opposa alors avec force au projet d'une nouvelle croisade : ce ne fut que l'année suivante qu'il céda aux instances du souverain pontife et à l'esprit de son siècle.

Au printemps de l'année 1146, un grand nombre d'ecclésiastiques et de séculiers de toutes les conditions furent convoqués à Vezelay. L'assemblée des fidèles se réunit dans une plaine voisine de la ville. S. Bernard se trouva dans ce synode, où sa réputation l'avait précédé : le pape l'avait engagé à prêcher la croisade ; il harangua ses nombreux auditeurs sur le malheureux état de leurs frères d'Orient ; il représenta les Turcs et les Sarrazins comme

prêts à envahir de nouveau Jérusalem ; il leur parla de la gloire des premiers croisés qui avaient conquis la Terre-Sainte ; il leur montra Jésus-Christ marchant lui-même à la tête des armées chrétiennes, pour défendre la ville où il était mort pour le salut des hommes. Touché de ce discours, le roi de France se lève de son trône, va se jeter aux pieds de S. Bernard, et reçoit de lui le signe révéré des croisés. Cet exemple enflamma plus encore les esprits que le discours de l'éloquent missionnaire. La reine Éléonore, fille du duc de Guyenne, se présenta pour recevoir la croix comme le roi son époux ; elle fut suivie de tous les grands du royaume qui se trouvaient à cette assemblée. La renommée publia leur saint dévouement, et leur enthousiasme se communiqua bientôt à tous les

peuples de la chrétienté. S. Bernard, emporté par son zèle, alla prêcher la croisade dans les différentes provinces d'Allemagne et de France : ses prédications eurent un succès si extraordinaire, et j'oserai presque dire si malheureux, qu'elles dépeuplèrent les villes et les campagnes. Il écrivait au pape Eugène : *Les villages et les châteaux sont déserts ; on ne voit plus que des veuves dont les maris sont vivants.*

Le lecteur s'étonnera sans doute que S. Bernard, qui avait montré d'abord tant de modération, ait mis ensuite tant d'ardeur et un zèle si emporté dans la prédication des croisades. Il n'est pas inutile d'observer ici que les opinions qu'il prêcha étaient les idées dominantes de son temps, et que l'influence que son siècle exerça sur lui fut plus grande peut-

être que celle qu'il exerça sur son siècle.

Une nouvelle assemblée fut convoquée à Chartres. On était si persuadé alors que la sainteté des mœurs et la ferveur de la religion devaient tenir lieu de tous les talents politiques et militaires, que S. Bernard fut nommé, d'une voix unanime, général des nouveaux croisés. Il eut le bon esprit de refuser cet honneur, et il écrivit au pape, que ce serait un prodige de mauvais augure, que de voir un religieux se charger du commandement d'une armée. Le départ des croisés ayant été fixé au mois de juin 1147, Louis-le-Jeune se rendit à Metz, accompagné de tous les grands seigneurs de son royaume; dans le même temps, l'empereur Conrad marchait, avec ses troupes,

vers Constantinople, où les deux princes devaient se réunir.

Constantinople eut, à l'arrivée de Conrad, le spectacle assez singulier de deux empereurs qui avaient hérité des débris de l'empire d'Auguste, et qui se disaient tous les deux successeurs de César et de Constantin : leurs prétentions mutuelles firent naître d'abord quelques divisions ; mais l'empereur d'Occident avait une puissante armée pour soutenir ses droits, et l'empereur grec n'insista pas trop sur les siens.

Manuel Commène, dit un célèbre écrivain, frémit du péril de voir passer à travers ses états des héros si fiers et de si grandes armées. Il dissimula ses alarmes ; et, n'osant braver les princes d'Occident, il ne songea qu'à les trahir. Quelques croisés

ayant reconnu sa perfidie, proposèrent, dans une assemblée, de s'emparer de Constantinople. Mais les chefs de la croisade rejetèrent généreusement cet avis, en disant, comme Aristide, que l'entreprise pouvait être utile, mais qu'elle était injuste.

Après un séjour de quelques semaines dans le voisinage de Constantinople, l'empereur d'Allemagne entra dans l'Asie mineure; il marcha sans cesse environné de trahisons. On fournissait aux Allemands des vivres empoisonnés : des embuscades les attendaient partout sur leur passage. L'ennemi fut averti de leur marche; et, pour comble de perfidie, on leur avait donné à Constantinople des guides infidèles, qui égarèrent l'armée dans les détroits du mont Taurus, et la livrèrent, déjà vaincue par la fatigue et le désespoir, au

glaive des Turcs et des Sarrazins.

Les Français, que les revers des Allemands n'avaient point découragés, poursuivirent leur marche vers la Syrie, passèrent le Méandre, malgré les efforts des Turcs, éprouvèrent un échec près de Laodicée, et arrivèrent à Antioche un an après leur départ de Metz. Louis VII éprouva à la cour d'Antioche des chagrins domestiques qui le forcèrent d'y abréger son séjour. Le prince Raimond se déclara en public l'amant d'Éléonore de Guyenne. Un roi de France fut obligé d'enlever sa propre femme au milieu de la nuit; il la ramena dans son camp, et partit à la tête de ses troupes, pour se rendre à Jérusalem, où l'empereur Conrad, qui avait quitté l'Allemagne avec une armée, venait d'arriver en simple pélerin.

Les chrétiens de la Syrie redoutaient chaque jour l'invasion des Sarrazins : le roi de France fut reçu à Jérusalem comme un sauveur. Tous les princes, tous les prélats et le clergé, suivis du peuple, sortirent au-devant de lui avec de grandes acclamations, en chantant les mêmes paroles qu'on dit au fils de Dieu, lorsqu'il entra en triomphe dans la ville sainte. Peu de jours après l'arrivée de Louis VII, les croisés entreprirent le siége de Damas ; mais ils furent bientôt obligés de l'abandonner, par la trahison de quelques chrétiens du pays : on proposa ensuite d'assiéger Ascalon ; la plupart des seigneurs français et allemands s'y opposèrent ; ils étaient découragés, et la perfidie de quelques chrétiens d'Orient servit de prétexte pour fermer la campagne,

et terminer la guerre. L'empereur Conrad revint alors en Europe : on s'était réjoui à Constantinople de ses revers ; lorsqu'il repassa par cette capitale, il parut moins formidable, et il fut mieux accueilli. Le roi de France était resté à Jérusalem ; mais rappelé par le fidèle Sugger, il s'embarqua à Ptolémaïs pour retourner dans son royaume, où il ne rapporta que le regret d'avoir fait de vains efforts pour la cause de la foi, et d'avoir perdu, sans en retirer aucun avantage, la plus belle partie de son armée.

Cette croisade fut beaucoup plus malheureuse que la première. Les nouveaux croisés ne profitèrent point des fautes de ceux qui étaient arrivés les premiers à la Terre-Sainte ; ils ne se défièrent point assez des Grecs qui les trahirent ; ils méprisèrent

trop les Turcs, et négligèrent souvent les moyens de les vaincre. Les armées chrétiennes avaient des chefs moins habiles que dans la première expédition. Raimond, Baudouin, Tancrède, Godefroi de Bouillon, étaient de meilleurs généraux que le roi de France et l'empereur d'Allemagne. Conrad et Louis VII ne manquaient point de courage, mais ils manquèrent de prudence; leurs armées étaient comme des tribus errantes, composées en grande partie de femmes, d'enfants, de vieillards, qui ne pouvaient rien pour la victoire, et qui augmentaient le désordre et le désespoir après une défaite. Cette multitude ne pouvait être approvisionnée; la discipline ne pouvait s'établir : un seul revers détruisit l'armée des Allemands et l'espoir de l'expédition. Alexandre avait

conquis l'Asie avec trente mille hommes, et des armées quatre fois plus nombreuses y trouvèrent leur tombeau, parce que leurs chefs négligèrent d'unir la politique à la valeur.

A son retour en France, Louis VII fit casser son mariage avec Éléonore de Guyenne : on accusait cette princesse de s'être laissé séduire par Raimond, prince d'Antioche, et d'avoir été trop sensible à la beauté d'un jeune Turc, nommé Saladin. « Mais de ces choses-là, remarque naïvement Mézerai, on en dit quelquefois plus qu'il n'y en a, et quelquefois aussi, il y en a plus qu'on n'en dit. » Éléonore épousa bientôt après Henri II, et le duché de Guyenne devint une province d'Angleterre. Si Louis fit une faute en répudiant une femme qui lui empor-

tait la plus belle de ses provinces, il la répara, en conservant à la France un ministre qui l'avait rendue florissante; les courtisans attaquèrent la fidélité de Sugger; et le roi leur répondit en donnant à son ministre le titre de *père de la patrie*. L'abbé Sugger avait alors un grand avantage; il était le seul homme en Europe qui se fût opposé à la croisade: de toutes parts on vantait sa sage prévoyance; et tous les murmures se dirigeaient contre Saint-Bernard. L'abbé de Clervaux fut obligé d'adresser au pape une apologie de sa conduite; il rejeta, avec quelque raison, les malheurs de la guerre qu'il avait prêchée, sur l'inexpérience et les déréglements de ceux qui l'avaient faite. Au reste, il se justifia mieux encore, en refusant, deux ans

après, de prêcher une nouvelle croisade.

Tandis que les chrétiens s'affligeaient, dans tout l'Occident, des revers des croisés, de nouveaux événements se préparaient en Asie : les apôtres de l'islamisme avaient donné des motifs religieux à leur politique, et la guerre qu'ils faisaient aux chrétiens était aussi une guerre sacrée. Dès la première croisade, ils n'avaient cessé d'exciter les peuples d'Orient à s'armer contre les ennemis du prophète. Après la prise de Jérusalem par Godefroi de Bouillon, la consternation s'était répandue parmi les Musulmans : on se désolait à Bagdad; le cadi de Damas s'était arraché la barbe en présence du calife, et tout le divan avait versé des larmes, en apprenant les premières

conquêtes des chrétiens ; mais les califes, divisés entre eux, et dépouillés de leur autorité, ne pouvaient que déplorer la honte des armes mahométanes, lorsqu'une révolution vint changer la face de l'Orient, et opposa tout-à-coup une puissance formidable aux armées des croisés.

Lorsque les Latins arrivèrent pour la première fois en Syrie, les califes du Caire et de Bagdad n'avaient déjà plus qu'un fantôme de pouvoir ; amollis par les délices de leurs harems, ils ne ressemblaient plus à ce guerrier, leur prédécesseur, qu'on interrogeait sur son origine, et qui répondit, en montrant son épée : *Voilà ma généalogie;* et en montrant ses soldats, *voilà ma race*. Invisibles dans leurs palais, ils avaient abandonné le gouvernement à leurs esclaves, qui les adoraient à genoux,

et leur imposaient des lois. Leur nom était encore révéré, mais leur autorité était méconnue; ils n'exerçaient plus leur empire que dans les mosquées; ils n'avaient plus que le honteux privilége de confirmer le pouvoir usurpé des émirs qui troublaient les provinces pour les gouverner, et qui se disputaient sur le champ de bataille le droit de régner à-la-fois sur le peuple et sur le prince.

Noureddin avait été élevé près du trône de Bagdad; il avait de la valeur et de l'ambition; il était devenu sultan de Mosul, d'Alep et de Damas. Dans l'espoir d'ajouter l'Égypte à ses vastes possessions, il conçut le projet d'en chasser les Fatimites, et il envoya Shiracouh, son général, contre le visir et les émirs du Caire.

Ceux-ci furent soutenus par des alliés puissants, et résistèrent d'abord

aux armes de Noureddin. Les deux califes, tranquilles dans leurs palais, invoquaient Mahomet pour le succès d'une guerre dont ils pouvaient partager les périls, mais dont ils n'espéraient point partager les avantages: vicaires du prophète dont ils interprétaient la loi d'une manière différente, ils se maudissaient l'un et l'autre dans les prières publiques, et se déclaraient tour à tour les ennemis de Dieu. Les malédictions du calife de Bagdad enflammèrent les esprits; il promit toutes les faveurs de Mahomet à ceux qui iraient combattre son rival, et il engagea plusieurs princes d'Orient à favoriser l'entreprise de Noureddin et de Shiracouh.

La seconde croisade aurait pu profiter de ces divisions; mais la moitié des croisés avait péri avant d'arriver

dans la Palestine; les autres ne tardèrent pas à être découragés, et repartirent pour l'Europe, sans avoir tenté une entreprise importante. Le roi de Jérusalem fournit des secours au calife et au visir du Caire, pour les empêcher de succomber : malheureusement il s'occupa plus de les rançonner que de les défendre : ses forces n'étaient point d'ailleurs assez considérables; et après avoir fait quelques tentatives inutiles, il les abandonna à la haine que leur avait attirée une alliance passagère avec les chrétiens.

Le général de Noureddin fut reçu en Égypte comme le protecteur de la foi musulmane; il fit assassiner le visir du Caire, et suivant la coutume d'Orient, il prit sa place. Cette conquête précipita la chute des califes fatimites; le calife de Bagdad fut re-

connu dans les prières publiques, comme chef légitime de tous les vrais croyants, et la couleur noire des abassides qui descendaient d'Omar et d'Abubeker, remplaça la livrée verte des enfants d'Ali.

Au milieu de ces révolutions, il s'était élevé un jeune guerrier de la tribu des Curds, qui avait vu sur le champ de bataille comment on devient maître des empires, et qui devait bientôt réunir, dans ses mains puissantes, les plus riches provinces d'Orient. Saladin, neveu de Shiracouh, avait suivi son oncle en Égypte; il s'était signalé dans la défense d'Alexandrie; il sut attacher l'armée à sa personne, et devenu maître de l'Égypte, il s'empara bientôt de Damas, d'Alep, de Diarbekir; la Mecque et Médine le reconnurent pour protecteur. Aidé de son frère

Malek Adel, il conquit l'Yémen; il se rendit maître de la Mésopotamie, remporta plusieurs avantages sur les chrétiens, et menaça Jérusalem.

Telle était la puissance nouvelle et formidable qui s'était élevée en Orient. A mesure que Saladin étendait les limites de son empire, le royaume de Jérusalem marchait vers sa décadence. Amaury, qui avait fait la guerre avec succès contre les infidèles, venait de mourir; la lèpre avait privé son fils Baudoin IV des facultés du corps et de l'esprit; Sibille, son héritière, fit monter sur le trône son mari Guy de Lusignan, prince d'une belle figure, mais d'une si faible réputation, qu'on entendit son propre frère Geoffroi, s'écrier : « Puisqu'ils en ont fait un roi, ils » auraient sûrement fait de moi un

» dieu, s'ils m'avaient connu. » Ce choix, généralement blâmé, porta atteinte à l'autorité ; les rivaux du nouveau roi réveillèrent la fureur des partis. L'aspect des saints lieux menacés ne put imposer silence à leurs ambitieuses prétentions : le gouvernement était sans force, le peuple était mécontent, le royaume divisé, et le trône de Jérusalem n'avait plus pour appuis que quelques secours arrivés d'Europe et la bravoure des chevaliers du Temple et de St.-Jean.

Une trève avait été conclue avec Saladin, et, pour comble de malheur, cette trève fut rompue par l'imprudence de Renaud de Châtillon, qui avait surpris une forteresse voisine du désert, et qui de là insultait aux Sarrazins, dépouillait les caravanes, et menaçait les villes de

3...

Médine et de la Mecque. Saladin commença par se plaindre, et comme il ne fut point écouté, il entra dans la Terre-Sainte avec quatre-vingt mille hommes. Guy de Lusignan sortit de Jérusalem à la tête d'une armée levée à la hâte, vint au-devant de l'ennemi jusqu'à Tibériade, fut battu, et tomba lui-même avec la vraie croix au pouvoir des infidèles. Saladin se montra généreux envers le roi captif; mais il fit tomber la tête de l'imprudent et malheureux Renaud de Châtillon, qui avait violé les traités, et qui refusa d'embrasser la religion du prophète. Une seule journée avait enlevé au royaume de Jérusalem son chef et ses défenseurs les plus intrépides; une reine en pleurs, les enfants de ceux qui étaient morts à la bataille de Tibériade, et quelques soldats fugitifs, étaient les

seuls gardiens du Saint-Sépulcre. Devancé par la terreur de ses victoires, Saladin se présenta bientôt sous les murs de cette place, dont les habitants n'espéraient plus que dans la miséricorde de Dieu et celle du vainqueur; il fit venir les principaux de la ville, et il leur dit : « Je crois, comme vous, que Jérusalem est la maison de Dieu; je ne veux point en profaner la sainteté par l'effusion du sang; abandonnez ses murs, et je vous livrerai une partie de mes trésors. » Le désespoir leur donna de la fermeté. « Nous ne pouvons, répondirent-ils, vous céder une ville où notre Dieu est mort; nous pouvons encore moins vous la vendre. » Le sultan jura alors sur l'*Alcoran*, qu'il ne s'emparerait de la ville que par la force ouverte; le siége fut com-

mencé et poussé avec vigueur ; Jérusalem avait encore une nombreuse population, mais ses habitants n'avaient que des prières et des supplications à opposer à la fureur des assiégeants. Ceux même qui avaient répondu à Saladin avec quelque courage, ne songèrent plus qu'à implorer son indulgence. Saladin se ressouvint de son serment, et se montra inexorable. Un jour qu'ils le suppliaient plus vivement de se laisser toucher, se tournant vers la place et leur montrant ses étendards qui flottaient sur les murailles : *Comment voulez-vous*, leur dit-il, *que j'accorde des conditions pour une ville prise?* Mais les Sarrazins furent repoussés, et le sultan, craignant le désespoir des assiégés, fit assembler les docteurs de la loi, et leur de-

manda s'il pouvait se dégager du serment qu'il avait fait de prendre la ville d'assaut. Les imans et les cadis décidèrent en faveur de l'humanité ; et ce qui est digne de remarque, ils puisèrent leur décision dans les subtilités d'Aristote, traduit en arabe. Saladin accorda la vie aux habitants, et après quatorze jours de siège, il entra en triomphe dans Jérusalem ; il traînait à sa suite ce Guy de Lusignan, qui revenait captif dans une ville où il avait été roi : vingt mille guerriers faits prisonniers à Tibériade, et conduits à la suite du vainqueur, revirent en pleurant ces murs que leur courage n'avait pu défendre. C'est ainsi que cette Jérusalem, qui avait été conquise quatre-vingt-quatre ans auparavant, et qui avait coûté tant de sang à l'Europe, retomba au pouvoir des infidèles. Sa-

ladin (1) usa de sa victoire avec générosité.

L'histoire a cherché à peindre le désespoir des chrétiens, lorsqu'ils furent obligés d'abandonner la ville sainte; ils arrosaient de leurs larmes ce calvaire où leur Dieu était mort pour eux; ils ne pouvaient détacher leurs regards de cette cité qui renfermait tout ce qu'ils avaient de plus cher; ils étaient condamnés à un exil auquel ils n'espéraient point de terme. Proscrits par les Musulmans, repoussés par les chrétiens d'Orient, qui les accusaient d'avoir livré le

(1) Quelques historiens ont affecté de comparer la clémence de Saladin avec le massacre de la première croisade; mais il ne faut pas oublier que les chrétiens offrirent de capituler, que les Mahométants refusèrent d'accepter des conditions, et que la ville fut prise d'assaut après plusieurs combats sanglants.

tombeau de leur Dieu aux infidèles ; ils erraient dans la Syrie, sans ressources et sans asiles ; plusieurs moururent de misère et de désespoir ; quelques-uns revinrent en Europe annoncer, en gémissant et en déchirant leurs habits, que Jérusalem n'était plus au pouvoir des chrétiens.

Cette nouvelle jeta tout l'Occident dans la plus grande consternation. Urbain III, qui était alors à Ferrare, en mourut de douleur. Grégoire VIII, qui lui succéda, adressa des lettres très pressantes et très pathétiques à tous les fidèles, les exhortant à prendre la croix pour la délivrance de la Terre-Sainte. Ces lettres furent lues dans toutes les églises. Partout on regarda la prise de Jérusalem comme une marque de la colère de Dieu ; tous les fidèles cherchèrent à la fléchir par la ferveur de

leurs prières et l'austérité de leur pénitence. Guillaume, archevêque de Tyr, célèbre par son éloquence et sa piété, arriva dans le même temps en Europe, chargé d'exhorter les chrétiens d'Occident à s'armer pour défendre et venger leurs frères de Syrie ; il se trouva à l'assemblée des fidèles convoqués à Gisors ; il leur fit un tableau pathétique des malheurs du royaume de Jérusalem ; il leur représenta les conquêtes des croisés en Orient, réduites au comté d'Antioche, à la ville de Tyr et à celle de Tripoli ; il leur parla de la terreur qu'inspirait Saladin, et leur dit qu'il ne restait plus d'espoir de rentrer dans le royaume de Jérusalem, si les rois les plus puissants de la chrétienté n'unissaient leurs cœurs et leurs armes pour délivrer la patrie des chrétiens. Ce discours réveilla

l'enthousiasme de l'assemblée. Les rois de France et d'Angleterre, qui s'y étaient rendus, se présentèrent les premiers pour recevoir la croix ; ils furent suivis de tous les seigneurs de leurs royaumes. Il fut arrêté que les Français prendraient une croix rouge comme on la portait dans la première croisade ; que les Anglais en auraient une blanche ; et que celle des Flamands serait verte. On arrêta en même temps que, pour subvenir aux frais de cette nouvelle expédition, tous ceux qui ne prendraient pas la croix paieraient le dixième de leurs revenus : l'effroi qu'inspiraient les armes de Saladin fit donner à cet impôt le nom de *dîme saladine*.

Dès-lors on ne songea plus qu'aux préparatifs de la croisade : le roi de France Philippe-Auguste et Richard

Cœur-de-Lion, qui venait de succéder à son père Henri II sur le trône d'Angleterre, venaient de recommencer la guerre dans le Poitou ; ils avaient pris tous les deux la croix à Gisors : rappelés à leur serment, ils mirent bas les armes, jurèrent de ne les reprendre que contre les infidèles; ils se rendirent à Vezelay pour y conférer sur les intérêts de la religion, et s'y jurer une réconciliation éternelle. Accompagnés des bénédictions du peuple, ils partirent tous deux pour s'embarquer, l'un dans le port de Marseille, et l'autre dans le port de Gènes. Un historien anglais observe que Philippe et Richard sont les seuls rois de France et d'Angleterre qui aient combattu pour la même cause ; mais la politique ne tarda pas à détruire l'ouvrage de la religion : l'union des deux rois fut

bientôt troublée, et nous verrons, dans la suite, combien leur mésintelligence nuisit au succès de cette croisade.

Cependant l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, qui s'était croisé le dernier de tous les princes d'Occident, avait été le premier à signaler son zèle; il s'était mis en marche au mois d'avril de la même année, à la tête d'une armée nombreuse; il choisit malheureusement la route qu'avaient prise les premiers croisés, à travers les états de l'empereur grec, qui redoutait plus que jamais les princes d'Occident, et qui venait de s'allier avec Saladin; il fut obligé de marcher les armes à la main, et de se défendre tantôt contre la force ouverte, tantôt contre la ruse d'un ennemi faible et perfide. En sortant de l'empire grec, l'empe-

reur d'Allemagne eut encore à combattre les ennemis que Manuel Lange lui avait suscités. Sa marche ne fut qu'un combat perpétuel ; il battit le sultan d'Icone ; il prit plusieurs villes ; gagna plusieurs batailles ; mais il perdit la plus grande partie de son armée : il mourut bientôt après pour s'être baigné, comme autrefois Alexandre, dans les froides eaux du Cidnus. Les Allemands qui purent échapper, arrivèrent en Syrie sous les ordres du duc de Souabe, fils de Frédéric : leur arrivée inspira plus d'effroi que de confiance aux chrétiens qui faisaient alors le siége de Ptolémaïs.

Tandis que l'armée des Allemands était arrêtée et presque entièrement détruite dans l'Asie mineure, le roi de France et le roi d'Angleterre se rendaient par mer en Syrie : après

avoir séjourné l'hiver à Messine, Philippe-Auguste arriva au printemps avec son armée sous les murs de Ptolémaïs. Richard, qui le suivait de près, s'arrêta pour punir l'insolence d'Isaac, tyran de Chypre; cet Isaac avait refusé un asile à la sœur et à l'épouse future du roi d'Angleterre; Richard fit débarquer son armée, attaqua le tyran de Chypre, lui enleva ses états, et le chargea de chaînes d'or, faisant allusion à son avarice. Le monarque anglais célébra dans ce nouveau royaume son mariage avec Bérengère, fille du roi de Navarre, et il arriva peu de jours après au camp des croisés.

Les affaires des chrétiens en Orient avaient déjà changé de face. Leur armée s'était fortifiée de plusieurs troupes de croisés qui avaient devancé Richard et Philippe-Auguste;

ils avaient reçu dans leur camp les Pisans, les Génois, les Vénitiens. A l'arrivée des deux monarques, les chrétiens redoublèrent de zèle, d'espoir et de courage; ils étaient assez forts pour songer aux plus grandes entreprises.

Saladin avait prévu qu'il aurait à combattre des armées formidables. Lorsqu'on prêchait encore la troisième croisade en Europe, il avait envoyé des ambassadeurs au calife de Bagdad. Le calife s'était adressé à tous les serviteurs de Mahomet, pour les exhorter à défendre l'islamisme. Au premier bruit de la trompette sacrée, les guerriers de l'Égypte, de l'Arabie, et de toutes les provinces voisines, étaient accourus sous les drapeaux de Saladin. Ainsi Ptolémaïs vit alors sous ses murs tout ce que l'Occident et l'Orient

avaient d'hommes intrépides et courageux. Dans ce siége mémorable, on fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Les Français et les Anglais combattirent d'abord ensemble avec autant d'ardeur que de succès ; mais cette intelligence ne tarda pas à être troublée ; il se présentait deux concurrents pour le royaume de Jérusalem : l'un était ce Guy de Lusignan, qui avait été fait prisonnier à Tibériade ; l'autre était Conrad, marquis de Montferrat, qui avait défendu la ville de Tyr contre toutes les forces de Saladin. Philippe-Auguste se décida pour Conrad, et c'en fut assez pour que Richard, qui était d'un naturel jaloux, se décidât pour Guy de Lusignan. Toute l'armée se trouva divisée : les assiégeants n'avaient jamais qu'un seul des deux rois à combattre. Toutes les fois que

le roi de France, qui était comme l'Agamemnon de cette guerre, commandait un assaut, Richard, retiré sous sa tente, restait avec ses Anglais dans le funeste repos d'Achille. Cependant les évêques et les guerriers les plus sages vinrent à bout d'imposer silence aux prétentions des partis, et de faire entendre la voix de la religion éplorée. Richard et Philippe se réconcilièrent; les chefs et les soldats suivirent l'exemple des deux monarques; ils ne se disputèrent plus que l'honneur d'être les premiers sur les remparts ennemis; Ptolémaïs ne résista plus à leurs efforts; la ville se rendit aux croisés, après un siège de deux ans.

La plus brave noblesse d'Europe périt au siége de Ptolémaïs. Les Français pleurèrent les comtes Thibault de Chartres et de Blois, Étienne

de Sancerre, Josselin de Montmorency, Albéric Clément, le premier maréchal de France dont l'histoire ait parlé, etc. C'est dans ce siége mémorable que le seigneur de Coucy fut blessé à mort. Il chargea un de ses écuyers de porter son cœur à la dame de Fayel. Ce trait a été mis sur la scène française : un amour aussi touchant était fait pour arracher des larmes; mais la jalouse barbarie du seigneur de Fayel, l'horrible situation d'une femme qui mange, sans le savoir, le cœur de son amant, et qui expire ensuite d'inanition et de désespoir, sont des tableaux qui touchent moins qu'ils ne révoltent les ames sensibles.

Les croisés perdirent beaucoup trop de temps devant Ptolémaïs, et les divisions qui s'étaient élevées pour les droits au royaume de Jéru-

salem, ne servirent qu'à assurer la possession de ce royaume aux Sarrazins. Philippe-Auguste, qui était toujours en butte à la jalousie de Richard, et qui, dans les plaines de Syrie, n'oublia jamais qu'il était roi de France, abandonna une entreprise commencée sous des auspices malheureux; il retourna en Europe après la prise de Ptolémaïs. Dix mille Français, dont il confia le commandement au duc de Bourgogne, restèrent dans l'armée des croisés.

Peu de jours après le départ du roi de France, il se livra une grande bataille près d'Antripatride, sur les bords du Jourdain. Les chrétiens et les Sarrazins s'attaquèrent et se défendirent avec une égale valeur. Les historiens rapportent que Richard et Saladin s'étant rencontrés dans la mêlée, fondirent l'un sur l'autre l'é-

pée à la main. A la vue de ce combat singulier, les deux armées restèrent tout-à-coup immobiles, et laissèrent à leurs chefs l'honneur de décider de la bataille; mais Saladin ayant été renversé de cheval, les Sarrazins se précipitèrent pour le secourir. Saladin conserva la vie, mais il perdit la victoire : l'armée des Sarrazins fut mise en déroute ; et si les chrétiens avaient su profiter de leur avantage, s'ils avaient marché droit à Jérusalem, la ville sainte échappait encore une fois à la domination des infidèles. Richard perdit plusieurs mois à reprendre Jaffa, Césarée, et à fortifier quelques villes maritimes; il donna ainsi au découragement et à la discorde le temps de s'introduire parmi les chrétiens. La saison des pluies vint interrompre le progrès de ses armes.

Au printemps, l'armée des chrétiens marcha vers Jérusalem. Saladin s'était enfermé en tremblant dans cette capitale ; il s'occupait sans relâche de la fortifier ; mais les fautes de Richard, les discordes des croïsés, calmèrent bientôt ses alarmes et rendirent ses précautions inutiles. Lorsque l'armée chrétienne approchait de Jérusalem, le duc de Bourgogne se retira brusquement avec les Français qu'il commandait. Abandonné par ses compagnons, le monarque anglais ne put recueillir de cette campagne que le douloureux avantage de voir la ville sainte, des hauteurs de Nicopolis. A ce spectacle, il se voila le visage, et s'écria dans sa douleur : *Ceux qui refusent de délivrer le Saint-Sépulcre de Jésus-Christ, ne sont pas dignes de le contempler.*

La discorde acheva d'éclater parmi les croisés; ils se reprochaient ouvertement d'avoir vendu Jérusalem aux infidèles; on ne parlait plus que de trahison dans l'armée des chrétiens; la même chose était déjà arrivée dans les premières croisades: il n'est pas rare de voir, dans les guerres malheureuses, les chefs s'accuser mutuellement, et rejeter sur leurs rivaux la honte de leurs propres défaites. Richard répondait à ses accusateurs par des actes de bravoure dignes d'Amadis et de Rolland. On le vit, lui seul, défier l'armée des Sarrazins, et traverser les rangs ennemis sans qu'un soldat de Saladin osât l'attaquer. Dans une autre occasion, suivi de quelques compagnons, il sauva la ville de Jaffa, dont les ennemis avaient déjà escaladé les remparts. Une autre fois, à la tête

d'un faible détachement, il s'empara d'un convoi de sept mille chameaux qui se rendait à Jérusalem. Mais tant d'exploits furent perdus pour la cause des chrétiens ; la discorde et le découragement ne firent que s'accroître dans l'armée des croisés.

Désespérant alors de se rendre maître de Jérusalem, craignant d'ailleurs l'ambition de son frère, le prince Jean, qui était resté en Angleterre, redoutant pour ses états les entreprises de Philippe-Auguste, qui était retourné en Europe, Richard ne songea plus qu'à quitter la Palestine; il entama des négociations avec les Sarrazins, et il ne poussa plus la guerre que pour obtenir une paix honorable. Les chrétiens et les Musulmans s'attaquèrent dès-lors avec moins de fureur; et plusieurs fois les combats furent interrompus par des

fêtes où les soldats de Saladin et de Richard confondirent leurs vœux pour la paix. Les croisés demandèrent au sultan de leur abandonner Jérusalem ; mais les Musulmans regardaient aussi Jérusalem comme une ville sainte : Saladin refusa cette condition. Dans une autre négociation, on proposa de donner en mariage une sœur de Richard à Malek-Adel, frère de Saladin. Les deux époux seraient montés sur le trône de Jérusalem ; Saladin, par tendresse pour son frère, approuva ce projet ; mais la différence de religion le rendit inexécutable. Les deux partis tenaient à leur culte avec une grande ferveur : les uns exigeaient que la sœur de Richard fût musulmane ; les autres, que le frère de Saladin se fît chrétien.

Cependant les négociations ayant

été reprises, une trève fut conclue pour trois ans, trois mois et trois jours ; on convint que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens, et que ceux-ci posséderaient toute la côte maritime, depuis Jaffa jusqu'à Tyr. Les principaux chefs des deux armées jurèrent, les uns sur l'Alcoran, les autres sur l'Évangile, d'observer les conditions du traité. La majesté royale, dans ces temps reculés, paraissait avoir quelque chose de plus imposant et de plus auguste que la sainteté même du serment. Le sultan et le roi d'Angleterre se contentèrent de se donner leur parole et de se toucher la main droite.

Ainsi finit la troisième croisade, où toute l'Europe en armes ne put obtenir d'autre avantage que la prise de Ptolémaïs. Les chrétiens y don-

nèrent peut-être de plus grandes marques de valeur que dans les expéditions précédentes ; mais ils trouvèrent les Sarrazins plus aguerris : ceux-ci avaient appris des chrétiens eux-mêmes l'art de les combattre et de les vaincre ; ils avaient d'ailleurs plus d'un avantage sur les croisés ; ils combattaient sur leur propre territoire, dans leur propre climat ; ils n'étaient soumis qu'à un seul chef, qui leur donna toujours un même esprit, et ne leur présenta jamais que la même cause à défendre.

Deux hommes s'acquirent, dans cette croisade, une gloire immortelle ; l'un, par des succès éclatants, l'autre, par des qualités réelles et une bravoure inutile. Le nom de Richard fut long-temps l'effroi de l'Orient : les Turcs et les Sarrazins qu'il avait vaincus, le célébraient dans leurs

proverbes, long-temps après les croisades. Saladin fut célébré à son tour dans l'Occident, et l'histoire l'a présenté plusieurs fois pour exemple aux princes de la chrétienté.

Une longue captivité attendait le héros de la croisade à son retour en Europe; on verse encore aujourd'hui des larmes au récit de ses infortunes. Saladin ne fut pas plus heureux; il ne jouit qu'une année de sa gloire. Les Orientaux célèbrent la manière édifiante dont il mourut; il distribua également ses aumônes aux chrétiens et aux Musulmans; avant d'expirer, il ordonna à un de ses officiers de porter son drap mortuaire dans les rues de Damas, et de dire à haute voix: *Voilà ce que le grand Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.*

Lorsqu'on apprit en Occident la

mort de Saladin, le pape Célestin III exhorta les fidèles à prendre de nouveau les armes pour la délivrance de la Palestine. Cette croisade, à la tête de laquelle se trouva Frédéric, duc d'Autriche, fut beaucoup moins féconde en exploits, et plus malheureuse que toutes les autres. La Palestine avait toujours été le tombeau des chrétiens : ceux qui s'enrôlèrent dans la cinquième croisade, sous le pape Innocent III, entreprirent une conquête qui leur offrait moins d'obstacles et un plus riche butin. Les Latins, en traversant l'empire grec, avaient admiré la splendeur de la ville de Constantin; ils avaient vu la faiblesse de son gouvernement; ils trouvèrent dans la perfidie des empereurs assez de prétextes pour leur déclarer la guerre; et ils s'emparèrent de Constantinople. Frédéric, qui était

devenu empereur d'Allemagne, retourna quelques années après dans la Terre-Sainte avec une nouvelle armée; il ne fut pas plus heureux que ceux qui l'avaient précédé. Malgré l'expérience de Frédéric et de tant d'autres princes puissants, le sage Louis IX songea encore à délivrer la terre qui renfermait le Saint-Sépulcre; il perdit la liberté à Damiette et la vie à Tunis, sans utilité pour la cause de la foi. Après la mort de S. Louis, on fit de vains efforts pour renouveler l'ardeur des croisades, l'Europe était trop occupée de ses guerres intérieures; des schismes éclatèrent dans l'Occident; on ne songea plus à Jérusalem.

La plupart des entreprises politiques ne sont justifiées que par le succès. On ne peut point alléguer cette raison en faveur des croisades; elles

furent mal dirigées, et l'exaltation extrême qui fit naître ces guerres lointaines, les écarta du but qu'une sage politique pouvait leur donner. Une confiance toujours aveugle dans le succès fit négliger les moyens d'y parvenir ; la multitude des croisés amena le désordre ; et leur nombre, qui à leur départ était un signal de victoire, fut presque toujours la cause de leur ruine. S'il est vrai cependant que les croisades aient été funestes à l'humanité, il faut convenir aussi qu'elles n'ont pas été sans avantage pour l'Europe ; elles ont long-temps suspendu les querelles de religion toujours prêtes à éclater dans l'Occident ; elles ont contribué à maintenir la paix entre les princes, qui tenaient leurs regards fixés vers l'Orient, et qui renoncèrent souvent à d'ambitieuses prétentions pour vo-

ler au secours de Jérusalem. Sous Louis-le-Jeune, qui prit part à la seconde croisade, la France fut heureuse et tranquille; et le règne de Philippe-Auguste, qui se mit à la tête de la troisième, fut un des règnes les plus brillants de la monarchie. Les croisades portèrent les premiers coups à la féodalité; en assurant la prérogative des rois, elles préparèrent l'indépendance des communes.

Venise, Gènes, Amalfi et plusieurs villes maritimes d'Italie, de Flandre et d'Allemagne, parvinrent dans les croisades au plus haut degré de prospérité et de splendeur; elles s'emparèrent du riche commerce d'Orient; elles perfectionnèrent l'art de la navigation; et c'est dans les écoles qu'elles formèrent, que furent élevés dans la suite ces in-

trépides marins qui marchèrent à la découverte de l'Amérique, et donnèrent une nouvelle direction et un nouvel essor à l'esprit humain.

Les croisades eurent encore un autre avantage : elles arrêtèrent les émigrations des peuples d'Asie, toujours prêts à fondre sur l'Occident. Les Sarrazins étaient maîtres des plus belles provinces d'Espagne ; ils avaient ravagé les côtes d'Italie ; Charles - Martel les avait vaincus à Poitiers ; l'Europe était menacée de toutes parts par des peuples conquérants et belliqueux.

Les croisades les forcèrent à se défendre chez eux ; elles reculèrent de plus d'un siècle la chute de l'empire grec ; elles ne purent, il est vrai, conserver aux Latins la possession de Constantinople, seul boulevard contre les invasions des Turcs et des

Sarrazins; mais les statuts de l'ordre de Malte, qui est leur ouvrage, attestent encore l'esprit politique de ces guerres saintes. Les chevaliers prêtaient serment de combattre les Turcs, et, plus d'une fois, ils ont arrêté les armées de ce peuple barbare et sauvage, qui était guerrier et sanguinaire par religion et par politique, et qui a souvent menacé de porter son culte et son gouvernement dans l'Europe policée.

Dans le temps des premières croisades, les Orientaux étaient plus avancés pour la civilisation que les peuples d'Occident. Les chrétiens rapportèrent de la guerre de la Palestine plusieurs institutions utiles. Les Arabes étaient savants dans l'agriculture et dans tous les arts qui contribuent au bonheur de la vie et à la richesse des sociétés. Les croi-

sades rendirent l'Europe plus industrieuse, et lui ouvrirent de nouvelles sources de prospérités.

Les Sarrazins, et surtout les Grecs, aimaient les beaux-arts ; les productions de l'esprit étaient recherchées à la cour du Soudan et à celle de Constantinople ; quelques-uns des Latins furent à portée d'y puiser ce charme d'urbanité qui était alors ignoré en Europe. C'est surtout depuis les croisades qu'on trouve dans les Français ce mélange de piété et de galanterie qui formait presque le caractère national, et qui était si heureusement exprimé par cette devise : *Fidèle à Dieu et à la beauté.* C'est depuis ces guerres saintes qu'on retrouve presque partout dans notre histoire cette loyauté, fille de la bravoure, et cet inflexible honneur qui était comme une justice, qui rem-

plaça long-temps toutes les justices de la terre. L'esprit de chevalerie fut formé ou perfectionné par les croisades : bientôt les grâces de l'esprit s'unirent à l'éclat de la bravoure. Tandis que les chevaliers se vouaient à la défense de la religion et de la beauté, les troubadours firent entendre leurs voix et chantèrent la valeur et l'amour. La noble franchise de nos ancêtres perdit sa rudesse; on vit alors naître et se développer cette fleur de politesse, cet amour généreux de la gloire, cet héroïsme chevaleresque qui jeta dans la suite tant d'éclat sur la nation, et qui contribua à la splendeur du siècle de Louis XIV.

J. MICHAUD, *Éditeur.*

MATHILDE.

CHAPITRE PREMIER.

Après un siége aussi long que meurtrier, Saladin venait d'entrer en vainqueur à Jérusalem. Au bruit de la chute de la cité sainte, toutes les puissances chrétiennes furent émues. Guillaume, archevêque de Tyr, s'embarque aussitôt pour l'Europe; il va répandre sa profonde douleur dans le sein du souverain pontife, et lui demander des secours pour ses frères d'Orient. Urbain III, frappé à mort par cette funeste nouvelle, expire entre les bras de Guillaume. Grégoire VIII lui succède et prêche une nouvelle croisade. A sa voix, à celle du pieux archevêque parcourant l'Europe à pied, la croix à la main, avec des prières, des menaces et des larmes, les es-

prits s'échauffent, l'enthousiasme de la gloire et de la religion gagne toutes les ames ; les rois eux-mêmes se lèvent, s'unissent et jurent de ne poser les armes que quand ils seront rentrés dans cette Jérusalem, qui coûta tant de sang à leurs ancêtres, où repose le tombeau d'un Dieu, et dont la perte leur semble un opprobre, que sa conquête pourra seule effacer.

A la tête de tant de souverains, marchaient Richard Ier. et Philippe-Auguste ; rivaux en puissance par la situation et l'étendue de leurs états, ils l'étaient encore par leur âge, leur penchant et leur amour pour la gloire ; tous deux également fiers, altiers, intrépides, s'irritaient à la moindre apparence d'injure, et ne pouvaient se résoudre à plier. Philippe-Auguste, grand et magnanime autant que prévoyant et sage, aspirait à des victoires plus solides que brillantes. Richard, plein de candeur et de loyauté, mais imprudent et fougueux, toujours entraîné par ses passions, ne pouvant ni dissimuler un outrage, ni tarder un jour à s'en venger,

aussi constant dans ses haines que dans ses amitiés, et animé du courage le plus impétueux, attacha peut-être plus d'éclat que son rival à son nom et à ses exploits, et dut à l'excès même de ses qualités l'admiration universelle dont il fut l'objet, et l'infortune éclatante où les piéges de la perfidie le firent tomber dans la suite.

L'empereur Frédéric, à la tête de cinquante mille hommes, venait de partir pour la Palestine, tandis que Richard et Philippe-Auguste, réunis encore dans les plaines de Gisors, voyaient leurs armées s'augmenter chaque jour par les peintures pathétiques et véhémentes que Guillaume faisait de l'état déplorable des chrétiens d'Orient; tout ce qu'il y avait de jeunesse, animée de l'ardeur guerrière dans les deux royaumes, se rendait en foule auprès de ces deux souverains; et en les voyant marcher à la tête de leurs soldats, prêts à combattre courageusement pour la cause du ciel, nul ne voulait laisser ternir sa gloire par le reproche honteux d'avoir fui ou quitté la croix. . . . . .

Cependant les deux monarques se séparent et se donnent rendez-vous à Messine; Philippe s'embarque à Gênes; Richard retourne à Londres, remet la régence à Jean son frère; et tandis qu'on prépare à Marseille la flotte qui doit le porter, Bérengère, sa future épouse, s'est déjà rendue en Sicile, afin d'y célébrer le nœud qui doit les unir à la vue des deux camps réunis.

La timide fiancée de Richard, la tendre Bérengère, était fille de Sanchès, roi de Navarre; elle possédait peu d'appas et de talents, mais tant de vertus ornaient son caractère, et tant d'amour l'attachait à Richard, qu'elle avait su fixer le cœur de ce volage monarque; il l'avait préférée à toutes ses rivales; il l'avait préférée à la sœur même de Philippe-Auguste. En vain la superbe Alix avait-elle tenté de l'enchaîner à ses pieds, Richard, séduit un moment, avait bientôt rejeté la main d'une femme qu'il ne pouvait estimer; et une fois du moins la modeste vertu put s'enorgueillir de l'avoir emporté dans le cœur d'un grand

roi, sur tout l'éclat de la naissance et de la beauté.

Mais avant de s'engager dans sa longue et périlleuse entreprise, Richard veut assister au sacrifice de sa plus jeune sœur, qui est au moment de prononcer ses vœux. Il ne l'a point vue depuis son enfance, peut-être ne la reverra-t-il jamais; et avant qu'elle soit morte au monde, ou qu'il périsse lui-même par la main des infidèles, il desire la connaître, l'embrasser et lui dire un dernier adieu. Pendant que ses capitaines se préparent au départ, accompagné seulement de quelques écuyers et de l'archevêque de Tyr, qui veut être présent à la prise d'habit de la jeune novice, il s'achemine vers le monastère où elle fut renfermée peu de mois après sa naissance, et dont elle va jurer de ne jamais sortir.

Élevée depuis seize ans à l'ombre de ce cloître, n'ayant jamais vécu qu'avec des vestales pures et chastes comme elle, les pensées de la jeune princesse ne se portaient pas au-delà de sa retraite, ni son cœur vers d'autres biens; ses jours unifor-

mes s'écoulaient sans qu'elle les comptât, et dans sa parfaite innocence, elle ignorait également et l'existence du mal et le mérite de la vertu.

Peu vaine de sa naissance, moins encore d'une beauté qu'elle ne connaissait pas ; n'ayant qu'une idée confuse du monde, dont le bruit n'arrivait jamais jusqu'à elle, et dont l'abbesse ne lui avait jamais parlé que comme d'un effroyable assemblage de dangers et de tourments, Mathilde bénissait chaque jour le Seigneur de l'avoir appelée à une si sainte vie ; et ne supposant pas l'existence d'un autre bonheur que celui qu'elle goûtait dans son asile, elle voyait arriver avec joie l'instant de l'auguste cérémonie qui devait l'y ensevelir pour toujours.

Cependant l'arrivée de Richard émeut tout le couvent ; les portes s'ouvrent à l'instant, et les grilles même tombent devant lui : c'est pour la première fois que les regards d'un homme embrassent l'intérieur de ce cloître, et que le bruit des armes en fait retentir les voûtes paisibles ; mais que

ne permet-on pas à la majesté suprême? L'archevêque de Tyr seul ose suivre le roi, et Mathilde se hâte de venir recevoir les embrassements de son frère et les bénédictions de Guillaume.

L'abbesse et les autres religieuses, couvertes de leur voile noir, accompagnent et entourent la jeune novice; elles sont présentes à son entrevue avec Richard, et s'attendrissent aux douces effusions de l'amour fraternel: le monarque raconte ses projets et parle de son voyage; après lui, Guillaume en parle aussi; et, au seul nom de Jérusalem, on voit ses yeux se remplir de larmes; il dit la perte des saints lieux, les maux que les fidèles ont à souffrir maintenant pour y pénétrer, et les délices qu'ils goûtent quand ils y sont parvenus; ces récits éveillent dans l'ame de Mathilde, des pensées nouvelles, mais non moins pieuses: sa dévotion, si douce, prend un caractère plus ardent, et, quoique surprise et confuse de sentir un desir dans son cœur et de prévoir un changement dans sa vie, elle avoua, en rougissant, qu'elle souhaitait se croiser

avec son frère, et visiter la Terre-Sainte, avant de tirer le rideau qui devait à jamais la séparer du monde.

Mathilde n'eut pas de peine à obtenir sa demande ; un pareil voyage était regardé, dans ces temps antiques, comme l'action la plus agréable à Dieu, et la préparation la plus salutaire à l'état monastique; aussi, toutes les compagnes de la princesse se hâtèrent d'applaudir avec transport à son projet, et ravies de l'éclat qu'un si saint pèlerinage allait répandre sur leur couvent, déjà elles préparaient les roses mystiques dont elles voulaient couronner la jeune vierge à son retour; sur son habit de novice, d'une éblouissante blancheur, l'abbesse attacha elle-même la croix brillante qui donnait le sceau à ses projets, et la plaçait sous la protection immédiate de Dieu; puis, la remettant entre les mains du roi, elle dit : « Votre majesté ne connaît pas encore toute la valeur du dépôt que je lui confie, ni quel trésor d'innocence et de piété renferme le cœur de cette vierge; que votre valeur défende sa vie, sire; et

vous, mon père, ajouta-t-elle, en se tournant vers l'archevêque, que votre zèle veille sur son âme : ce n'est point la princesse d'Angleterre que je vous recommande, mais la future épouse de Dieu; c'est le plus beau de tous les titres, sans doute. Cependant, ô Mathilde, qu'il n'enfle pas votre cœur de trop de présomption, et qu'une humble défiance vous accompagne toujours; songez qu'il n'y a point de titre si auguste, de dispositions si saintes, qui mettent à l'abri des tentations. Gardez de prêter l'oreille à ces voix enchanteresses qui ne flatteraient vos sens que pour vous perdre, et, puisse ce chaste époux auquel vous êtes destinée, rendre vos oreilles si attentives au souffle de son divin esprit, que vous n'entendiez pas le bruit que le monde fera autour de vous. »

Pendant que Mathilde prêtait une profonde attention au discours de la pieuse abbesse, Richard en attendait la fin avec une sorte d'impatience; et à peine fut-il libre de prendre la parole, qu'il jura que sa sœur n'avait rien à craindre auprès de

lui. « Avec l'aide de Dieu et de mon épée, s'écria-t-il, plein d'un enthousiasme chevaleresque, soyez certaine, madame, que Mathilde ne sera pas moins en sûreté au milieu de mon camp, que derrière les murs de ce cloître. » Le ton énergique dont il prononça ces paroles, fit rougir le front de toutes les vierges; mais frappées de l'air martial qui respirait dans toute la contenance du héros, et de la noble ardeur qui étincelait dans ses yeux, aucune ne baissa les siens vers la terre.

Cependant le moment du départ approche : Mathilde s'avance vers la porte extérieure du couvent; et, prête à en franchir le seuil pour la première fois de sa vie, elle s'arrête, se retourne, et ses timides regards semblent demander si son courage n'est pas de la témérité. L'abbesse, en voyant son effroi, et l'abîme du monde s'ouvrir devant elle, conçoit de nouvelles alarmes sur tous les périls qui vont entourer sa plus chère brebis; et, dans l'espoir de préserver sa vie et son innocence, elle fait un dernier sacrifice, et lui remet un reliquaire qu'elle

portait toujours sur elle. « Ceci, mon enfant, lui dit-elle, vous garantira de tous les dangers: si la tempête vous surprend; si, plus terribles qu'elle, les passions vous menacent, appuyez contre votre poitrine ce morceau de la vraie croix, et il vous délivrera. O Mathilde, vous croyez ne vous préparer que pour une fête du ciel, mais songez que vous voyagerez sur la terre. »

Mathilde, reconnaissante d'un don si précieux, l'attacha sur son sein avec une foi ardente, baisa la main révérée de qui elle le tenait, et disant un dernier adieu à ses timides sœurs, elle sortit du monastère, dont elle ne vit point, sans frémir, la porte se refermer sur elle: élevant alors des yeux humides de pleurs, vers le saint asile qu'elle quittait, elle ne put les en détacher que quand l'épaisseur des bois et la distance des lieux l'eussent entièrement dérobé à ses regards; en le perdant de vue, son cœur se troubla; il se troubla plus encore, en apercevant dans le lointain l'immense horizon se déployer devant elle; éperdue, l'innocente colombe se rapprocha de son frère et

de l'archevêque, en leur demandant avec inquiétude s'il fallait traverser tant de pays avant d'arriver en Palestine. — Richard sourit de la simplicité de sa question. « Il se passera bien des jours et des mois, peut-être, avant que nous puissions atteindre la terre que vous allez chercher; mais que craignez-vous, ma sœur, ajouta-t-il, en mettant la main sur le glaive qui brillait à ses côtés, ne vous ai-je pas dit que ce défenseur ne vous quitterait pas? — Et oubliez-vous, continua l'archevêque, en lui montrant le ciel, celui, bien plus puissant, dont la miséricorde est sans bornes, et dont la présence est partout. »

Je ne peindrai point les diverses émotions de Mathilde pendant un si long voyage : on peut imaginer assez l'effet que doit produire l'aspect de la mer, les chants guerriers des soldats et les cris tumultueux des matelots, sur l'ame d'une vierge timide qui, jusqu'alors, n'avait vu que les voûtes d'un temple, les jardins paisibles d'un cloître, et dont les oreilles n'avaient jamais été frappées que par les doux ac-

cents et les saints cantiques des filles du Seigneur.

Ce fut à Messine seulement qu'elle se réunit à Bérengère : dès le premier instant, une tendre sympathie les attacha l'une à l'autre; Mathilde aima en elle ces chastes et modestes grâces qui lui retraçaient les compagnes qu'elle regrettait, et la fille de Sanchès, dont le cœur était tout amour, aurait-elle pu ne pas chérir l'aimable sœur du monarque auquel elle allait être unie?

CHAPITRE II.

Les différends qui survinrent bientôt entre Richard et Philippe-Auguste, et dont les perfidies de Tancrède, roi de Sicile, furent la première cause, mirent obstacle au dessein que le monarque anglais avait formé, de célébrer à Messine son union avec Bérengère; et ce ne fut qu'après avoir conquis Chypre, que, maître de cette île fameuse, et couronné des mains de la victoire, il put en ordonner la fête auguste.

Jamais hyménée ne fut consacré sous de plus heureux auspices, ni entouré de plus de magnificence et d'éclat. Vainqueur d'Isaac, roi de Chypre, Richard régnait sur le royaume qu'il venait de lui enlever, et se consolait d'avoir tant tardé à partager son trône avec Bérengère, par le plaisir

de placer sur sa tête une couronne de plus.

Au bruit de son triomphe, on vit accourir Guy de Lusignan, roi de Jérusalem : ce jeune et superbe souverain, dont l'indomptable valeur n'avait pu soutenir le trône, et qui, chassé de ses états, se voyait disputer par Conrad, marquis de Montferrat, jusqu'à l'espoir d'en redevenir maître un jour, venait implorer l'appui de Richard contre les injustes prétentions de son rival ; il lui était d'autant plus nécessaire, que Philippe-Auguste s'était déjà déclaré contre lui en arrivant en Syrie, et soutenait de tout son pouvoir les droits de Conrad qui, maître de Tyr, seule ville que les chrétiens possédassent encore en Syrie, en avait fait fermer les portes à Lusignan, et avait levé contre lui l'étendard de la révolte. Depuis son séjour en Sicile, Richard croyait avoir à se plaindre de Philippe-Auguste ; animé d'une secrète jalousie contre une gloire qui balançait la sienne, il saisit avec joie l'occasion qu'on lui offrait de se mettre à la tête d'un parti opposé au roi

5...

de France; touché d'ailleurs de la confiance de Lusignan, flatté de sa démarche, ému par ses malheurs, il s'engagea solennellement à le protéger contre tous ses rivaux; et dès ce moment, liés l'un à l'autre par la reconnaissance et les bienfaits, ils furent amis et se jurèrent foi et fraternité d'armes jusqu'à leur dernier soupir.

Raimond, prince d'Antioche, Bohémond, prince de Tripoli, Raynaud de Sidon, Honfroi du Thoron, et Léon, prince d'Arménie, avaient suivi Lusignan dans l'île de Chypre. En venant appuyer les prières de leur roi auprès de Richard, ils venaient aussi lui demander sa protection pour eux-mêmes. Le monarque anglais leur promit de les soutenir tous dans leurs prétentions diverses, et de ne quitter la Syrie qu'après les avoir remis en possession de leurs états. Pour prix d'un si éminent service, ces princes, et Lusignan lui-même, consentaient à le regarder comme leur suzerain, et à lui payer le droit de vasselage; mais le noble Richard refusa un honneur qui aurait presque égalé le bien

qu'il voulait leur faire; et tout ce qu'il exigea de leur reconnaissance, fut de les prier de prolonger leur séjour auprès de lui, afin qu'ils assistassent à la cérémonie de son mariage, et qu'ils en rehaussassent l'éclat et la pompe par leur présence.

Ce jour à jamais mémorable dans les annales de Chypre, fut annoncé dès l'aurore par le bruit de mille instruments; la superbe église de St.-Jacques, située entre le port de Limisso et l'ancienne Amathonte, fut décorée avec une magnificence toute royale; on joncha les rues de fleurs, on les tapissa de riches étoffes; Lusignan ouvrait la marche à la tête des princes ses tributaires; sur leur vaste manteau, trempé dans la pourpre de Tyr, on voyait éclater en broderie les feux du saphir oriental; un peu plus loin, l'or et l'acier reluisaient de toutes parts sur les cottes d'armes des seigneurs anglais; Richard les suivait la couronne sur la tête et le sceptre à la main; et la fille de Sanchès, dont le cœur palpitait depuis long-temps dans l'attente de cet heureux jour, la fille de Sanchès, qui allait

jurer avec ferveur de n'aimer jamais que Richard, et recevoir avec transport le serment d'en être toujours aimée; la fille de Sanchès, enfin, presque belle ce jour-là de modestie et de bonheur, marchait à côté de son illustre époux; mais pour qu'il ne manquât rien à sa satisfaction, elle avait prié sa chère Mathilde d'en être témoin, et Richard l'avait exigé de sa sœur; la jeune novice parut donc à l'auguste fête : couverte de son voile, elle entra dans l'église à la suite de Bérengère, et vit pour la première fois une pompe nuptiale et les joies du monde sous leur aspect le plus séduisant : ce serment d'un éternel amour adressé à un autre qu'à Dieu, étonna son innocence, et les accents passionnés de Richard et les regards voluptueux de son épouse, troublèrent le cœur de la vierge.

Guy de Lusignan, placé à côté du roi, fut le seul de tous les princes qui pût s'approcher assez de Mathilde pour découvrir une partie des charmes que cachait son chaste bandeau de lin; ils allumèrent dans son ame un feu aussi subit que violent,

mais le souvenir de Sibylle son épouse, et l'habit religieux de Mathilde, étaient des obstacles qui ne lui permettaient point d'exprimer ses vœux : renfermant ainsi dans son sein son amour et sa douleur, il cacha à tous les yeux la blessure si profonde et si douce dont il ne devait plus guérir.

Richard, bien plus guerrier qu'amant, eut à peine passé quelques jours auprès de sa jeune épouse, que tourmenté du besoin de la gloire, il se prépara à s'embarquer pour la Palestine; mais prévenu par Lusignan que la mer était couverte de vaisseaux sarrazins, tous conjurés contre lui; que les côtes de Syrie et même celles d'Égypte en étaient infestées; que Malek-Adhel, le frère de Saladin et le plus redoutable guerrier de l'Asie, les commandait souvent, et avait juré guerre à mort à tous les rois de l'Europe, Richard s'opposa à ce que Bérengère et Mathilde partageassent ses dangers : tous les efforts des ennemis allaient se réunir contre lui; pendant la traversée son grand cœur s'élançait au-devant d'eux, et il sentait bien que pour être

tout à la gloire, il ne fallait pas que les objets de sa tendresse fussent à ses côtés; assuré d'ailleurs qu'aussitôt qu'il serait arrivé à Ptolémaïs, les infidèles, furieux d'avoir manqué leur proie, porteraient toutes leurs forces vers le camp, et occupés de l'attaquer sur terre, laisseraient la mer libre, il crut que le trajet serait alors sans aucun péril, et ordonna que le vaisseau qui devait porter son épouse et sa sœur ne mettrait à la voile que quand le sien serait arrivé dans le port de Ptolémaïs.

Mathilde, accoutumée à l'obéissance, se soumit sans peine à la volonté de son frère, mais la tendre Berengère, désespérée de se séparer de l'époux qu'elle chérissait, se précipita à ses pieds, baignée de larmes, lui demandant, comme la plus grande preuve d'amour qu'elle pût recevoir de lui, la grâce de partager les périls auxquels il allait s'exposer; touché de cette peine, Richard fut pourtant inexorable dans ses refus; il lui représenta que sa présence et celle de Mathilde, en attendrissant son cœur, affaiblirait son courage et lui ferait

peut-être éviter un combat qu'il était de son devoir de rechercher; d'ailleurs, ajouta-t-il, ces mêmes ennemis qui vont s'attacher à me poursuivre, vous laisseront passer tranquillement, et la traversée ne sera orageuse que pour moi. — La jeune reine voulut insister encore, mais Richard, surpris de sa résistance, lui ayant dit d'un ton un peu sévère qu'il voulait être obéi, elle se tut aussitôt, glacée par la crainte d'avoir déplu à son époux, et dévorant en silence sa douleur et ses larmes.

Le roi de Jérusalem et les autres princes de sa suite s'embarquèrent avec Richard; il ne resta auprès de la reine qu'Onfroi du Thoron, les ducs de Northumberland et de Glocester, Simon de Montfort, comte de Leicester, et quelques seigneurs français, parmi lesquels on distinguait le brave Adam de Turenne, grand chambellan, Enguerrand de Fiennes et Josselin de Montmorency, beau comme Renaud, intrépide comme lui, depuis peu dans l'adolescence, depuis long-temps héros; par ses exploits, il promettait une nouvelle

gloire à sa patrie et un nouveau lustre à son nom, qui, né avec la monarchie, était déjà plus ancien que celui de ses rois.

Richard voulut aussi que l'archevêque de Tyr n'abandonnât point les princesses : « Elles auront besoin, mon père, lui dit-il, en regardant la reine, que vous leur appreniez que les femmes doivent servir Dieu par leur patience et leur soumission, comme nous par les combats et la vaillance. » Bérengère n'entendit que trop ce que ces mots voulaient dire ; elle regarda son époux avec tant d'amour et de résignation, que le fier monarque en fut touché ; et peut-être aurait il cédé aux vœux d'une épouse si tendre, si, en lui devenant plus chère par sa douceur, elle ne lui avait fourni un motif de plus de ne pas l'exposer aux nombreux périls qu'il allait chercher.

Contente d'avoir obtenu l'approbation de son époux, elle renferme dans son ame les desirs qui l'agitent et les craintes qui la déchirent ; et tandis que pâle et les yeux baissés, n'osant verser aucune larme, elle l'accompagne jusqu'au port, Mathilde reu-

fermée dans l'intérieur du palais, s'interdit le murmure, se soumet aux volontés de son frère et de son roi, et adresse des vœux pour lui au divin fils de Marie.

Poussé par un vent favorable, le vaisseau du roi atteignit bientôt les côtes de l'Asie; mais, au moment de s'en approcher, il fut entouré par deux galères ennemies, montées chacune par huit cents hommes; loin de les fuir et de les craindre, il provoque lui-même l'abordage: les épées brillent, le sang coule, le carnage est affreux, la valeur égale. Musulmans et chrétiens, tous paraissent attaquer et non se défendre. Cependant après un long et rude combat, dans lequel Richard fut vaillamment secondé par Lusignan, il vient à bout de couler à fond une des galères, de s'emparer de l'autre, et mouille le lendemain, 8 juin, à Ptolémaïs, précédé de la victoire et chargé des dépouilles de l'ennemi; tous les croisés le reçurent avec des acclamations d'enthousiasme, et célébrèrent son arrivée et son triomphe par des feux de joie allumés dans tout le camp.

Cependant Lusignan apprend que, durant son absence, la mort lui a ravi Sibylle son épouse; cette perte, qui flattait la secrète passion qu'il avait rapportée de Chypre, pouvait être funeste à sa puissance; Sibylle, fille de Baudoin, héritière du royaume de Jérusalem, l'en avait fait couronner roi en l'épousant; mais en mourant, ses droits retournaient à Isabelle, sa sœur cadette, épouse du marquis de Montferrat, et donnaient ainsi une force de plus aux prétentions de ce dernier. Lusignan, appuyé par Richard, soutenait que le caractère de roi était indélébile, et qu'on ne pouvait l'en dépouiller; il vit passer dans son parti les Pisans, les Flamands et les chevaliers de St.-Jean; mais les templiers, les Génois et les Allemands, à la tête desquels se mit Philippe-Auguste, soutenaient les droits du marquis de Monferrat; celui-ci, renfermé dans Tyr, orgueilleux de posséder encore une ville dans un royaume où Lusignan n'en possédait plus, insultait, du haut de ses superbes remparts, à la détresse de son rival; et tandis que tous deux

livraient le camp des croisés à la désunion et à la haine, en se disputant la possession d'une couronne qu'ils s'étaient laissés enlever par les infidèles, Saladin l'affermissait sur sa tête, en fortifiant chaque jour Jérusalem contre les futures attaques des chrétiens.

Richard avait établi son quartier du côté de la mer, afin de surveiller les moindres mouvements des assiégés, et de mettre obstacle à ce qu'ils reçussent aucun secours, tant par terre que par mer. A l'orient de la ville, vis-à-vis la plus forte des tours, appelée la *tour maudite*, on voyait flotter les bannières royales de Philippe-Auguste; et au milieu du camp, se déployaient les aigles glorieuses de l'empire d'Allemagne. Les trois nations se distinguaient par la couleur de la croix qui brillait sur leurs étendards : rouge dans l'empire des lis, elle était blanche chez les Germains, et verte dans le camp anglais. Parmi toutes ces différentes cours, celle d'Angleterre s'efforçait d'éclipser les autres, par le faste et la magnificence; et,

tandis que Richard s'environnait de pompes et de somptuosités, Philippe-Auguste, plus simple et plus modeste, ne voulait tirer son éclat que de la haute et vaillante noblesse dont il était entouré : c'étaient les comtes de Dreux et de Chartres, Errard et André de Brienne, les Joinville, les Châtillon, les Coucy, noms éternellement chéris en France, et dont aucun événement ne pourra jamais effacer le souvenir ni la gloire.

Cependant Richard demandait à grands cris qu'on poussât vigoureusement le siége de Ptolémaïs, dont la reddition devait ouvrir la route de la cité sainte; mais le fier Conrad ne voulait sortir de ses murs, et prêter son secours aux croisés, qu'autant qu'il serait déclaré roi de Jérusalem; et Philippe-Auguste, fidèle à l'alliance qu'il avait contractée avec lui, mécontent d'ailleurs de l'empire que Richard voulait affecter dans le camp, et jaloux peut-être des lauriers qu'il avait cueillis dans l'île de Chypre, demeurait dans l'inaction, ou ne livrait aux infidèles que des combats parti-

culiers, évitant avec soin un assaut général. Richard, trop fidèle, trop loyal pour abandonner son frère d'armes, et en même temps trop impérieux et trop fier pour entrer en accommodement avec son rival, loin de chercher à ramener Philippe-Auguste par des raisons, l'aigrissait par des invectives, et accroissait ainsi de plus en plus la division qui régnait dans le camp: vingt fois les partis contraires furent prêts à en venir aux mains, et vingt fois ils frémirent de lever contre des chrétiens l'épée qu'ils venaient de ceindre pour les défendre. Tandis que le désordre s'introduisait dans les conseils, et que les chefs, l'injure à la bouche, s'accablaient de mutuels outrages, les soldats, qui n'étaient venus en Palestine que pour délivrer les saints lieux, et non pour faire un roi de Jérusalem, murmuraient hautement de la dissension intestine qui enchaînait leur courage; et plus d'une fois on les vit se réunir pour aller ravager les terres des Musulm ns, et porter le fer et la flamme jusqu'aux tentes de Saladin.

Mais ces troubles cruels, si funestes aux

succès des armes chrétiennes, n'étaient pas le seul chagrin dont Richard eût à souffrir; son premier soin, en arrivant en Palestine, avait été d'envoyer à la reine l'ordre de le venir joindre avec sa sœur; il était bien sûr de la promptitude qu'elle devait mettre à lui obéir, et cependant elle n'arrivait point; chaque jour il allait sur le bord de la mer voir s'il n'apercevrait pas le vaisseau qu'il attendait, et chaque jour il y allait en vain. Lusignan ne le quittait point, Lusignan recevait dans son sein les inquiétudes et les craintes de son ami, et il les partageait d'autant plus vivement, que, depuis la mort de Sibylle, sa passion avait pris de nouvelles forces par les espérances qu'il avait osé concevoir; il venait de recouvrer sa liberté, Mathilde n'avait pas encore perdu la sienne, et déjà il comptait assez sur l'amitié de Richard, pour se flatter d'obtenir son appui auprès de sa sœur: c'était donc cette amitié seule qui pouvait lui rendre son royaume et satisfaire son amour; aussi ne négligeait-il aucun moyen de la rendre plus vive. Richard était sensi-

ble au plaisir d'être aimé, et Lusignan lui montrait un dévouement sans bornes, mais le fier Richard voulait être aimé pour lui seul, et Lusignan, en lui découvrant les desirs de son cœur, avait eu l'art de lui persuader que, dans cette alliance, il songeait moins aux charmes de la sœur qu'à fortifier d'un nœud de plus l'amitié qui l'unissait au frère. Richard, franc, sincère, facile à tromper parce qu'il était incapable de tromper lui-même, Richard le crut, et sentait sa tendresse s'augmenter de celle que lui témoignait Lusignan, au point de ne pouvoir plus se passer de lui : ils couchaient sous la même tente, ils n'avaient qu'une seule table, c'était ensemble qu'ils allaient combattre les infidèles, et le butin qu'ils leur enlevaient était toujours fidèlement partagé entre eux. Dans les joûtes, ils portaient les mêmes couleurs, sur leur bouclier la même devise, et lorsqu'ils s'étaient exercés dans la journée, soit à manier la lance dans les tournois ou à tirer l'épée contre les infidèles, ils retournaient le soir d'un commun accord se promener sur

le bord de la mer; là, ils contemplaient l'immensité des flots et de l'horizon en soupirant avec amertume, ils baissaient la tête, et accablés de la tristesse de leurs pensées, gardaient souvent un morne silence; si la tempête faisait bouillonner les ondes, ils croyaient les voir entr'ouvrir leurs abîmes pour engloutir à jamais ce vaisseau qui portait ce qu'ils avaient de plus cher au monde. Mais si la mer était calme et que le vent fût favorable, alors leurs craintes changeaient de nature sans rien perdre de leur vivacité; et si ce n'était plus au vaste océan, c'était aux infidèles que le roi redemandait son épouse et sa sœur.

CHAPITRE III.

DEPUIS le départ du roi, la triste Bérengère n'avait cessé de prier et de verser des larmes; elle se représentait sans cesse cet époux si cher, en proie à la fureur des Musulmans; dans ses rêves elle le voyait tantôt chargé de fers, tantôt couvert de blessures; et durant le jour son imagination alarmée lui confirmait tous ces lugubres présages : car lorsque le cœur est plein d'amour, il est plein de frayeurs. En vain l'archevêque de Tyr s'efforçait de calmer cette peine si vive, en la peignant comme une offense envers Dieu; la jeune reine pleurait alors sur sa faute sans pouvoir cesser de pleurer aussi sur l'absence d'un époux. Mais ce que n'avaient pu faire ni les exhortations de Guillaume, ni l'exemple de Mathilde, fut produit en un instant par l'arrivée de l'esquif que Richard lui envoyait.

Elle entendit à peine le récit de sa victoire, elle songea seulement qu'il était en sûreté, que dans peu elle allait le revoir, et ses larmes se séchant tout à coup, elle passa de la plus mortelle tristesse au comble de la joie.

Mathilde, en apprenant qu'elle allait enfin atteindre le but de son voyage, remercia Dieu d'un cœur aussi soumis, qu'elle s'était résignée au délai ordonné par son frère; trop pieuse pour livrer son ame à aucun sentiment extrême de joie ou de chagrin, elle regardait comme un péché le désespoir si violent dont Bérengère avait été accablée en se séparant du roi, et quand cette épouse désolée laissait échapper en sa présence les cris de sa tendresse et de ses regrets, la chaste vierge, qui jusqu'alors avait ignoré qu'il était des passions, étonnée d'un langage si nouveau, s'alarmait de l'entendre et se croyait coupable de prêter l'oreille aux accents d'un pur et légitime amour; la rougeur sur le front, elle confia ses scrupules à l'archevêque de Tyr, et le vénérable Guillaume

qui, dans le secret de la confession, n'avait jamais reçu d'aveu aussi pudique, crut voir dans la beauté qui s'humiliait ainsi devant lui, l'Eve céleste au premier réveil du monde, et il se promit bien de ne jamais abandonner la direction d'une conscience dont l'extrême délicatesse annonçait à l'univers une sainte de plus.

Quoique la galanterie fût regardée alors comme un devoir et comme une sorte de gloire; quoique Bérengère eût à sa suite plusieurs des plus distingués et des plus nobles chevaliers des cours de France et d'Angleterre, nul pourtant ne fut assez hardi pour oser offrir des vœux à la jeune Mathilde; malgré l'éclat de ses charmes, la séduction de ses grâces et la langueur de ses grands yeux bleus, il y avait dans toute sa personne une sorte de pureté qui imposait aux desirs, leur défendait de naître; et l'habit religieux dont elle couvrait un corps formé par l'amour, la garantissait moins encore des tendres entreprises que le respect qu'inspirait sa pudeur. Elle se montrait peu aux regards des hommes,

mais à l'aspect de la vierge, les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine, à demi-cachée par un long voile de lin, et toute brillante de la primitive innocence, chacun frappé d'une religieuse admiration, reculait quelques pas comme indigne de l'approcher. La reine aimait beaucoup trop Mathilde, pour ne pas s'affliger vivement des vœux qu'elle devait prononcer : ce n'était ni la solitude, ni l'obscurité de l'asile où elle allait s'ensevelir, qui lui paraissait un malheur, mais bien d'y vivre sans amour; si elle concevait facilement qu'on pût dédaigner une couronne, elle ne comprenait pas qu'on renonçât à un époux : plus d'une fois elle ne put s'empêcher de dire sa pensée à sa jeune sœur; mais quand elle s'efforçait de tenter son ambition, en l'éblouissant de l'éclat du trône et de cette foule de sceptres dont tant de rois s'estimeraient heureux d'orner sa beauté; quand plus souvent encore elle cherchait à émouvoir son cœur, en lui peignant les charmes d'une union conjugale, Mathilde se détournait, en rougis-

sant de la vue de pareils tableaux, non par la crainte qu'ils ne la tentassent, mais par la honte de les voir. Alors Bérengère, attentive à ne point blesser une si délicate pudeur, ne lui parlait plus que de ces purs et chastes sentiments qui ont seuls le droit d'attendrir le cœur d'une vierge : c'étaient les regrets du meilleur des frères; c'était la douleur d'une mère inconsolable de vivre séparée de son plus cher enfant ; c'était enfin l'amitié qui les unissait toutes deux, et dont la privation laisserait un vide dans son cœur, que l'amour même de Richard ne remplirait pas entièrement. A de si pathétiques peintures, la reine faisait succéder des fêtes où la magnificence s'unissait à la galanterie, et auxquelles il était difficile que la princesse Mathilde n'assistât pas quelquefois; mais en vain le siècle étalait ses pompes, en vain la nature faisait parler ses tendresses, courageuse et modeste, la jeune vierge dédaignait tous les terrestres biens, et traversait le monde, occupée seulement du ciel.

Après quelques jours d'une navigation

heureuse quoique lente, le vaisseau se trouva en vue des côtes d'Asie; et déjà on apercevait le port de Ptolémaïs comme un point dans l'horizon, lorsque le vent, s'élevant tout à coup avec violence, rendit tous les efforts des matelots inutiles; le pilote lui-même abandonna son gouvernail à la fureur des flots; et en moins de trente-six heures, la force de la tempête eut poussé le navire contre les bancs de sable qui s'étendent aux environs de Damiette; là, il fut surpris par un vaisseau ennemi qui, voyant la détresse des chrétiens, crut qu'il lui serait facile de s'en emparer; mais des sujets qui avaient à défendre leur reine, et des chevaliers qui combattaient pour la religion et la beauté, ne devaient se rendre qu'en perdant la vie. A la tête des guerriers, le plus jeune et le plus vaillant de tous, Josselin de Montmorency, l'épée à la main, résistait avec une telle intrépidité, que déjà les infidèles commençaient à plier, lorsqu'un esquif, sorti du port de Damiette, fit changer la fortune. A la vue du drapeau jaune et noir qu'il portait, les Sarrazins

s'écrièrent d'une commune voix : *Malek Adhel! Malek Adhel!* et ce nom leur rendant le courage prêt à les abandonner, ils recommencèrent le combat avec une nouvelle ardeur. Tandis que Josselin, animé d'une valeur héroïque, s'élance au milieu des ennemis, les presse, les pousse, les menace, précipite les uns dans la mer, frappe les autres, entasse les victimes, fait couler des ruisseaux de sang, et se forme un rempart des armes, des débris et des cadavres des infidèles, l'archevêque de Tyr qui était auprès des princesses, ayant entendu retentir le nom de Malek Adhel, tombe à genoux, et s'écrie : « Humiliez-vous avec moi, car notre heure est venue : rien ne résiste à Malek Adhel. » La princesse obéit et se prosterne ; mais la reine, d'une voix déchirante, lui dit en fondant en larmes : « O mon père, qu'est-ce donc que cet affreux, cet horrible Sarrazin, dont la valeur va m'enlever à mon époux ? — Malek Adhel est frère de Saladin : de tous les ennemis des chrétiens, c'est le plus terrible sans doute ; je l'ai vu, le fer et la flamme à

la main, réduire en cendres nos bourgs et nos campagnes; sans lui, jamais Jérusalem ne serait tombée, jamais Saladin n'eût fait flotter ses drapeaux sur le temple du Christ. » Guillaume achevait à peine ces paroles, qu'un bruit de chaînes et un cliquetis d'armes lui apprirent que leur funeste sort était accompli. Aussitôt il se hâta d'aller joindre ses frères, espérant adoucir leurs maux par ses prières; depuis long-temps il connaissait Malek Adhel, et n'ignorait pas l'ascendant que sa haute sagesse lui donnait sur l'ame de ce guerrier. Tandis qu'il l'implore, les deux infortunées princesses se retirent dans l'endroit le plus obscur du vaisseau, attendant en tremblant les chaînes dont on va les charger. La reine, au désespoir d'un événement qui la sépare de son époux, exhale sa douleur par des larmes et des sanglots, en appelant le brave Richard à son aide. Mathilde plus résignée, quoique frémissant de se voir sous la puissance des ennemis de la foi, presse contre son sein le reliquaire de l'abbesse, et à genoux devant Dieu, lui demande un

secours qu'elle n'attend que de lui. Mais tout à coup la porte de la chambre où elles sont renfermées se brise avec fracas ; plusieurs hommes s'y précipitent : à la vue de l'habit musulman, Mathilde se détourne avec horreur, en invoquant de nouveau le saint reliquaire ; le chef des vainqueurs s'approche de la reine, d'un air fier mais respectueux, et lui dit : « Calmez votre effroi, madame, vous n'êtes point esclave, vous serez traitée dans mon palais avec tous les honneurs dus à votre haute naissance ; je vous jure, au nom du prophète, qu'aucun des gens de votre suite ne portera des chaînes ; je leur demande seulement leur parole de demeurer à Damiette, et de ne point essayer de rejoindre le camp des croisés avant que Saladin, mon frère, instruit de votre arrivée dans ses états, n'ait traité avec le roi d'Angleterre du prix qu'il met à votre rançon.

Bérengère accepta avec joie des conditions généreuses qui lui donnaient l'espoir d'être bientôt rendue à son époux ; touchée d'ailleurs des manières nobles et polies du

prince arabe, elle répondit avec reconnaissance, promit ce qu'il demandait, et se prépara à quitter le vaisseau pour se rendre dans le palais de son nouveau maître; mais auparavant elle lui dit, en montrant Mathilde : « Seigneur, cette jeune vierge est la sœur de Richard; ne nous séparez point; la douceur de pleurer ensemble est la seule qui nous reste, et un si généreux vainqueur ne voudra pas nous l'arracher. » Malek Adhel aperçut alors la princesse et s'approcha d'elle pour lui donner la main ; mais Mathilde, dont le nom abhorré de Saladin venait de redoubler l'effroi, s'éloigna avec terreur du frère de ce grand ennemi de Dieu, et s'enveloppant dans ses voiles pour ne pas le voir, elle répondit en tremblant et sans lever les yeux, qu'elle suivrait la reine.

En arrivant sur le tillac, Malek Adhel jette un coup-d'œil curieux sur ses deux illustres prisonnières, dont jusqu'à ce moment les traits lui avaient été cachés par l'obscurité : admirateur idolâtre de la beauté, la figure de la reine d'Angleterre

ne fixe pas long-temps ses regards, il les détourne sur la princesse qui venait d'entr'ouvrir son voile pour descendre dans la chaloupe: ce mélange de douceur et de majesté répandu dans toute sa personne, la blancheur de ce front ingénu, le modeste incarnat de ses joues, ces timides regards attachés vers la terre, cet habit, emblême de la chasteté; enfin ce genre de beauté inconnu au climat où vivait Malek Adhel, l'étonne, le frappe; il demeure interdit; il ne sait ce qu'il éprouve: jusqu'alors amant absolu des plus célèbres beautés de l'Asie, qui toutes maîtrisaient également ses sens, jamais son cœur n'avait été ému; pour la première fois il vient de l'être: le fier Arabe tremble devant une femme, et, sans lever les yeux, une vierge chrétienne vient d'enchaîner le frère du souverain de la Syrie, de l'Égypte et des trois Arabies.

C'était beaucoup pour un vainqueur musulman d'être poli envers un sexe que Mahomet a destiné à l'esclavage. Malek Adhel, étranger à la croyance d'Europe, ne pouvait partager le respect religieux que l'ha-

bit de Mathilde inspirait à des chrétiens, et puisqu'il avait osé l'aimer, il devait oser le lui dire : aussi, chargeant un de ses officiers du soin de conduire la reine, il court à la princesse, l'enlève dans ses bras, la transporte dans la chaloupe, s'assied auprès d'elle et veut s'emparer d'une de ses mains; mais la jeune vierge, épouvantée de l'audace du Musulman, se rejette en arrière avec autant d'effroi que si l'abîme des enfers se fût ouvert devant elle. Dans ce moment ses yeux se sont levés sur Malek Adhel, et la surprise la rend immobile; jusqu'à ce jour elle s'était figuré un Sarrazin comme la plus hideuse des créatures, et semblable en tout à l'effroyable portrait que le Saint-Esprit nous fait de Satan dans les écritures : au lieu des traits du démon, elle aperçoit la plus majestueuse figure, un air fier et martial, un regard où la noblesse d'une belle ame se peint tout entière; étonnée, éperdue, ne sachant si un prestige infernal la séduit et l'aveugle, elle se précipite aux pieds de l'archevêque de Tyr qui vient d'arriver auprès d'elle, et

cachant sa tête contre sa robe, elle s'écrie : « O mon père, mon père!... » Guillaume connaît l'extrême dévotion de Mathilde, et croit voir dans le sentiment qu'elle éprouve, l'humiliation d'avoir été enlevée par un infidèle et la douleur de se sentir sous sa dépendance ; il la relève, l'encourage, et tandis qu'il la soutient d'une main, il porte l'autre vers son front qu'il incline devant Malek Adhel, en lui disant : « Seigneur, cette jeune fille que vous voyez devant vous, pâle et tremblante, n'appartient plus au monde : placée par sa naissance à côté du trône de Richard, elle en est descendue pour se consacrer à Dieu par des voeux d'éternelle chasteté : l'approche d'un homme est pour elle une souillure, et jusqu'à ce jour nul chevalier chrétien n'a osé regarder d'un œil profane la vierge du Seigneur. Permettez donc, ô noble Malek Adhel, que renfermée dans l'intérieur de votre palais, à l'abri de tous les regards, fidèle à sa loi, elle demeure solitaire et cachée jusqu'à l'instant marqué pour sa délivrance par le ciel, le grand Richard et l'il-

lustre Saladin. » En achevant ces mots, il s'incline avec plus de respect encore et attend la réponse de Malek Adhel. Celui-ci contemple long-temps la princesse, dont la confusion augmente encore la beauté ; il jette de tels regards sur elle, qu'elle est obligée de cacher dans le sein de la reine son embarras et sa honte ; cependant il garde le silence, hésite, ne sait à quoi se résoudre ; à la fin, se tournant du côté de l'archevêque, il lui dit : « Pontife du Christ, vos paroles me semblent si étranges, que, pour y croire, j'ai besoin qu'elles me soient confirmées par la princesse elle-même. » Alors, faisant quelques pas vers elle, il ajouta : « Serait-il vrai, madame, que vos vœux soient tels qu'on vient de les exprimer, et que vous vous soyez condamnée volontairement à ensevelir dans une éternelle obscurité ces attraits qui étonnent, ravissent l'ame?.... » Elle interrompt le prince, et sans le regarder, levant les yeux au ciel, elle dit : « O que ne suis-je encore dans mon cloître, n'ayant jamais vu les traits, ni entendu la voix d'un Sarrazin!

Dieu tout-puissant, vous le savez si tous les vœux de mon cœur ne sont pas de vivre à jamais éloignée des ennemis de votre nom.—Vous voyez, illustre Malek Adhel, que je ne vous en impose pas, lui dit l'archevêque. — Oui, mon père, reprit le prince avec fierté, j'y vois les effets de cette religion fanatique que vous nommez la *très sainte*, tandis que vous taxez la nôtre d'être impie et barbare; cependant, toute barbare qu'elle est, jamais elle n'a commandé à nos guerriers d'aller ravager votre patrie, ni à de jeunes et célestes beautés de quitter le monde et ses plaisirs pour s'ensevelir toutes vivantes dans un tombeau : au reste, la princesse est libre; elle vivra dans mon palais conformément à ses volontés, et je saurai respecter jusqu'à ses absurdes serments. »

En achevant ses mots, Malek Adhel s'éloigna, et ayant divisé l'équipage chrétien sur plusieurs chaloupes, il remonta dans l'esquif qui l'avait amené, et précéda ses prisonniers à Damiette.

Les princesses, en débarquant sur le

port, trouvèrent deux litières qui les attendaient ; on présenta un cheval à l'archevêque ; le reste des prisonniers suivit à pied, hors le brave Montmorency qui, n'ayant cédé qu'au nombre dans le combat, était couvert de glorieuses blessures, et, pâle, inanimé, fut mis sur un brancard et porté presque sans vie au palais.

Durant la route, Mathilde, seule avec elle-même, repassait dans sa pensée tous les funestes événements dont ce jour avait été témoin ; elle frémissait au souvenir de la témérité de l'infidèle ; mais en même temps elle s'étonnait de ne pas sentir pour lui une plus invincible horreur. Comment surtout, se disait-elle, n'ai-je pas aperçu en lui quelques traits du démon auquel il est livré ? Sans doute la cause en est dans le trouble où ses discours impies avaient jeté mes esprits ; et en réfléchissant ainsi, la princesse éprouvait une secrète curiosité de revoir le jeune Arabe, afin de découvrir le signe réprobateur dont Dieu devait l'avoir marqué.

Malek Adhel habitait à Damiette l'an-

tique palais des califes fatimites; là, tout brillait de la magnificence de ses anciens possesseurs; on n'y marchait que sur le marbre; on n'y voyait que des colonnes de jaspe et de granit, et le faste de l'extérieur n'égalait pas encore celui du dedans : des appartements sans nombre, d'immenses jardins étaient occupés par le sérail; des eunuques veillaient aux portes secrètes, et des gardes superbement vêtus, aux portes extérieures; mais le prince a destiné un autre palais pour la reine et les chrétiens; quoiqu'étranger aux mœurs de l'Europe, il en connaît assez les délicatesses pour savoir qu'une souveraine rougirait d'habiter avec des esclaves, et qu'un séjour de volupté est horrible aux yeux du saint archevêque; c'est donc dans un palais séparé qu'il fait conduire la reine et toute sa suite. Il veut qu'elle n'y soit servie que par des chrétiens; il permet à Guillaume d'y célébrer les mystères de son culte, et consent même que les seigneurs et les chevaliers qui formaient le cortège de Bérengère, soient introduits chez elle à certaines

heures du jour. De grands et solitaires jardins entourent ce palais; quoique attenant à ceux du sérail, ils en sont séparés par de hautes murailles, et n'ont entre eux aucune espèce de communication.

Le luxe oriental qui éclate dans cette demeure, étonne la reine et révolte l'humble novice : de riches tapis de Perse s'étendent sous leurs pieds; les plus doux parfums de l'encens et de la myrrhe brûlent de tous côtés, et dans un vaste salon de jaspe, des piles de carreaux enrichis de broderies, entourent un bassin où quatre Amours de porphyre versent une onde claire et rafraîchissante. Des rideaux de gaze et des jalousies entr'ouvertes ne laissent percer qu'un demi-jour, et cependant n'empêchent pas qu'on ne distingue dans les jardins le doux balancement des orangers et des roses, et les guirlandes que le jasmin et la vigne forment autour des fenêtres du palais.

Le plus riche de ces appartements est destiné pour la reine; Mathilde choisit le plus simple, et au milieu de ces murs re-

vêtus de marbre et de dorure, elle regrette son obscure et étroite cellule. L'archevêque, profondément affligé de l'esclavage de la reine et des chrétiens, déteste d'autant plus le faste qui l'entoure, que son cœur est plus rempli d'amertume; il s'enferme dans un réduit ignoré du palais : pour tous meubles il ne veut qu'un lit grossier, pour seul ornement qu'une croix; là, il prie jour et nuit pour la délivrance de ses frères, et ne sort de cette retraite que pour aller leur porter des secours et des consolations.

Aussitôt que les princesses furent arrivées dans leur palais, Malek-Adhel leur envoya des corbeilles pleines des fruits les plus exquis et des glaces de toute espèce; mais, joignant le respect à la générosité, il ne se présenta point devant elles; il leur fit même dire qu'aucun Musulman n'entrerait chez elles sans leur aveu, et que lui-même n'oserait s'y montrer que quand il aurait quelques nouvelles satisfaisantes à leur apprendre.

Durant la triste nuit qui suivit cette

triste journée, les princesses cherchèrent en vain un sommeil que le souvenir de leurs malheurs interrompait sans cesse. Bérengère, occupée seulement de son époux, mouillait de pleurs sa couche solitaire, et ne pouvait adresser à Dieu que les accents passionnés d'un amour au désespoir. Mathilde, aux pieds du souverain-juge, lui offrait ses larmes et ses prières, et s'efforçant de soumettre son ame à l'affliction qu'il lui avait envoyée, elle disait : « O grandeur infinie ! je romprai mon cœur plutôt que de murmurer contre vos décrets, et le vase de terre ne s'élevera point contre la main qui l'a formé. Heureuse encore que vous m'ayez donné votre loi pour soutien, afin qu'elle adoucisse l'amertume des jours mauvais, et m'empêche d'être accablée de douleur dans mes épreuves. »

Le lendemain, les princesses se réunirent dans un cabinet solitaire dont elles résolurent de faire leur oratoire; on voyait sur le visage pâle de Mathilde, l'empreinte d'une douleur calme et résignée, telle que

la pitié l'approuve et la permet ; tandis que la reine portait sur ses traits défigurés l'image de la profonde désolation qui régnait au fond de son ame. L'archevêque, en ce moment, entra chez elles ; il venait de quitter la prière pour un soin plus important encore, il venait consoler l'affligée; digne et noble prérogative de son ministère, que sa charité ne lui permettait jamais de négliger ; mais la reine, accablée de tristesse, n'était pas encore en état de l'entendre, et sans oser le dire, elle sentait au fond de son cœur que sa blessure ne cesserait de saigner que le jour où elle serait rendue à Richard; cependant, afin de pouvoir envisager un terme à ses maux, elle interroge Guillaume, et lui demande de l'instruire du caractère de Saladin et des espérances qu'elle peut fonder sur la protection de Malek Adhel. « Mon père, lui dit-elle, vous, né dans l'Asie, depuis trente ans patriarche de Tyr, conseiller, ami des rois de Jérusalem, ayant été chargé par eux plusieurs fois d'ambassades auprès du soudan, vous devez connaître

mieux que personne la cour, les usages, les caractères de nos ennemis, et m'indiquer par quels moyens on peut obtenir d'eux la grâce d'où dépend ma vie. »

« Hélas! répondit Guillaume, il n'est que trop vrai que j'ai vu naître et croître cette puissance de Saladin, qui a renversé le trône de Jérusalem et qui menace maintenant toute l'Asie; je pourrai vous apprendre, sans doute, par quel chemin il est parvenu à ce comble de gloire où nous le voyons maintenant : je connais sa cour, sa puissance et ses intrigues; je connais les vertus qui le distinguent et les vices qu'on lui reproche; je connais surtout le grand ascendant de Malek Adhel sur son esprit, et tout le parti que j'en aurais pu tirer pour l'avantage des chrétiens, si on m'eût laissé seul maître de traiter avec ce prince, le plus généreux de tous les princes. Ah! au lieu de s'entre-détruire par des guerres intestines, si nos chefs, nos chrétiens d'Orient eussent voulu écouter mes conseils, et qu'Amaury et Lusignan se fussent confiés à mon expérience, croyez que la Terre-

Sainte ne serait pas réduite à l'état déplorable où nous la voyons aujourd'hui. »

En achevant ces mots, l'archevêque soupira amèrement et se tut. Après un assez long silence, il reprit la parole et commença son récit, tandis que la reine et Mathilde, les yeux attachés sur lui, l'écoutèrent avec la plus profonde attention.

CHAPITRE IV.

« C'est à Damas, dans la cour de l'Atabek Noureddin, que Saladin et Malek Adhel furent élevés sous les yeux de leur père Ayoub. Celui-ci était loin de prévoir et de desirer la future grandeur de sa maison : fidèle à son souverain dont il était chéri et honoré, tantôt l'épée à la main il lui conquérait de nouveaux états, ou retiré dans son gouvernement de Damas, il s'occupait à lui former dans ses enfants deux serviteurs aussi fidèles, aussi dévoués qu'il l'avait toujours été lui-même.

» Saladin n'annonçait pas dans son enfance ce qu'il devait être un jour ; on ne distinguait en lui qu'une humeur indolente et des vertus paisibles ; tandis que Malek Adhel, plein d'une ardeur guerrière, semblait avec la vie respirer les combats. Saladin, grave, froid, austère, réfléchissait

beaucoup, parlait peu, repoussait tous les plaisirs, dédaignait l'amour et ne voyait arriver qu'avec peine le moment où son âge le forcerait à prendre les armes. Malek Adhel, impétueux, intrépide, franc jusqu'à l'indiscrétion, se livrant avec excès à toutes les voluptés de la jeunesse, obtint, par ses prières, de verser son sang pour la patrie avant l'âge où la loi le permet aux Musulmans.

» C'est ainsi que le génie de Saladin, qui n'était né que pour commander, demeura muet tant qu'il fut contraint d'obéir; tandis que Malek Adhel se montra de bonne heure ce qu'il devait être toute sa vie, guerrier intrépide, ami sincère et serviteur dévoué. Mais autant le caractère de ces deux frères était opposé, autant leurs cœurs étaient étroitement unis; ils ne se quittaient point sans regret, et ne se retrouvaient point sans joie. Cette amitié, cimentée par un même respect pour la loi de Mahomet, par une haine irréconciliable pour les chrétiens, par des services mutuels, et surtout par le temps; cette

amitié vive, profonde, qui serait l'objet de notre admiration, si ses effets ne nous avaient pas été si funestes, ne s'est point démentie jusqu'à présent, et paraît même augmenter de force en augmentant de durée.

» Ce fut en Egypte qu'ils firent leurs premières armes, sous les ordres de leur oncle Shirkouh : celui-ci y avait été envoyé par l'Atabek Noureddin, pour chasser le calife Fatimite qui régnait au Caire, et faire substituer à son autorité celle du calife de Bagdad. Shirkouh entra facilement dans un pays mal gardé, mal défendu, dont le nonchalant souverain avait abandonné le gouvernement à des tyrans subalternes. Cependant à l'approche du général de l'Atabek, Ledin Allah se réveilla de son assoupissement ; mais n'ayant aucun moyen de repousser un si formidable ennemi, il employa ses trésors pour le séduire, et lui fit offrir, pour prix de sa trahison, avec la moitié de ses richesses, la place de grand-visir, qui, par l'étendue du pouvoir, était au-dessus de celle du calife lui-même.

» Shirkouh fut ébloui par la magnificence de ces promesses, et son ambition l'emportant sur sa fidélité, il promit de soutenir les droits de Ledin Allah, et d'abandonner ses anciens maîtres. A cette nouvelle, l'ame de Malek Adhel se révolta; il osa reprocher à son oncle la trahison dont il se rendait coupable. Shirkouh, offensé d'une telle audace, l'en eût puni sans doute, si Saladin n'eût intercédé pour son frère, et n'eût même obtenu de lui d'accompagner leur oncle le lendemain à l'audience du calife.

» La pompe éclatante de cette cour étonna les fils d'Ayoub, accoutumés à la simplicité de celle de Noureddin; mais ils la regardèrent avec des yeux bien différents. Tandis que la perfidie de Shirkouh remplissait d'indignation le cœur fier et généreux de Malek Adhel, Saladin sentait naître dans le sien des mouvements d'ambition qu'il avait ignorés jusqu'alors: ce n'était point qu'il enviât la grandeur de Shirkouh; la seconde place d'un empire n'était pas capable de l'arracher à sa pa-

resse ; mais il sentait en même temps que l'espoir de ne voir rien au-dessus de sa puissance, pourrait faire de lui un autre homme (1).

» Ces sentiments ne tardèrent pas à se développer ; il ne fallait qu'une occasion pour déterminer Saladin : elle arriva. Shirkouh mourut, et Ledin Allah se voyant sans défenseur, et espérant en trouver un autre dans l'aîne des fils d'Ayoub, se hâta de lui offrir la place de son oncle. L'ambitieux Saladin qui en voulait une autre, feignit pourtant de se contenter de celle-là, et s'excusa auprès de Malek Adhel de l'avoir acceptée, en l'assurant que son intention était de n'en user que pour concourir aux vues, et de se conformer aux ordres de leur maître, l'Atabeck. Malek Adhel le crut. Mais tandis qu'il s'éloigne du Caire, qu'il combat les chrétiens, il apprend que Ledin Allah a perdu la vie, que Saladin est monté sur son trône et exerce la suprême puissance : il ne peut

(1) Tous ces détails sur le caractère de Saladin sont vrais, et transcrits fidèlement de l'histoire de sa vie.

croire que son frère trahisse ainsi la foi qu'il doit à Noureddin ; il ne peut croire surtout que son frère l'ait trompé. Il quitte l'armée au milieu de ses victoires ; il accourt au Caire, et se présente devant Saladin : les larmes aux yeux, il lui peint, sous les plus vives couleurs, la honte qu'une pareille usurpation va faire rejaillir sur leur famille, le désespoir de leur vieux père Ayoub ; il lui rappelle que c'ést au maître qu'il veut trahir, qu'il doit jusques à la grandeur où il est parvenu. Saladin n'avait point oublié les bienfaits de l'Atabek ; il respectait les cheveux blancs de son père, et aimait Malek Adhel comme jamais frère n'avait aimé un frère ; cependant inébranlable sur son trône, sentant que c'était là que le destin avait marqué sa place, les prières de son frère ne purent la lui faire abandonner ; et Malek Adhel ne voulant ni combattre contre lui, ni le défendre contre Noureddin, ni demeurer spectateur oisif de la guerre, tourna ses armes contre les chrétiens, et les fit trembler jusque dans Jérusalem.

» C'est ainsi, continua l'archevêque, que Malek Adhel, en refusant de prendre part à la grande querelle de Saladin avec l'Atabek, nous rendit victimes de son amitié pour son frère, et de sa fidélité pour son souverain. Je ne vous peindrai point les affreux ravages que son bras a exercés dans la Terre-Sainte. Nous n'avons point eu de villes, nous n'avons point eu d'armées capables de résister à ce guerrier, surnommé, à trop juste titre, le *lion des combats* et le *foudre des batailles.* Mais Rama et Tibériade rasées, Tripoli et Bethléem changées en un monceau de pierres, Ptolémaïs conquise, et Jérusalem enfin perdue pour la chrétienté, vous en disent plus que toutes mes paroles, et que les larmes que je ne puis m'empêcher de verser au souvenir de pareils malheurs. »

L'archevêque s'interrompit une seconde fois en cet endroit, pour donner un libre cours à ses pleurs. Mathilde y mêla les siens, et aurait haï sans doute le cruel auteur de tant de calamités, si le ciel lui eût donné un cœur capable de haïr. « Mon

père, dit elle d'une voix timide à l'archevêque, il y a dans votre récit des choses qui confondent mon intelligence : comment accordez-vous des sentiments nobles et généreux au prince impie qui a renversé la cité sainte ? Se peut-il que les infidèles aient quelques vertus ? — Pour le malheur du monde et de la foi, ils en ont, ma fille, répondit Guillaume ; vous rencontrerez dans plusieurs Sarrazins, et surtout dans Malek Adhel, la sincérité, le désintéressement et la grandeur d'ame ; mais toutes ces vertus ne sont qu'une écorce brillante, renfermant en elle une source de corruption, semblables à ces fruits dont nous parle l'écriture, qui charment l'œil par leur beauté, et ne laissent dans la bouche qu'une cendre amère et empoisonnée. » Mathilde, à ces mots, leva les yeux au ciel comme pour recommander à sa miséricorde ces malheureux Musulmans ; et la reine s'écria : « Mais, mon père, dites-moi comment Malek Adhel, qui avait quitté l'Égypte pour ne pas favoriser l'usurpation de son frère, se trouve-t-il main-

tenant gouverneur de Damiette? — C'est ce qui me reste à vous apprendre, répondit l'archevêque ; mais votre majesté permettra que je remette mon récit à un autre jour : en ce moment, le souvenir des maux de mes frères a fait saigner toutes mes plaies. Hélas! quel est celui qui les guérira? La couronne de notre tête est tombée; nos jours sont accomplis ; notre fin est venue ; et tout l'honneur de la fille de Sion s'est retiré d'elle : regarde, ô Éternel ! notre affliction ; vois s'il y a une douleur comme notre douleur, et ne ferme point ton oreille à nos cris, afin que nous n'expirions pas dans la détresse (1). »

Durant les jours suivants, l'archevêque n'eut le temps de se trouver avec les princesses qu'à l'heure de la prière : plusieurs de ses moments étaient pris par Malek Adhel, qui l'interrogeait sur l'état de l'Europe, et le caractère des rois qui la gouvernaient : il consacrait le reste de sa journée à visiter les blessés et consoler les mou-

(1) *Lamentations de Jérémie.*

rants ; il s'arrêtait surtout auprès du lit de Montmorency ; mais c'était moins pour affermir que pour admirer son courage ; car ce jeune héros était soumis à Dieu, à un tel point, qu'il aurait vu approcher la mort sans oser seulement regretter la gloire ; cependant il y fut rendu, à cette gloire pour laquelle il était né. Ses blessures se fermèrent, et Malek Adhel, en le sachant hors de danger par l'effet des soins qu'il lui avait fait prodiguer, Malek Adhel, noble et généreux, ne pensa point qu'il avait conservé un ennemi, mais qu'il avait sauvé un héros.

Enfin, quand l'archevêque fut libre de se retrouver auprès de la reine, elle le conjura de vouloir bien continuer l'histoire des conquêtes de Saladin. Ils se réunirent avec Mathilde dans l'oratoire des princesses, et Guillaume commença ainsi :

« Pendant que Malek Adhel ruinait nos villes et nos campagnes, Noureddin se préparait à châtier son infidèle émir ; il venait de rassembler une nombreuse armée, et s'avançait à grands pas vers l'Égypte, lors-

que la mort le frappa, et détruisit ainsi la seule force qui pouvait mettre obstacle à l'ambition de Saladin : celui-ci, en habile politique, se hâta d'épouser la veuve de l'Atabek, et ce mariage légitimant en partie son usurpation, Malek Adhel n'hésita plus à se ranger du parti de son frère; et dès lors, soutenu par ce bras invincible, le trône du nouveau sultan put défier toutes les puissances de l'Orient réunies.

» Les deux frères célébrèrent leur réunion par de nouvelles conquêtes. Mouhoul, Damas, Alep, tombèrent sous leurs coups : Jérusalem seule résistait encore ; mais les guerres intestines qui la déchiraient, faisaient trembler tous les chrétiens sur le sort qui lui était réservé.

» Amaury n'existait plus ; l'infortuné Baudouin V lui avait peu survécu, et Sibylle, sa sœur aînée, héritière du royaume de Jérusalem, en avait fait couronner roi Lusignan, son époux ; mais les droits de celui-ci n'étaient pas généralement reconnus. Plusieurs princes, ses tributaires, refusaient de lui prêter serment, et Conrad,

marquis de Montferrat, lui disputait ses droits au trône. Ce concurrent, soutenu par Raimond, comte de Tripoli, était un ennemi redoutable, et peut-être l'eût-il emporté, s'il n'eût aliéné tous les esprits par son caractère dur, hautain et inflexible; au lieu que Lusignan, en cachant une ambition aussi démesurée sous un extérieur populaire et affable, se faisait beaucoup plus de partisans : d'ailleurs, profond dans ses projets et constant dans ses entreprises, impétueux dans ses desirs, mais toujours maître de ses mouvements, faux, perfide peut-être, n'examinant jamais si un parti était injuste, mais s'il pouvait réussir ; et cependant ayant l'art de persuader que ses propres intérêts n'étaient rien pour lui devant ceux de l'état ; il avait obtenu de grands avantages sur un rival qui osait menacer les chrétiens de les abandonner pour s'allier à Saladin, s'ils ne forçaient pas Lusignan à lui céder la couronne.

» Ce fut dans ces circonstances que le roi de Jérusalem me fit appeler un jour dans son conseil, et me dit : — Mon père,

si nous étions encore aux temps de la première croisade, à ces temps heureux où les chrétiens, soumis à un seul chef, sacrifiant avec joie leur bien particulier au bien général, étaient dignes de la céleste cause qu'ils étaient appelés à défendre, malgré la valeur et le nombre de nos ennemis, je ne les craindrais pas, et je ne me verrais pas réduit à l'humiliante nécessité de leur demander la paix; mais, mon père, depuis que les richesses de l'Asie ont corrompu les chrétiens, qu'ils ont préféré l'or, les parfums et les voluptés de l'Orient, à cette pauvreté, à cette austérité de mœurs qui distinguaient jadis les vengeurs du fils de Marie; depuis que la Palestine enfin a vu naître successivement des princes de Sidon, des marquis de Tyr, des comtes de Joppé, des barons de Ramla, et tant d'autres seigneurs qui ont voulu se rendre indépendants du roi de Jérusalem, l'empire, en divisant ainsi ses forces, les a perdues sans retour; et si nous n'obtenons de Saladin une trêve qui nous donne le temps de demander et de recevoir des secours de

l'Europe, je vois, en frémissant, le trône de Godefroi de Bouillon prêt à s'écrouler, et le tombeau du Christ, conquis par tant de sang et de sacrifices, retomber pour jamais sous la puissance de nos impies oppresseurs. Dans cette affreuse situation, c'est à vos lumières, c'est à votre sagesse que j'ai recours, mon père. Révéré des chrétiens, estimé même par nos ennemis, vous êtes le seul qui puissiez soutenir notre cause avec succès : partez donc, mon père, rendez-vous à la cour de Saladin, parlez-lui, parlez surtout à Malek Adhel : il a un grand ascendant sur l'esprit de son frère ; et, quoiqu'il nous ait fait plus de mal que personne, si j'en crois ce que la renommée publie à sa louange, il sera plus que personne touché de nos malheurs. Quant aux conditions de la trève, mon père, je m'en repose entièrement sur vous ; car je sais trop combien la gloire des chrétiens vous est chère, pour craindre de la voir se ternir entre vos mains.

» En consentant à me charger de cette honorable et difficile ambassade, je me

rangeais, aux yeux de toute la chrétienté, du parti de Lusignan; mais quoique je n'estimasse pas son caractère, il me paraissait plus propre que celui de Conrad à ramener la paix dans l'empire; d'ailleurs ses droits étaient bien plus justes; ils étaient même sacrés, puisqu'il avait reçu le serment d'obéissance de tous ses sujets: l'honneur, la religion, me faisaient un devoir de le reconnaître pour mon souverain; en conséquence, je n'hésitai pas à me rendre, d'après ses ordres, à la cour de Damas où Saladin résidait alors.

» Je puis dire que jamais ambassadeur ne reçut un accueil plus distingué que celui que j'obtins à Damas. Dès le jour même de mon arrivée, je fus admis à l'audience du Sultan; il me reçut dans sa tente, dont le luxe et le faste étaient sévèrement bannis, et où il ne se distinguait lui-même, du reste de ses sujets, que par une plus grande simplicité dans ses habits. En m'apercevant, il m'honora d'un gracieux sourire; et le prince son frère s'avançant vers moi avec cet air de dignité et de franchise qui

lui gagne tous les cœurs, me prit par la main et me dit : — Vénérable pontife, en vous envoyant vers nous, les chrétiens nous annoncent enfin qu'ils veulent agir de bonne foi, et que nous pouvons prendre confiance en leurs promesses : mon frère est prêt à écouter vos propositions, et moi à les soutenir auprès de lui. Quoique nous sachions bien que, par votre exemple et votre éloquence, vous attiriez à votre foi presque tous les prisonniers Sarrazins, nous n'ignorons pas non plus que ceux qui demeurent fidèles à Mahomet n'en sont pas moins protégés par vous, et que votre charité s'étend sur tous les malheureux; aussi recevrez-vous dans cette cour les mêmes respects, les mêmes hommages qu'on vous rend sans doute à celle de Jérusalem : quiconque sème partout les bienfaits doit recueillir partout la reconnaissance; un homme tel que vous ne peut avoir que des amis, et je jure, en dépit de la croyance qui nous divise, qu'il n'en trouvera nulle part un plus sincère et plus ardent que Malek Adhel.

» La chaleur avec laquelle ce prince prononça ces paroles, émut tous les assistants et me toucha au point de me faire verser quelques larmes. — Peut-être, continua l'archevêque, en s'adressant à la reine, votre majesté trouvera-t-elle que la modestie aurait dû fermer ma bouche sur de pareils éloges, mais c'est bien moins la vanité que le desir de vous faire connaître Malek Adhel, qui m'engage à les répéter. — Mais, mon père, interrompit vivement Mathilde, comment n'avez-vous pas profité de votre séjour auprès de ce prince pour ouvrir ses yeux à la lumière? — Je l'ai tenté plus d'une fois, ma fille, reprit Guillaume, mais sans doute l'instant marqué par Dieu n'était pas arrivé encore : je veux croire qu'il viendra, et qu'une ame si magnanime ne restera pas éternellement dans les ténèbres. — Mon père, continua la princesse, ne priez-vous pas quelquefois pour sa conversion? — Tous les jours, ma fille, car une pareille conversion serait plus utile à la chrétienté que le gain de plusieurs batailles; et, si la reine le permet, chaque

matin et chaque soir nous implorerons pour le prince, dans nos prières communes, le Dieu des miséricordes. — Bérengère assura qu'elle y consentait de grand cœur, et la princesse ajouta un peu vivement: — Mon père, vous nous continuerez demain votre intéressant récit; mais maintenant, je crois que l'heure de la prière a sonné. » L'archevêque se leva à ces mots pour commencer les saintes cérémonies; on assembla tous les chrétiens captifs, qui par leur rang pouvaient être admis en la présence de la reine. On voyait près de l'autel le vieux duc de Norfolk: courbé par le poids des ans, il ne demandait à Dieu qu'assez de vie pour aller mourir dans le camp des chrétiens; plus loin, quelques femmes éplorées élevaient leurs mains et leurs cœurs vers celui qui pouvait seul mettre fin à leur esclavage; un peu plus loin, le jeune Josselin de Montmorency, pâle, faible encore, jetait un regard timide sur la fille des rois, et s'étonnait que le ciel, qui se l'était réservée, eût permis qu'elle tombât sous le joug des infidèles. La reine

prosternée devant son prie-dieu sur des coussins de velours, occupée d'un sentiment unique, ne pouvait parler et prier que pour un seul objet ; tandis qu'agenouillée sur le marbre, Mathilde, du fond d'une conscience tranquille, faisait monter vers le ciel pour la conversion du prince, des prières innocentes et pures qui auraient pu se mêler avec celles des anges.

CHAPITRE V.

Peu de jours après, l'archevêque se disposait à continuer aux princesses l'histoire des succès de Saladin, lorsqu'un eunuque noir, apportant un message de Malek Adhel, fut introduit chez la reine, et lui dit que le prince la faisait prévenir qu'ayant une nouvelle importante à lui communiquer, il allait se rendre dans l'instant auprès d'elle.

A cette annonce, la jeune vierge rougit et se leva en regardant l'archevêque, comme pour lire dans ses yeux si elle devait s'éloigner ou attendre le prince. Guillaume réfléchit quelques minutes; puis, prenant Mathilde par la main, il la fit asseoir entre la reine et lui. « Il faut rester, ma fille, lui dit-il; la moindre marque de défiance pourrait offenser le prince, et le plus sûr moyen de contenir les ames gran-

des et généreuses, est d'avoir l'air de se fier à elles; d'ailleurs Malek Adhel a, par sa discrétion, mérité notre confiance, puisque, depuis votre séjour à Damiette, voici la première fois qu'il ose se présenter devant vous.» A ces mots, la docile Mathilde s'assit en baissant son voile sur son front virginal. Bérengère, toujours occupée de son époux, ne doutait pas, du moment qu'on lui annonçait une nouvelle importante, qu'il pût être question d'autre chose que de lui; elle allait interroger l'archevêque, lorsqu'elle fut interrompue par Malek Adhel, qui, suivant de près son message, parut tout à coup devant eux.

Après s'être avancé vers la reine et l'avoir saluée d'un air également doux et respectueux, il se retourna vers la princesse, la regarda long-temps et non sans émotion. A la fin, s'adressant à l'archevêque, il lui dit: « Vénérable père des chrétiens, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons; si nos croyances sont différentes, j'ose penser que nos ames ne le sont pas, et qu'en parlant de moi à mes illustres cap-

tifs, vous ne m'avez pas représenté comme un maître implacable et un ennemi sans miséricorde.—Les princesses peuvent vous dire, répondit Guillaume, dans quels termes je me suis exprimé sur votre compte. —Seigneur, interrompit vivement Bérengère, l'archevêque nous a confirmé ce que la renommée nous avait déjà appris ; nous savons que Malek Adhel est un héros aussi brave que magnanime, toujours vainqueur au champ de bataille, toujours clément après la victoire ; si, les armes à la main, il subjugue les plus fiers courages, quand il les a posées, il ne résiste point aux larmes de l'infortune. Seigneur, vous voyez devant vous une reine gémissante ; ce n'est point son trône qu'elle pleure et vous redemande, c'est son époux, un époux que seul vous pouvez lui rendre, puisque vous êtes maître de son sort.—Non, madame, je ne le suis point, reprit Malek Adhel avec attendrissement ; si je l'étais, soyez sûre que vos chaînes seraient déjà brisées ; mais j'ai voulu vous dire moi-même que demain j'envoie demander votre liberté à

mon frère, au grand Saladin, après Mahomet, le plus grand des humains; il ne voudra pas prolonger vos peines; confiez-vous à sa bonté, madame, à mes prières et à son amitié pour moi. Mais ne pourrais-je savoir, continua-t-il, en s'adressant à la princesse, avec un sentiment de crainte et d'embarras dont il s'étonnait lui-même, ne pourrais-je savoir si la sœur de Richard partage l'opinion flatteuse que la reine a de moi, et si elle daigne me regarder aussi favorablement?» La vierge qui avait toujours tenu ses yeux baissés vers la terre depuis l'entrée du prince, les releva timidement vers lui à cette question, et répondit: « Comment pourrais-je avoir une opinion à cet égard, quand ma pensée ne peut comprendre qu'il soit quelques vertus parmi les infidèles?.... Mais, s'il est vrai qu'ils en possèdent, quels prodiges d'ingratitude sont-ils donc, puisqu'ils méconnaissent le Dieu de qui ils les tiennent?» Le prince tressaillit à ce mot; la hardiesse d'une telle parole et la timidité du maintien de la princesse offraient un contraste

si étrange, qu'il la regardait en silence sans pouvoir ni lui répondre ni la comprendre. Bérengère, craignant qu'il ne fût offensé, se hâta d'excuser sa sœur : Pardonnez, seigneur, lui dit-elle, la témérité d'une jeune fille qui, élevée loin du monde, ne connaît que la loi de Dieu, et ignore le respect que l'on doit aux grands de la terre; mais son intention est si louable, que la manière dont elle s'est exprimée ne doit point vous irriter. — M'irriter, interrompit vivement le prince; ah! madame, soyez sûre qu'il n'est pas en la puissance de la princesse d'Angleterre de pouvoir m'irriter contre elle. — En disant toute sa pensée, la princesse Mathilde n'a fait que suivre son devoir, reprit le pieux Guillaume; car le Dieu qui l'inspire, ce Dieu auquel elle est consacrée, ne permet point que son zèle soit arrêté par de frivoles considérations. Qu'est-ce que la naissance, qu'est-ce que le rang et les honneurs du monde pour celle qui les a sacrifiés à son salut? Prince, ajouta-t-il, en s'adressant à Malek Adhel, ce langage ne doit point

vous surprendre; car si vous vous rappelez les fréquents efforts que j'ai faits pour vous attirer au vrai Dieu, durant mon séjour à Damas, les vœux de mon cœur vous sont bien connus, et vous pouvez imaginer avec quelle ardeur je joins mes prières à celles que la reine et la princesse adressent chaque jour au ciel pour votre conversion.—Est-il vrai, s'écria Malek Adhel, en jetant des regards pleins de feu sur Mathilde, est-il vrai qu'une bouche si charmante prononce mon nom sans colère? Est-il vrai, madame, que, malgré ma croyance, vous preniez quelque intérêt à moi?

La princesse, les yeux attachés vers la terre et la rougeur sur le front, lui répondit d'une voix calme: « Votre croyance me fait horreur; votre aveuglement me fait pitié. L'empire du démon qui s'étend à l'aide de votre bras, ferait place à celui du Christ, si vos yeux s'ouvraient à la lumière: puis je trop demander cette grâce à Dieu? — Ah! madame, interrompit le prince, en saisissant sa main, il faut bien

que ce Dieu ne soit pas le vrai Dieu ; car s'il vous entendait, et qu'il fût tout-puissant, résisterait-il à votre voix, et n'exaucerait-il pas vos prières ? » La vivacité du jeune Arabe troubla la vierge ; elle retira sa main, fit quelques pas en arrière, et, levant vers l'archevêque des yeux pleins de confusion et d'innocence, elle lui dit : « Ne puis-je pas me retirer maintenant, mon père ? » Guillaume lui fit signe qu'elle le pouvait. Malek Adhel n'osa point la retenir ; mais à peine fut-elle sortie, qu'il s'écria : « De quel ciel cette fille est-elle descendue ! Assurément ce n'est point une créature humaine, et les houris que le prophète nous promet ne peuvent avoir cette ravissante beauté. — La beauté de la fille des rois n'est point une beauté profane, répondit gravement l'archevêque ; elle vient du dedans, et ses traits brillent de la pureté de son ame : si elle perdait son innocence, elle ne serait plus qu'une beauté ordinaire. — Non, non, interrompit le prince, l'amour lui prêterait, s'il est possible, de nouveaux charmes. Heureux,

mille fois heureux celui qui la verra embellie par l'amour! » A ce mot, le cœur de l'archevêque fut saisi d'effroi; car dès-lors il prévit et les desirs du prince, et les dangers de Mathilde; mais sa longue expérience lui fit sentir l'obligation d'opposer la ruse à la force; il feignit donc de n'avoir pas compris le sens de ces paroles; et la reine, qui les avait à peine écoutées, rompit le silence, et suivant toujours la seule pensée qui l'occupait, elle dit: « Seigneur, vous n'ignorez point sans doute ce qui se passe au camp des croisés : s'est-il livré quelque bataille ? Mon époux a-t-il combattu ? Le vaillant, le noble Richard n'est-il point blessé? — Si j'en crois les nouvelles que je reçois de l'armée, répondit Malek Adhel, la discorde qui règne parmi les chrétiens, aura bientôt mis fin à cette funeste guerre, sans que nous ayons à peine besoin de les combattre. Depuis l'arrivée du roi d'Angleterre en Syrie, il n'y a point eu d'action générale; mais seulement quelques combats particuliers, où votre époux a fait briller sa valeur et s'est

acquis une nouvelle gloire, sans qu'il en doive rien coûter à votre repos : peut-être, madame, pourrai-je vous en dire davantage à mon retour. — Eh quoi ! seigneur, interrompit Bérengère effrayée, partez-vous pour Ptolémaïs, et votre invincible épée va-t-elle se diriger contre le cœur de mon époux ? — Non, madame, reprit le prince : la volonté de mon frère me retient encore en Égypte ; il me commande de me rendre au Caire pour y rassembler de nouvelles troupes, et je reviendrai attendre ici le moment où il m'ordonnera de les lui amener. Durant mon absence, vous commanderez seule dans ce palais ; vos moindres ordres y seront respectés : je demande seulement qu'en faveur de nos usages, qui commandent aux femmes une retraite sévère, les seigneurs de votre cour se montrent peu chez vous, et que vous ne donniez à aucun le droit d'entrer dans vos jardins. Cette demande, ne vous regarde point, mon père, continua-t-il, en s'adressant à l'archevêque ; le respect dû à votre caractère, la profonde vénération

que vos vertus m'ont inspirée, me disposeraient plutôt à obéir à tous vos ordres, qu'à oser vous en donner: je sens que vous êtes ici la seule consolation et l'unique appui des princesses; ne les quittez donc point, et que la liberté que je vous laisse de ne jamais les perdre de vue, vous assure du moins de la pureté de mes intentions. » Alors il réitéra à Bérengère la promesse de parler en sa faveur à Saladin, et sortit de l'appartement.

A peine furent-ils seuls, que Guillaume dit à la reine : « Votre majesté ne frémit-elle pas des dangers auxquels la princesse va être exposée? Sa beauté a enflammé l'infidèle, et je ne connais que trop Malek Adhel; son ame est généreuse, mais ses passions sont violentes; et habitué comme il l'est à les écouter, si Dieu ne vient au secours de la vierge, sa vertu ne la sauvera pas. — Mon père, reprit la reine, ne vous exagérez-vous pas vos craintes? Suffit-il d'un jour, d'un instant, pour faire naître une passion? Le prince ne connaît point ma sœur; il n'a vu que sa

beauté ; et quoique la beauté soit beaucoup, ce n'est pas assez cependant pour inspirer un attachement durable. — Madame, répondit l'archevêque, nous ne sommes point ici en Europe, où les femmes, libres dans leur choix, ont besoin de temps pour aimer et pour être aimées, parce qu'elles ne peuvent former que des liens exclusifs et indissolubles, que le bonheur de ces liens ne s'appuie que sur des vertus, et que les vertus ne se découvrent qu'avec l'aide du temps ; mais en Orient, où les femmes sont assujetties à un maître qui en dispose à son gré, les qualités de l'ame sont comptées pour rien, les charmes extérieurs sont tout, et pour les voir et s'en laisser enflammer, il ne faut qu'un instant. — Ainsi, mon père, vous croyez donc que le prince a conçu de l'amour pour Mathilde? — Je suis surpris qu'un pareil malheur ait échappé à la pénétration de votre majesté. — Mais, mon père, pourquoi appeler cet amour un malheur? Ne savez-vous pas qu'il est impossible de résister à ce qu'on aime? Et s'il est vrai que

Mathilde soit chère au prince, elle n'aura besoin que d'un mot pour faire tomber nos chaînes, et obtenir de lui qu'il nous renvoie au camp des croisés. — Mon caractère, reprit Guillaume avec gravité, m'a toujours préservé de ce délire que vous nommez amour; mais autant qu'il m'a été permis de l'observer dans les autres, il m'a paru que, pour l'homme qui en était atteint, il n'y avait ni devoirs ni serments, ni rien de sacré sur la terre, qu'il ne consentît à braver, et qu'enfin il était capable de tout faire pour l'objet de son amour, si ce n'est de lui immoler cet amour, et de lui sacrifier ses desirs; ainsi je puis bien croire que Malek Adhel accorderait tout aux prières de la princesse, hors ce qui toucherait les intérêts de sa passion; pourvu qu'elle lui reste, peut-être romprait-il nos chaînes; mais, madame, serait-ce assez? et si votre sœur ne vous suivait pas, auriez-vous le courage de partir? — Mon père, reprit la reine en hésitant, de quel secours ma présence pourrait-elle être à Mathilde? Que dis-je, ne lui serais-je même

pas plus utile en allant demander à Richard de venir la délivrer l'épée à la main, qu'en restant à gémir ici avec elle? Sans doute, mon père, vous ne vous défiez pas de sa vertu, et vous ne pouvez croire qu'un prince, tel que vous nous avez peint Malek Adhel, soit capable d'une violence criminelle? — Je vois, reprit l'archevêque d'un air surpris, qu'on ne peut porter la tendresse conjugale plus loin que votre majesté, puisqu'elle pourrait vous donner le courage d'abandonner la princesse. Non, madame, je ne me défie point de la vertu de cette chaste enfant; mais auprès de Malek Adhel, la séduction sera terrible, et jamais peut-être plus rude combat n'aura éprouvé l'innocence. Votre majesté connaît trop bien l'ardent amour qui m'attache à la foi du Christ, pour supposer qu'un prince mahométan puisse m'inspirer un fol enthousiasme; mais, j'ose vous le déclarer, madame, ni Philippe-Auguste, ni l'illustre Richard, les deux plus grands rois de la chrétienté, ne possèdent cette réunion d'éclatantes vertus, cette grâce de

l'esprit, ce charme entraînant du cœur, qu'on remarque dans Malek Adhel; mais dans l'erreur à laquelle il est livré, tant de brillants avantages ne sont que des sources de corruption, et ne servent qu'au malheur du monde. Vous le dirai-je, madame, ils ont séduit une fille chrétienne, une fille qui était née près du trône, dans cette Jérusalem où son père avait régné et où son Dieu était mort, la fille d'Amaury et de Marie, nièce de l'empereur de Constantinople, cette Agnès si célèbre dans tout l'Orient par sa beauté et par sa valeur, qui, l'épée à la main, brava mille fois la mort, et s'élevant ainsi au-dessus des habitudes de son sexe, dont elle voulait être la gloire, en devint bientôt l'opprobre en en méconnaissant les devoirs, comme elle en avait oublié la pudeur. Fière héroïne, toi, qui méprisais les modestes vertus de tes compagnes, qui riais de les voir se plaire dans la retraite et l'obscurité, et t'enorgueillissais de ta supériorité, parce que tu pouvais répandre le sang, pour avoir eu un cœur sans pitié il n'a pas été

sans faiblesse; et sans doute, si au milieu des exercices des guerriers, du bruit des batailles et des regards des hommes, tu n'avais pas appris à ne rougir de rien, tu aurais rougi de ton amour pour un Sarrazin. — Que dites-vous, ô ciel! s'écria la reine avec effroi? — Une vérité cruelle, affreuse, au souvenir de laquelle mon cœur saigne tous les jours : mais j'entrerai dans tous les détails de cette déplorable aventure, lorsque je reprendrai l'histoire de Saladin, et peut-être alors pourrez-vous mieux juger de ce que nous avons lieu de craindre et d'espérer du caractère de Malek Adhel.

Peu de jours après cette conversation, la reine fit dire à l'archevêque qu'elle allait se rendre, avec Mathilde, dans le berceau d'orangers le plus voisin du palais, et qu'elle le priait de venir les y joindre, afin de leur achever le récit qu'elles étaient si impatientes d'entendre.

Bérengère et sa sœur, se tenant par le bras, couvertes de leurs voiles, descendirent dans les jardins. En attendant l'arche-

vêque, elles se promenaient tranquillement autour du berceau d'orangers, lorsque tout-à-coup du milieu d'un épais buisson, dont les branches touffues s'étendaient le long de la muraille qui fermait le jardin, un bruit inattendu les fit tressaillir. Bérengère s'avança: elle vit avec surprise une petite porte secrète, fabriquée dans le mur, se dérobant à tous les regards sous le feuillage qui la cachait, s'ouvrir à l'instant, et une esclave tremblante, éperdue, accourir et tomber à ses pieds. A la vue d'une suppliante, Mathilde, dont la frayeur avait suspendu la marche, vint à elle pour la relever; mais l'esclave, collant ses lèvres sur la robe de la princesse, s'écria: « O cher et saint habit! ô brillante et bienheureuse croix! ô vierge digne de la porter, soyez bénie mille fois! Ah! madame, ajouta-t-elle, en se débattant contre Mathilde qui s'efforçait toujours de la relever, que vos chastes mains ne me touchent point: je suis une malheureuse souillée du plus noir des crimes: j'ai renié mon Dieu et ma patrie, pour suivre en ce lieu impie ma royale et

coupable maîtresse. Séduite par le plus grand des héros, elle sacrifia tous ses devoirs à sa folle passion, et ne doutait point de régner toujours dans le cœur de Malek Adhel, et de partager avec lui la puissance de Saladin; mais au lieu de cette gloire, de ce bonheur qu'elle attendait, Malek Adhel l'accable de mépris; il traite la fille d'Amaury, qui s'est donnée à lui, comme les esclaves qu'il achète : elle se meurt de douleur et de honte. Plus d'une fois elle a voulu reprendre ses armes et quitter ce séjour abominable: l'amour la retenait, et plus encore la crainte de reparaître dans sa patrie irritée. Quelquefois, saisissant sa redoutable lance, elle a voulu appeler au combat son ingrat amant; il lui répondait qu'il ne savait pas se battre contre une femme, ni aimer une femme qui savait se battre. Enfin, madame, quand nous avons appris que vous étiez prisonnière à Damiette, mais traitée en reine par Malek Adhel, j'ai conjuré ma maîtresse de me permettre de chercher le moyen de parvenir jusqu'à vous, afin d'implorer votre secours : sa

fierté ne pouvait s'y résoudre; mais ce matin, un nouvel affront l'a déterminée à briser, si elle peut, les chaînes où on la retient, et à remettre son sort entre vos mains. Le croiriez-vous, madame ? ce n'était point assez pour le prince de confondre la fille d'Amaury avec la foule de femmes qui remplit son sérail; ce n'était point assez de la traiter avec une froideur insultante ; ce n'était point assez enfin de renoncer à elle ; il veut la livrer à un autre époux, avant de partir pour le Caire. En sortant de votre palais, madame, le prince a déclaré à toutes ses femmes qu'il allait leur choisir des époux parmi les émirs de sa cour; et cet ordre humiliant, auquel des esclaves pouvaient obéir, croiriez-vous qu'il a osé le donner aussi à la princesse de Jérusalem? Celle-ci, justement indignée, lui a répondu qu'elle voulait quitter à l'instant même le palais du tyran qui la menaçait d'un pareil opprobre : Malek Adhel s'y est opposé. — En vous donnant à moi, lui a-t-il dit, en adoptant le culte de Mahomet, vous êtes devenue esclave, et les

lois du sérail m'interdisent de vous rendre la liberté. Choisissez donc, ou de l'époux que je vous propose, ou d'une éternelle captivité; et qu'à mon retour du Caire je vous trouve déterminée. — En achevant ces mots il s'est éloigné, et la princesse, désespérée, se jetait sur son poignard pour terminer sa misérable vie, lorque j'ai arrêté sa main. Alors, à force de prières et de gémissements, j'ai obtenu d'elle de venir en son nom implorer votre protection. — Va donc, m'a-t-elle dit, va supplier cette reine d'Europe de jeter un regard de pitié sur mon infortune. Dis-lui de quel affront la princesse de Jérusalem est menacée: c'en sera assez sans doute pour l'engager à m'y soustraire. — Aussitôt, madame, j'aurais volé dans votre palais, si j'avais été libre de sortir de celui du prince; mais, ne l'étant point, j'ai cherché par quel moyen je pourrais arriver jusqu'à vous. En marchant le long des murs du jardin du sérail, j'ai découvert une issue secrète, cachée comme de ce côté-ci, par d'épaisses touffes de verdure, et qui est

ignorée de Malek Adhel lui-même: c'est par là, c'est sous mes habits que ma maîtresse viendra tomber à vos sacrés génoux; et je vous conjure, au nom du divin Sauveur qui ne repoussa jamais les cris du cœur brisé, je vous conjure d'arracher cette triste victime des mains du cruel Sarrazin qui l'outrage, et de vouloir bien protéger sa fuite et la mienne. »

En parlant ainsi, l'esclave prosternée baissa son front sur la poussière et attendit la réponse de la reine. Bérengère ne la fit point attendre; son cœur tendre et compatissant était toujours empressé de soulager les pleurs de l'infortune et du repentir; elle répondit donc avec une dignité mêlée d'indulgence, que, quoique esclave elle-même, elle promettait à la fille d'Amaury de mettre tous ses soins à favoriser son évasion, dans le cas où elle ne pourrait pas obtenir de Malek Adhel la permission de la laisser partir librement; mais, ajouta-t-elle, j'exige une promesse de la princesse de Jérusalem: après une faute comme la sienne, elle doit sentir que le monde lui est

à jamais fermé, et qu'il ne peut plus y avoir d'asile pour elle parmi les chrétiens, que dans le cercueil de la pénitence. — Oui, madame, s'écria l'esclave, c'est bien là où nous voulons nous ensevelir toutes les deux, et où d'éternelles larmes n'effaceront jamais assez notre irréparable faute. — Si telle est votre intention, reprit la reine, recevez ma parole royale de ne jamais vous abandonner ni l'une ni l'autre. Mais, dites-moi, sait-on quel est le motif de l'étrange conduite du prince, et pourquoi ses femmes lui sont devenues tout à coup si odieuses. —On assure, madame, repartit l'esclave, qu'un amour nouveau, né d'un regard et d'un instant, en est cause; que cet amour pur, chaste, généreux, semblable à celui qu'éprouvent nos chevaliers, et digne en un mot de l'objet qui l'inspire, est ce qui ferme le cœur de Malek Adhel à tout autre desir. — Et nomme-t-on, demanda la reine, celle qui a produit un si merveilleux effet? — Oui, sans doute, madame, on la nomme; mais votre majesté me pardonnera si le respect qu'inspire un nom si

beau, si révéré, m'empêche de le prononcer devant elle. »

Bérengère pénétra facilement ce que l'esclave voulait taire, mais Mathilde ne devina rien ; elle avait écouté l'histoire de la fille d'Amaury avec une sorte d'effroi ; son innocente pensée se refusait à comprendre des crimes si nouveaux, et cependant elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée par les images qu'on lui présentait : ne venait-elle pas d'entendre qu'une fille chrétienne avait renié sa patrie et son Dieu ; qu'elle avait choisi un Musulman pour maître ; qu'elle encensait les autels de Satan ; et pourrait-on s'étonner de la secrète horreur qui remplissait son ame, et du tremblement universel qui l'avait obligée de s'appuyer contre un arbre pour se soutenir ? « Mon Dieu, madame, s'écria l'esclave en se relevant tout à-coup, n'est-ce point l'archevêque de Tyr qui s'avance vers vous? Ah ! je fuis : je ne peux supporter encore sa présence. Hélas! l'idée de paraître à ses yeux est la plus mortelle des craintes qui agitent ma maîtresse. — Les

paroles du pieux Guillaume sont pourtant si consolantes et si douces ! répondit la princesse. — Elles le sont pour vous, madame, qui êtes pure et sans reproche, reprit l'esclave ; mais pour les consciences criminelles, ô que les regards de l'homme de bien sont terribles !

En parlant ainsi, elle referma vivement la petite porte sur elle, et la reine s'avançant vers l'archevêque, lui raconta ce qu'elle venait d'entendre. Guillaume fut surpris, mais remercia le ciel de ce qu'il avait enfin touché le cœur de l'infidèle princesse de Jérusalem. « Elle a tort de me craindre, dit il; si son repentir est profond et sincère, je la soutiendrai contre les terreurs que l'énormité de son crime a dû lui donner. Et vous, ma fille, ajouta-t-il en s'approchant de Mathilde ; vous, qui semblez encore épouvantée de l'effroyable histoire dont on vient de souiller vos chastes oreilles, croyez que la Providence n'aurait pas permis que vous entendissiez de pareilles choses, si leur connaissance ne devait pas vous être utile un jour : sans doute,

vous êtes destinée à des épreuves dont votre seule innocence ne vous sauverait pas ; et c'est parce que la sagesse divine à prévu que vous auriez besoin des lumières de la vertu, qu'elle vient d'ouvrir vos yeux à l'image du mal, pour vous faire mesurer l'abîme où les passions précipitent. Mais, venez, mon enfant ; suivez la reine avec moi ; nous allons reprendre et finir l'histoire de Saladin ; vous entendrez les malheurs de vos frères ; vous pleurerez sur leurs châtiments, surtout sur leurs fautes, et vous apprendrez, par leur exemple, qu'il ne faut pas s'attendre à reposer doucement sur cette terre, mais à y souffrir beaucoup. »

A la vue de cet avenir qu'on lui présentait, Mathilde soupira profondément ; et agitée de mille craintes confuses qu'elle ne pouvait ni comprendre ni définir, elle s'achemina en silence vers le berceau d'orangers, où l'archevêque reprit en ces termes le triste récit des victoires musulmanes.

CHAPITRE VI.

« Je n'avais pas encore passé un mois à la cour de Damas, que, grâce à la protection de Malek Adhel, j'avais obtenu de Saladin une trêve de trois ans, mais à des conditions si avantageuses, que Lusignan lui-même n'aurait jamais osé en demander de pareilles. Malek Adhel, plein d'une généreuse confiance, avait engagé son frère à se livrer à ma seule parole, à n'exiger de moi pour otage ni ville, ni citadelle, ni château fort, et l'amitié l'avait obtenu de Saladin, en dépit des représentations de la prudence. Déjà le traité venait d'être signé, déjà le sultan avait donné des ordres pour qu'on suspendît jusqu'à l'expiration de la trève les fortifications qu'il faisait élever à Rama, lorsque le marquis de Tyr, apprenant des nouvelles si favorables pour

son rival, oublia sans doute qu'elles l'étaient plus encore pour les chrétiens, et se décida à détruire par une perfidie, tous les succès que j'avais obtenus et le bien que je venais de faire : c'est le moment où les hostilités sont suspendues, où la trève va être jurée et la paix solidement établie, qu'il choisit pour armer ses soldats et aller attaquer, piller, ravager une caravane chargée de trésors que Saladin envoyait à la Mecque et à la Caabah (1).

» A la nouvelle de cette trahison, la cour de Damas, où j'étais encore, retentit de cris de fureur ; le sultan ne voulut point comprendre que les intérêts de Lusignan étant opposés à ceux de Conrad, le crime de celui-ci ne devait point être imputé à l'autre ; il ne vit que son outrage ; il crut que tous les chrétiens en étaient complices et méritaient également sa vengeance ; aussi, dans le premier mouvement de son indignation, il ordonna que je fusse chargé de chaînes et jeté dans un cachot. Malek

(1) Temple de la Mecque.

Adhel s'y opposa, quoiqu'il partageât tout e ressentiment de son frère contre les chrétiens, quoiqu'il dût être d'autant plus irrité contr'eux, qu'il avait répondu de leur bonne foi sur sa tête ; il osa représenter à son frère que la perfidie de leurs ennemis n'autorisait pas la leur, que la personne d'un ambassadeur devait être sacrée, et que tout en détestant ceux dont je soutenais les intérêts, il défendrait ma liberté et ma vie jusqu'à la dernière goutte de son sang. » Saladin lui répondit : « Je mets un bien moindre prix à l'empire que je possède, qu'à l'ami qui vient de m'empêcher de commettre une grande faute! Fais ce que tu voudras: je remets la personne de l'archevêque sous ta garde. — Tes sujets, reprit Malek Adhel, sont si justement indignés contre le peuple téméraire qui a osé attenter au trésor que tu envoyais au tombeau du prophète, que je ne crois pas que l'archevêque de Tyr pût traverser tes états avec sûreté; permets donc que je l'accompagne jusqu'aux portes de Jérusalem ; et ce devoir rempli, permets-moi

d'en remplir un autre non moins sacré ; permets-moi de venger mon frère, le prophète et la foi des traités odieusement violée. — Je le veux, s'écria Saladin ; je veux aussi qu'avant peu de jours, nous mettions le siége devant Jérusalem, et que ce sabre que je te donne en ce moment soit le premier que je voie briller sur le haut de ses remparts. — Tu l'y verras, reprit Malek Adhel, en pressant le soudan contre sa poitrine : tu sais que ton frère ne t'a jamais rien promis en vain. — Je le sais, dit le sultan, et je lis dans tes yeux que les chrétiens sont perdus. — Ils le sont, » s'écria vivement le prince; et ils se séparèrent.

» Malek Adhel n'exécuta que trop fidèlement la promesse qu'il venait de donner à son frère. Après m'avoir conduit jusqu'aux terres des chrétiens avec des soins si généreux, que la reconnaissance me fait un devoir de ne jamais les oublier, il poursuivit l'armée de Conrad qui revenait vers Tyr, chargée des dépouilles de la caravane; il l'attaqua, la battit, et fit un grand nom-

bre de prisonniers, parmi lesquels on comptait Raimond de Tripoli et Renaud de Châtillon; mais à peine achevait-il cette victoire, qu'il entend parler de la bataille qui va se donner à Tibériade; pour notre malheur, il y court; et pour notre plus grand malheur encore, Lusignan refuse d'écouter mes avis; et loin de se renfermer dans les murs de Jérusalem, ainsi que la prudence le lui demandait, il fait ouvrir les portes de la ville, sort à la tête de son armée et accepte le combat qu'on lui propose. Vous n'avez que trop entendu le récit de cette fameuse et à jamais déplorable journée, qui abattit presqu'entièrement la puissance chrétienne dans l'Orient: le corps des templiers détruit, les plus illustres capitaines privés de vie, le roi lui-même fait prisonnier, n'étaient que les terribles avant-coureurs d'un malheur bien plus terrible. Jérusalem résistait encore; mais que pouvaient des femmes, des vieillards, des enfants qui pleuraient leurs chefs et leurs soutiens, contre une armée triomphante et nombreuse? En vain Sibylle

s'efforçait-elle d'encourager le peu de soldats qui nous restaient; en vain répétais-je à ce peuple éperdu, qu'il valait mieux mourir sur le tombeau de son Dieu que de l'abandonner aux mains des infidèles. On ne nous répondait que par un morne silence; l'horrible famine abattait tous les courages; le temple saint était désert; on ne voyait que des visages pâles et livides se traîner dans les rues comme des ombres, pour y disputer la pâture des plus vils animaux; on n'entendait que les sourds gémissements de la faim et les derniers soupirs de la vie. Ainsi se vérifièrent, sous nos yeux, les tristes paroles du prophète :

« Les anciens de la fille de Sion (1) sont » assis sur la poussière, et se taisent. Ils » ont mis de la poudre sur leurs têtes et se » sont ceints de sacs; les vierges de Jérusalem baissent les yeux vers la terre, et » pleurent. »

» Hélas! madame, comment vous peindrai-je ce jour de désolation où il fallut se

(1) *Lamentations de Jérémie*, ch. 2, v. 10.

résoudre à capituler : ce jour où la triste Jérusalem ouvrit ses portes à un vainqueur superbe, et vit en frémissant le bras de Maleck Adhel arborer le premier sur ses murailles les odieuses enseignes du croissant. Cependant, je dois convenir que c'est à la protection de ce prince que nous dûmes une capitulation plus honorable, et la permission de nous retirer à Antioche avec nos familles et nos trésors ; il délivra tous les prisonniers qu'il avait faits à Tibériade, et paya de ses deniers la rançon des captifs dont il ne disposait pas ; il donna de riches présents aux femmes dont les époux avaient péri dans le combat ; il voulut que les blessés fussent traités à ses dépens, et obtint de Saladin que les frères hospitaliers continueraient à en avoir soin jusqu'à leur parfaite guérison ; enfin, madame, j'avoue qu'en cette circonstance, ce prince fit éclater des vertus inconnues à ce siècle ; l'Orient étonné les admira, les Musulmans en étaient fiers, les chrétiens en étaient touchés : mais tous le louaient, le bénissaient ; et c'est à ce foyer d'adoration

universelle que s'allumèrent les premières étincelles de la funeste passion qui perdit la fille d'Amaury. Cette princesse était avec Lusignan à la tête de l'armée qui fut vaincue à Tibériade, portant sa valeur partout où le carnage était le plus terrible ; elle se trouvait toujours auprès de Malek Adhel ; plusieurs fois ils combattirent ensemble : elle résista long-temps ; enfin, obligée de céder, elle apprit à son vainqueur étonné, que l'ennemi qu'il avait eu tant de peine à soumettre, était une femme, et elle le suivit dans sa tente. Depuis ce jour, elle abandonna le parti des chrétiens, renonça à sa foi, et devint la première esclave du prince dont elle était née l'ennemie. C'est ainsi qu'Agnès, en bravant les préjugés de son sexe, en avait abandonné les vertus, et il devait être plus malaisé de triompher de sa valeur que de sa modestie.

Aussi le sentiment que lui inspira Malek Adhel ne fut point cette tendresse que la vertu permet aux femmes : ce fut une de ces passions effrénées telle qu'il en naît

dans le cœur des guerriers, et qui, semblables à un torrent enflammé, se répandent à flots précipités sans craindre ni l'éclat ni le bruit. Ah! que ne doit-on pas attendre d'une vierge qui a rompu une fois les chaînes de l'austère pudeur! Elle tombe avec d'autant plus de force que ses liens étaient plus étroits; ainsi, Agnès, habituée à n'obéir qu'aux mouvements impétueux de son ame, aima le prince avec la même ardeur qu'elle avait aimé les combats; elle voulut être son épouse, et Malek Adhel, qui ne pouvait l'estimer, consentit cependant à lui en donner le titre. — Mon père, interrompit Bérengère, à une femme qu'il n'estimait pas? — Ce titre d'épouse, reprit l'archevêque, est très loin d'être aussi saint chez les Musulmans que chez les chrétiens; plusieurs femmes le partagent, et le goût de leur maître est la loi qui les répudie. — Se peut-il, interrompit une seconde fois la reine, en joignant les mains, qu'une chrétienne se soit soumise à une telle humiliation! — Ah! madame, cette honteuse folie, qu'on nomme amour, répliqua Guil-

laume, avait persuadé à Agnès qu'il y avait de la gloire dans cette humiliation, qu'il y avait de la gloire à aimer au point de compter pour rien l'estime des hommes et le jugement de Dieu. C'est ainsi que, se trompant toujours, et croyant voir la gloire dans la célébrité, elle avait quitté le fuseau pour l'épée, et l'ombre de la retraite pour le bruit des armes; et c'est ainsi que s'égareront toujours celles qui, dédaignant la place que Dieu leur a marquée, et les qualités qui sont leur partage, substituent à leurs humbles vertus les vertus audacieuses des hommes, et, confondant ce que le ciel a divisé, n'appartiennent au sexe qu'elles quittent et à celui qu'elles adoptent, que pour réunir les vices de tous deux. — Et que devint Agnès, mon père, s'écria la reine: sans doute elle n'a point connu d'heureux jours? — Non, madame, reprit Guillaume; la passion, qui est la force qui nous écarte le plus violemment de nos devoirs, étant la route du vice, est toujours celle du malheur. Agnès a souffert toutes les peines qu'elle méritait, quoiqu'un Musul-

man ne connasse guère cette délicatesse qui compte pour rien les charmes extérieurs quand les qualités de l'ame ne les accompagnent pas ; cependant elle a eu la honte d'être méprisée par son ravisseur ; sans doute à la place de Malek Adhel un chrétien aurait fait plus, il aurait repoussé avec indignation une jeune fille qui se donnait à lui sans pudeur; Malek Adhel hésita un moment : hésiter était beaucoup pour lui, car telle est la supériorité de notre sainte religion sur toutes les autres, que la même action qui chez les infidèles est une rare vertu, n'est, chez nous, qu'un simple devoir ; de sorte que, dans cette circonstance, quand la volupté et l'honneur luttaient ensemble, en résistant un moment à la voix de la première, Malek Adhel était généreux, et qu'en résistant un moment au cri de l'autre, un chrétien eût été coupable. Je ne vous peindrai point Agnès abandonnant sa patrie et son Dieu pour suivre un infidèle, quittant les degrés du trône où elle était placée pour s'enfermer dans un sérail, et sa superbe armure pour

l'habit d'une esclave. Jetons, jetons un voile sur l'égarement de cette malheureuse princesse; ne nous retraçons point sa faute: puisqu'elle commence à s'en repentir, commençons à la plaindre, et ne soyons pas plus sévères que Dieu, qui ne ferme jamais les trésors de sa grâce au pécheur repentant.

» Enfin il se leva ce funeste jour où il fallut abandonner Jérusalem; les habitants mêmes qui avaient demandé sa reddition et la liberté de quitter la ville, pleuraient alors de l'avoir obtenue; ils ne pouvaient se consoler de la perte des saints lieux: et c'était un spectacle bien attendrissant que de les voir s'embrasser les uns les autres, se demander pardon de leur haine, de leurs divisions, lever les mains au ciel en gémissant, baiser avec respect les murailles des églises qu'ils ne devaient plus revoir, se tenir prosternés dans le saint sépulcre, le visage collé contre terre, et arroser de larmes de sang les lieux où leur Sauveur était mort. La reine Sibylle, la tête rasée, et couverte d'habits lugubres,

ouvrait la marche et conduisait ses sujets éplorés ; en la voyant, Saladin parut ému de sa profonde douleur; il s'approcha d'elle avec respect, et lui dit que, venant d'être armé chevalier par Hugues de Tibériade (1), il voulait commencer ce jour même à suivre les lois de la chevalerie, en lui octroyant un don selon la coutume de nos anciens paladins; la reine n'hésita point à demander la liberté de son époux ; et l'adroit sultan, qui s'attendait bien à cette prière, feignit cependant d'en être surpris, et sembla n'y souscrire que par un saint respect pour sa promesse ; mais, au fond de l'ame, il était fort aise d'avoir un prétexte aussi magnanime de rendre la liberté à Lusignan, car il n'ignorait pas que cette liberté allait être une source de nouvelles divisions parmi les chrétiens. En effet, si ce prince fût demeuré dans les

(1) Voyez l'*Histoire de Saladin*, par M. Marin (Pièces justificatives), où il est dit que ce grand prince reçut les éperons de la main de Hugues de Tibériade, son prisonnier, après la prise de Jérusalem.

chaînes des Sarrazins, tous les partis se seraient réunis autour de Conrad : unis alors de forces et d'intentions, dirigés par un seul chef, ils auraient pu tenir tête à l'armée de Saladin; au lieu que Lusignan, en redevenant libre, fit valoir de nouveau ses droits au royaume qu'il venait de perdre. Conrad, indigné de cette obstination, lui fit cruellement fermer les portes de Tyr, la seule ville qui restait aux chrétiens. Alors les partis se divisèrent de plus en plus, et les haines s'envenimèrent au point que Lusignan et Conrad étaient plus ennemis l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient de Saladin lui-même; et tandis que méprisant mes remontrances, oubliant l'intérêt de leurs frères, ils se disputaient honteusement un trône qu'ils n'avaient pas su défendre, tout l'Orient, ébloui de la feinte générosité du sultan, applaudissait à sa conduite, en élevant jusqu'aux nues la grandeur d'une action qui n'était au fond que le fruit de la plus adroite politique.

» Ce fut à cette époque que je m'embarquai pour l'Europe. Vous savez, madame,

quels puissants secours j'obtins de tous les princes chrétiens; peu contents d'ouvrir le champ d'honneur à la vaillance, à la gloire, à la piété, ils ont voulu y marcher eux-mêmes, et donner l'exemple à leurs sujets : les voilà qui accourent en foule sur nos bords désolés ; non, une plus grande ardeur n'animait point leurs ancêtres à la première croisade ; nul alors ne brûlait d'une plus sainte flamme, et n'était plus disposé à verser tout son sang pour reconquérir le tombeau de son Dieu. Ah! sans doute, nous verrons s'éteindre les dissensions de Conrad et de Lusignan devant le magnanime exemple qu'ils reçoivent de Richard, de Philippe-Auguste, et de tant d'autres princes d'Europe, qui, pour l'intérêt de la religion, abandonnent de vastes et florissants états, et, à travers tous les périls d'une mer orageuse, viennent chercher la mort dans un climat étranger. O mon Dieu! continua l'archevêque en élevant ses mains vénérables vers le ciel, vous ne voudrez point assurément que de si belles espérances soient détruites, et

qu'un si grand dévouement soit sans effet; vous ferez luire ce jour glorieux où les chrétiens, après avoir acheté le repos par le travail, et la victoire par le combat, rentreront dans Jérusalem consolée pour y faire retentir de toutes parts les cris de leur reconnaissance et de leur amour : et là, purifiés par le malheur, ils prendront de nouvelles mœurs, d'autres sentiments, et donneront un tel exemple de sagesse et de vertu aux nations voisines, que celles-ci émues, édifiées et converties par leur changement, accourront dans votre temple et ne formeront plus avec vos anciens serviteurs qu'un seul peuple, un seul culte et un seul cœur. . . . . » En parlant ainsi, le bon archevêque était si pénétré de ce qu'il disait; il croyait si bien lire dans l'avenir la confirmation de ses espérances, que l'image d'un pareil bonheur remplit sa poitrine de trop d'émotion pour qu'il lui fût possible de continuer; il s'arrêta : mais ses regards enflammés, sa tête élevée vers le ciel, et son silence tout vivant de ferveur, indiquaient assez que le cœur était encore

en prières quoique les lèvres n'en articulassent plus.

Déjà les premières ombres de la nuit commençaient à envelopper le bosquet d'orangers, et donnaient à la nature cette teinte de mélancolie qui favorise si bien les méditations religieuses et les tendres rêveries, lorsque le bruit léger d'un vêtement qui glissait à travers les feuilles, vint frapper l'oreille de l'archevêque et des deux princesses, et les arracher à leurs réflexions. Bientôt ils virent paraître à l'entrée du bocage une esclave qui semblait desirer et craindre de s'approcher. « Qui êtes-vous ? lui demanda Guillaume en faisant quelques pas vers elle. » A cette question, l'inconnue se précipita la face contre terre, avec de tels gémissements, qu'on eût cru son cœur prêt à se briser. « Malheureuse Agnès, est-ce vous ? sécria l'archevêque, en reculant involontairement. — Mon père, reprit la princesse, ne vous éloignez pas, ne m'accablez pas, car la mort est dans mon sein, et mon dernier moment approche. — O mon père ! inter-

rompit vivement Mathilde, en s'approchant de la fille d'Amaury, hâtez-vous de lui donner vos secours, car elle dit qu'elle va mourir, et son ame peut être sauvée encore. — Est-ce la princesse d'Angleterre que je vois, s'écria Agnès? Est-ce elle qui parle en ma faveur? Oui, je la reconnais à son habit, et surtout à sa merveilleuse et fatale beauté : Dieu! me faut-il être réduite à ce comble d'humiliation, de devoir quelque chose aux prières de celle qui m'a fait tant de mal? — Qu'entends-je? reprit Mathilde étonnée: étrangère dans ces lieux, prisonnière dans ce palais, ne connaissant votre nom et votre existence que depuis quelques heures, que me reprochez-vous, et quel mal ai-je pu vous faire? — Elle le demande, s'écria douloureusement Agnès; elle, qui m'a chassée du cœur où je régnais, qui m'a ravi un amour auquel j'avais tout sacrifié; elle, enfin, l'unique cause de mon opprobre et de mon désespoir.... — Arrêtez, arrêtez, Agnès, interrompit impérieusement l'archevêque; votre opprobre est dans vos regrets. Ah! malheureuse, si vous

étiez pénétrée d'un vrai repentir, tiendriez-vous un pareil langage ? ne béniriez-vous pas l'instant qui, en éloignant de vous l'objet de votre criminelle ardeur, vous a comme forcée de recourir aux miséricordes du ciel. — Que parlez-vous du ciel, s'écria Agnès égarée ; qu'est-ce que le ciel sans Malek Adhel, et quel Dieu puis-je implorer quand celui que je m'étais choisi m'abandonne et me méprise ? — Si tels sont vos sentiments, reprit l'archevêque d'un ton sévère, si votre ame est toujours sous le poids de la réprobation, pourquoi êtes-vous ici ? pourquoi porter vos cris licencieux jusqu'aux oreilles de cette noble reine et de cette chaste vierge, et que venez-vous chercher auprès de moi ? — A ces mots, la fille d'Amaury reprenant tout son orgueil, répondit d'une voix fière et assurée : « Je viens y chercher un abri contre l'ingrat qui me répudie ; j'y viens demander des armes pour me défendre et me venger ; qu'on me rende la lance et l'épée, et mon bras saura bien soustraire la princesse de Jérusalem à la honte d'être traitée comme la dernière des esclaves. —

Et de quel droit la princesse de Jérusalem espère-t-elle être traitée autrement, répliqua l'archevêque avec indignation, quand elle s'est placée par sa conduite au-dessous des plus méprisables créatures de son sexe. Allez, allez, misérable Agnès, retournez dans ce palais ; abaissez-vous sous les pieds de votre superbe arabe ; implorez le sourd Mahomet.... Le jour de la condamnation n'est pas loin ; il approche, il se hâte, il va vous engloutir : déjà le ciel vous annonce par ma voix votre éternel arrêt.... — O mon père, ne le prononcez pas, interrompit Mathilde, en fondant en larmes. Vos lèvres pourraient-elles s'ouvrir pour prononcer de si terribles paroles ; prenez pitié de l'infortunée qui va mourir sans secours, et qui n'a plus la force de vous en demander. » La reine s'approcha aussi de l'archevêque, et lui dit à demi-voix ; « Mon père, ne lui adresserez-vous pas quelques mots plus doux, et ne voulez-vous point essayer de la ramener à Dieu ? — Je ne le veux point, dites-vous, répliqua Guillaume, en essuyant des pleurs

qui coulaient sur ses joues vénérables; madame, pouvez-vous le croire? Ah! vous ne savez pas le mal que me fait son endurcissement, ni avec quelle joie je donnerais mon sang pour racheter son péché; mais que puis-je faire si elle ne se repent pas? que puis-je faire, si ce n'est d'invoquer pour elle les grâces du Tout-Puissant? » Il achevait à peine, quand l'esclave qui avait parlé à la reine quelques heures auparavant, entra, et s'adressant à la princesse de Jérusalem, elle s'écria: « On vient de s'apercevoir de votre absence, madame; on vous cherche dans tout le sérail: j'ai profité de la rumeur qui y règne pour m'échapper et vous suivre; nous voici en sûreté toutes deux, car la route qui nous a conduites ici n'est connue de personne, et le palais de la reine d'Angleterre est un asile inviolable où l'œil d'aucun Musulman ne peut pénétrer. — Madame, dit alors Agnès, vous voyez que mon sort est entre vos mains, ne m'accorderez-vous pas un asile dans votre palais, ne me rendrez-vous pas ma liberté, mes armes, la ven-

geance....?» Le ton dont elle prononça ces mots fit frémir Mathilde : ce n'était pas celui qui pouvait persuader la reine. Agnès, voyant qu'elle hésitait, se hâta d'ajouter : « Je m'entends mal à vous prier, madame ; mais songez qu'habituée à commander depuis mon enfance, la prière est pour moi une langue étrangère, que je n'y ai eu recours que pour fuir l'esclavage, et que je ne l'aurais pas employée pour sauver ma vie. — Je ne résisterai point à votre desir, répondit la reine, je ne résisterai point à l'espoir de contribuer à votre salut, en brisant la chaîne qui vous retient ici : venez, madame, venez revoir des chrétiens, venez pleurer avec eux sur le jour funeste où vous avez cessé de les nommer vos frères ; et, par de longs et fréquents actes de repentir, obtenez de la clémence infinie de Dieu, un pardon que la clémence des hommes ne vous accorderait peut-être pas. Je verrai le prince Malek Adhel à son retour du Caire, je lui demanderai de vous permettre de vous éloigner d'ici.... — Non, madame, non, interrompit impé-

tueusement Agnès, ne lui demandez rien, je vous supplie : je veux le fuir sans qu'il le sache, surtout sans qu'il y consente ; laissez-moi le soin de mon sort : c'est à travers les déserts que, seule à pied, sous l'armure d'un guerrier, je veux aller chercher une retraite, que je ne devrai qu'à vos bontés et à mon courage. » L'archevêque dit alors que ce n'était pas le moment de savoir si une pareille demande pouvait lui être accordée, et qu'elle devait se contenter d'attendre son sort en silence auprès de la généreuse bienfaitrice qui consentait à lui donner un asile. Agnès n'osa rien répliquer à l'ordre de Guillaume ; elle abattit son voile devant son visage, s'appuya sur son esclave, et suivit la reine dans son palais. Comme il n'entrait chez les princesses que des personnes de leur choix, elles purent facilement s'assurer de leur discrétion sur l'asile momentané qu'elles accordaient à la fille d'Amaury ; Mathilde céda avec plaisir à cette princesse la chambre qu'elle occupait : Agnès s'y établit le soir même, et Mathilde, ravie de l'y voir à son aise, se

retira dans un petit cabinet voisin qui n'avait d'autres meubles que deux tabourets et un petit lit de repos. A peine fut-elle seule dans ce modeste réduit, que le souvenir de ce qu'elle venait d'entendre, de ce qu'elle avait compris, et plus encore de ce qu'elle n'avait pas compris, vint éveiller de nouvelles pensées, et lui révéler que le monde et le cœur des hommes étaient pleins de mystères qui lui étaient entièrement inconnus ; elle se blâmait de se laisser ainsi posséder par des idées qu'il ne lui était pas permis d'approfondir; mais les efforts même qu'elle faisait pour les chasser, les lui rappelaient sans cesse; et la curiosité d'une jeune fille qui s'inquiète de ce qu'on lui cache, avait peine à céder à la pudeur d'une vierge qui s'alarme de ce qu'elle entrevoit. Cependant seize ans d'innocence l'emportèrent bientôt sur un trouble de quelques heures. En offrant à Dieu ses prières accoutumées, elle oublia insensiblement les discours, les torts et les accusations de la fille d'Amaury, et de tous les sentiments qui l'avaient agitée, il

ne lui resta plus que celui d'une profonde pitié pour des maux d'autant plus redoutables à ses yeux, qu'elle en comprenait moins la cause; mais la pitié, qui pour les ames tendres est plus un plaisir qu'une peine, ne l'empêcha point de trouver sur son étroite couche, ce sommeil doux et paisible qu'une conscience pure finit toujours par obtenir.

CHAPITRE VII.

La princesse de Jérusalem était trop étrangère à cette paix qui régnait dans l'ame de Mathilde, pour qu'il lui fût possible de goûter le même repos. Les tourments de l'orgueil et ceux d'une conscience effrayée, fermaient son cœur à ces sentiments de contrition, qui seuls soulagent et fortifient le pécheur abattu : plus irritée des humiliations que sa faute lui causait, que repentante de l'avoir commise, elle n'éprouvait que des remords arides et sans larmes, et une sorte de haine universelle qui s'étendait également et sur l'amant qui la méprisait, et sur la bienfaitrice qui consentait à la sauver, et sur le Dieu auquel elle s'était donnée, et sur celui qu'elle avait abjuré, et sur l'innocence de cette vierge qu'on lui préférait ; mais plus en-

core (et c'était là le pire de ses tourments) sur elle-même, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'accuser seule de l'état honteux où elle se voyait réduite. En vain cherchait-elle à se fuir, elle ne pouvait s'échapper : la douleur de sa honte s'accroissait par le souvenir de sa célébrité, et cette nécessité irrévocable qui la liait à sa pensée et la forçait à vivre avec elle-même, la jetait dans des accès de désespoir, auprès desquels la folie et la mort eussent été de grands biens. Si quelquefois l'image de Malek Adhel venait la détourner de sa propre image, ce n'était que pour lui présenter un nouveau malheur; car, non seulement elle se voyait dédaignée par l'homme auquel elle avait sacrifié le monde et l'éternité, mais elle allait en être séparée, et il allait y consentir.... A cette pensée, la plus cruelle de toutes les pensées pour une ame que la passion brûle encore, l'infortunée Agnès qui, durant cette longue nuit, n'avait pu trouver un moment de sommeil, laissa échapper un cri si perçant et si douloureux, qu'il retentit aux oreilles de Mathilde et

l'éveilla en sursaut; elle se lève, regarde autour d'elle; le jour commençait à éclairer l'Orient de ses premiers feux; elle n'aperçoit rien; mais elle écoute d'où peut venir le bruit qui l'a frappée, et elle distingue de sourds gémissements qui partent de la chambre d'Agnès: elle y court aussitôt, et la trouve debout, marchant à grands pas dans la chambre, pâle, éperdue, criant de douleur, mais ne pleurant pas. « Que me veux-tu, s'écria-t-elle, à l'instant qu'elle aperçut la vierge? Pourquoi ton aspect angélique vient-il me présenter la vue de tout ce qui me manque, et accroître le trouble qui me dévore? — Vos plaintes sont venues jusqu'à moi, répondit Mathilde, j'ai cru que vous étiez malade, et je venais vous offrir mes soins. — Malade, reprit Agnès en la regardant fixement: je le suis en effet, et beaucoup; mais que m'importent tes soins, penses-tu qu'ils me guériront? Ah! si tu veux soulager les horribles tourments que tu me causes, rends-moi le cœur que tu m'as pris, rends-moi l'amour de Malek Adhel, rends-moi mon

amant. — Grâce au ciel, répondit la princesse en rougissant, le cœur de cet infidèle n'est point à moi et je n'en dispose pas. — Que n'as-tu dit vrai, interrompit Agnès, en lui saisissant la main avec une brusque vivacité, je donnerais ma vie pour le croire un instant; mais écoute, s'il te l'offrait jamais, ce cœur, dont la possession est le premier bien de la terre et du ciel, ne l'accepte pas, car tu tomberais bientôt dans l'état où tu me vois? — Mais cet état affreux dont mon ame est épouvantée, reprit doucement Mathilde, ne pouvez-vous pas en sortir? ne pouvez-vous pas fuir le prince? — Le fuir! que dis-tu? fuir Malek Adhel! non, je ne le puis pas; non, je ne puis m'arracher aux délices de son amour; si tu savais quelle félicité je goûtais à oublier près de lui ma patrie, ma famille, mes crimes et mon Dieu même!.... Tu frémis, Mathilde, et jamais tes oreilles n'ouïrent de pareils forfaits. Eh bien! tu ne sais pas tout encore; non, tu ne sais pas jusqu'à quel excès d'impiété l'amour a pu m'entraîner. J'ai desiré l'anéantissement

de l'empire du Christ, parce qu'il peut s'élever contre celui de mon amant; j'ai desiré voir cet amant régner seul sur tous les rois et les mondes enchaînés; j'allais le suivre à l'armée, combattre contre la cause que je soutenais autrefois, et, pour défendre une tête adorée, lever l'épée contre mon propre sang et le Dieu de mes pères... Enfin, dans ce moment même, quand Guillaume m'ouvre la voie du repentir et que mon ingrat époux m'abandonne et me hait, l'idée de le fuir, de m'en séparer à jamais, est plus terrible à mes yeux que celle de ma damnation éternelle.... Et toi, barbare fille, auteur de tous mes maux, laisse-moi, et va dire à ton archevêque que je ne veux point d'un ciel qui n'a point l'amour de Malek Adhel à m'offrir. »

Pendant tout ce discours, Mathilde était demeurée immobile et tremblante; l'expression d'une passion aussi effrénée lui faisait horreur : incapable de répondre un seul mot à des discours si nouveaux pour elle, impatiente de s'affranchir de la honte

de les écouter, elle ne pouvait se résoudre pourtant à laisser Agnès seule en proie à son affreux délire; cependant elle sortit pour appeler ses femmes et les envoya auprès d'Agnès, en attendant qu'elle eût pu faire avertir le pieux Guillaume de l'état de la fille d'Amaury. Aussitôt qu'il en fut instruit, il vint; Mathilde, le sachant dans le palais, accourut à sa rencontre, et lui dit: « Mon père, la princesse de Jérusalem est fort mal, je ne sais quelle fièvre l'agite; mais sa raison est entièrement perdue, car elle ne parle que des ravissements du crime, des délices de l'impiété, et Malek Adhel lui semble préférable à Dieu même... —Arrêtez, ma fille, répondit Guillaume, qu'une bouche si pure ne s'ouvre point pour répéter de pareils discours : tâchez même de les effacer de votre esprit, et gardez-vous de tenter jamais de les comprendre. Maintenant, allez trouver la reine, commencez avec elle vos saintes lectures, et ne revenez point dans votre appartement avant de m'avoir vu? » A ces mots, Mathilde s'éloigne, elle marche

toute rêveuse et s'efforce d'obéir au prélat en ne cherchant point à comprendre quel est l'étrange bonheur qu'Agnès peut goûter au sein du crime ; elle va dans l'oratoire, la reine n'y est point ; elle passe dans sa chambre et ne l'y trouve pas ; enfin, elle entre dans le grand salon de jaspe, et c'est là que Bérengère est assise sur une pile de carreaux, devant une table élégamment servie et entourée d'une foule de jeunes esclaves chargées de corbeilles de fleurs. « Ma sœur, s'écrie la reine, en la voyant, le prince vient d'arriver à Damiette ; il va venir incessamment nous donner des nouvelles de l'armée ; et en attendant, il nous envoie ses femmes nous amuser par leurs jeux : venez vous placer près de moi et prendre part à ce divertissement. » A ces mots, la princesse rougit, son cœur palpite, elle s'assied et garde le silence : les jeunes esclaves commencent à danser au son des castagnettes, du cistre et du tambour de basque ; mais il y a dans leurs chants et surtout dans leur maintien, une sorte de molle volupté qui agite la

reine et alarme la vierge : elle détourne les yeux d'un spectacle dont sa pudeur est offensée ; et, pour cesser de le voir, elle se lève, s'approche d'une croisée, entr'ouvre la jalousie, et là, enchantée de l'éclat du ciel, de la beauté de la verdure et du charme que répand dans l'air la fraîcheur du matin, elle cède au vif desir de faire une promenade solitaire, et descend dans les jardins du palais.

Elle suit le cours d'un ruisseau qui serpente sur un sable fin, bordé d'une haie de roses et de citronniers : insensiblement les arbustes s'élèvent, s'épaississent, elle se trouve au milieu d'un bois où mille routes se croisent et lui font perdre la première qu'elle a suivie : prenant au hasard celle qui se présente, elle s'égare de plus en plus; et cependant, ce lieu est si beau, tant d'oiseaux y chantent, tant de fleurs le parfument, des eaux si claires le rafraîchissent, que la vierge en se voyant seule s'émut, mais ne s'effraya pas. Bientôt, fatiguée d'avoir autant marché, elle s'assied sous un berceau de jasmin et de platanes;

bientôt la paix silencieuse de cette solitude ramène le calme dans son cœur; le souvenir d'Agnès s'affaiblit, et avec lui l'effroi de ses discours impies; des pensées douces, tranquilles comme le lieu où elle se trouve, succèdent à l'agitation; et, vaincue insensiblement par les charmes de cette touchante nature, dont il semble qu'on ne puisse approcher sans devenir meilleur, Mathilde se laisse aller à cette sorte de vague rêverie où l'imagination, errante sur plusieurs objets, les quitte, les reprend, ne se fixe point, parce que chacun l'attire, et se plaît avec tous sans avoir à rougir d'aucun.

Au sein de cette retraite si belle, de cet état d'abandon si nouveau et si doux au cœur d'une vierge de seize ans, qui, pour la première fois de sa vie, se trouve seule dans des bocages de parfums et de fleurs, les heures ont fui rapidement, la matinée s'est presque entièrement écoulée, et le prince s'est rendu chez la reine. Étonné, chagrin de n'y point trouver Mathilde, il veut savoir où elle est, et s'il lui sera per-

mis de la voir. Bérengère l'envoie chercher; elle n'est pas dans son appartement. Guillaume, qui y est toujours resté avec Agnès, quitte aussitôt sa pénitente, vient dire à la reine que Mathilde n'a point paru chez elle, et demande ce qu'elle est devenue. Bérengère ne peut le satisfaire; elle n'a point vu sa sœur descendre dans les jardins. Cette absence alarme l'archevêque; il regarde le prince d'un œil soupçonneux; mais pour s'apercevoir de sa défiance, Malek Adhel est trop occupé de la princesse; il demande, il s'informe, il interroge tout ce qui l'entoure avec une agitation qui révèle assez combien tout son cœur est dans cet objet. Bérengère se souvient bien que sa sœur s'est assise auprès d'elle, mais seulement quelques minutes: qu'est-elle devenue ensuite? elle ne le sait point. Cependant, après bien des efforts, elle croit se rappeler l'avoir vu ouvrir une des portes du jardin, et aussitôt elle veut aller elle-même l'y chercher; mais elle est bientôt devancée par le prince; heureux de l'espoir de trouver la prin-

cesse seule, il s'élance rapidement : le desir, l'émotion lui donnent des ailes. Il connaît tous les détours de l'épais labyrinthe, et les a parcourus en un instant ; à la fin il vole vers le bocage de jasmin, il entrevoit le vêtement blanc de la vestale, et la seule vue de cet habit lui cause un plaisir plus vif qu'il n'en éprouva jamais. Mathilde a entendu le bruit des feuilles qu'il froisse sous ses pas, elle s'est levée, l'a reconnu ; aussitôt le récit de l'archevêque et l'état de la fille d'Amaury sont revenus à sa mémoire. Le cœur plein de trouble et d'effroi, elle fuit précipitamment en s'écriant : « O mon Dieu ! préservez-moi de ce fils du démon, de ce redoutable infidèle, dont le bras terrasse les chrétiens, et dont les trompeuses paroles ont perverti la malheureuse Agnès ! » Et, à cette pensée, elle s'éloigne plus vite encore ; mais à quoi lui sert de fuir avec tant de promptitude, si ce n'est à montrer sa frayeur et son zèle ; car la course d'une vierge timide, qui a passé sa vie dans une étroite clôture, ne la sauvera pas long-temps de la poursuite d'un

guerrier tel que Malek Adhel. Sûr de l'atteindre quand il voudra, il s'arrête et la regarde courir; c'est vraiment pour l'éviter qu'elle presse ses pas; il le voit, et cette résistance qu'on ne lui opposa jamais l'enflamme davantage encore; il part à son tour, la flèche dans les airs pourrait à peine le suivre; il est auprès de la princesse, il la touche, il la saisit par son habit, il voudrait la presser dans ses bras, et pourtant il n'ose le faire; si la divine beauté de la princesse l'attire, la dignité de sa contenance le retient. Emporté par des desirs impérieux qu'il ne combattit jamais, souverain de ce palais, maître de tout oser, n'ayant qu'à vaincre la faiblesse d'une jeune fille pour parvenir au comble de ses vœux, un sentiment indéfinissable, une sorte de respect que jusqu'à ce jour il n'avait éprouvé qu'à l'aspect de son père ou dans le temple de Mahomet, le fait tomber aux genoux de Mathilde. Pour la première fois le superbe Arabe se voit prosterné devant une femme, et il n'en rougit point; car il croit sentir la présence d'une divi-

nité. « O vous ! lui dit-il, qui faites de moi un nouvel être, fille du ciel, angélique beauté!.... vous, qui surpassez tout ce que j'ai vu de beau en ma vie, qui m'embrasez d'un feu ardent que je n'ose satisfaire, et dont je crains presque de vous parler.... vous, qui disposez déjà de ma volonté et de ma vie, où avez-vous pris votre puissance? » A ces paroles passionnées, Mathilde pressa contre son sein le reliquaire de l'abbesse en levant les yeux au ciel, et fit de nouveaux efforts pour s'échapper ; mais le prince ne le permit pas. « Où voulez-vous aller, s'écria-t-il, en pressant entre ses deux mains la main délicate de la princesse? pourquoi me fuir avec tant d'obstination ? que craignez-vous de moi ? me voyez-vous donc avec horreur ? » En parlant ainsi, il la regardait avec des yeux si tendres, l'amour donnait tant d'expression à ses traits déjà si beaux, que l'ingénue Mathilde, qui depuis sa naissance n'avait jamais déguisé sa pensée, ne put pas lui dire qu'elle le voyait avec horreur ; elle répondit seulement, et en détournant la

vue : « Dieu m'ordonne de fuir ses ennemis. —Et ce Dieu cruel vous ordonne-t-il aussi de haïr ceux qui vous adorent? — Je dois haïr ceux qui le méconnaissent. — Oh ! non, mille fois non, interrompit-il en pressant contre ses lèvres la main de Mathilde, vous ne suivrez point une loi injuste, cruelle ; vous vous laisserez toucher par le feu qui me brûle, vous vous livrerez à l'amant qui vous abandonne et son sort et sa vie ; je le jure, jamais l'Angleterre ne vous reverra dans son sein ! plutôt mourir que de me séparer de vous. » A ce serment terrible, Mathilde crut se voir enlever à-la-fois sa patrie, sa famille, son couvent, et le salut éternel que lui assuraient ses vœux ; épouvantée des projets du Sarrazin, elle arrache sa main d'entre les siennes, l'enveloppe dans les grandes manches de son habit, baisse son bandeau de lin sur son front ; et, aussi confuse qu'effrayée des discours du prince, elle répond du ton le plus sévère : « Je suis destinée à l'honneur d'être une des épouses de Jésus-Christ ; c'est pour mieux mériter un si glorieux titre que je suis venue en

Palestine adorer son tombeau; mais c'est en Angleterre que mon cloître m'attend et que mes vœux m'appellent; rétractez donc un serment impie, sacrilége; rendez-moi la liberté que vous m'avez ravie, et, pour récompense, Dieu consentira peut-être à ouvrir vos yeux à ses éternelles clartés. » A ce langage, Malek Adhel reconnaît cette foi vive, cette piété ardente qui distingue tous les enfants du Christ; il sent bien que le temps et ses soins pourront seuls changer le cœur de la princesse; et comme déjà il ne veut plus que ce qu'elle veut, qu'il détesterait un bonheur qu'elle ne partagerait pas, loin de la contraindre, il se soumet et dit : « Fille de l'innocence, qu'ordonnez-vous et qu'exigez-vous de moi? esclave de toutes vos volontés, il n'est rien que je ne veuille souffrir pour vous plaire et vous obéir. » Mathilde est trop pure pour apprécier toute l'étendue d'un pareil sacrifice; mais à l'air, à l'accent de Malek Adhel, elle soupçonne qu'il a dû lui coûter beaucoup; son cœur en est touché, ses regards s'attendrissent;

sa voix s'adoucit, et elle répond avec embarras : « Je vous en prie, conduisez-moi vers la reine. » Le changement de Mathilde n'a point échappé au prince ; il voit que s'il y a pour lui un moyen de toucher cette belle chrétienne, ce ne peut être qu'à l'aide d'une grande réserve et d'une parfaite soumission : aussi n'hésite-t-il pas un moment à lui obéir. « Venez par ici, lui dit-il en lui montrant une autre route ; celle-ci conduit plus directement au palais. » Elle la prend aussitôt et suit le prince en silence. Quelquefois il se retourne pour la voir, il l'arrête, il soupire ; alors la craintive Mathilde se recule doucement, baisse les yeux vers la terre, avance sa main pour se cacher aux regards du prince, mais ne peut lui dérober l'expression de cette pudeur qui se répand sur sa physionomie et sur son maintien, de cette pudeur qui est la plus touchante des grâces, la plus puissante des forces que le ciel ait données à la femme, et qui sait inspirer le respect en même temps qu'elle augmente l'amour. En la voyant si belle, Malek Adhel con-

tient avec peine la flamme qui s'élance de son sein; mais il la contient, car en ce moment la beauté de Mathilde est presque celle d'un ange; il précipite ses pas pour échapper plus tôt au danger de faire éclater des transports qui pourraient aliéner le cœur qu'il veut absolument obtenir; le combat de ses desirs présents et de ses projets futurs l'agite avec violence; il marche plein d'émotion, mais il en connaît parfaitement la cause; il sait bien ce qu'il veut, ce qu'il attend, ce qu'il espère, au lieu que Mathilde est troublée sans savoir le motif de son trouble, sans savoir même qu'elle en éprouve; et s'il se passe quelque chose dans son cœur, elle ne le voit qu'à travers ce voile épais que l'innocence tient toujours devant les pensées d'une vierge pour l'empêcher de distinguer ce que la modestie ne lui permet pas de savoir.

CHAPITRE VIII.

Le prince et Mathilde eurent bientôt atteint la lisière du bois; alors ils aperçurent la reine qui venait au-devant d'eux, et près de la porte du palais l'archevêque qui les attendait; son regard était grave et sévère, et en embrassant la reine, Mathilde ne put s'empêcher de rougir; comme elle ne pourrait sans une grande confusion avouer tout ce qui s'est passé entr'elle et le prince, elle s'inquiète intérieurement d'avoir quelque chose à cacher; il lui semble que toute pensée qu'on n'ose dire est une pensée répréhensible, et prenant la honte de la pudeur pour le remords d'une faute, elle croit déjà trouver sa punition dans l'embarras si nouveau que lui cause la présence de l'archevêque. Berengère fait quelques questions à sa soeur; mais bientôt l'intérêt qu'elle y met disparaît devant un intérêt

plus puissant; elle n'a pas eu le temps le matin de parler de son époux au prince; tout occupé de Mathilde il ne l'aurait pas écoutée; maintenant elle espère obtenir plus d'attention, et s'approchant de lui, les yeux pleins de larmes, elle dit: « Ne pourriez-vous me donner quelques nouvelles de l'armée de Ptolémaïs? ô noble Malek Adhel! N'avez-vous rien à m'apprendre sur Richard? Hélas! ma vie est dans votre réponse. » Le prince allait la satisfaire; mais il en est détourné par la vue d'un chevalier qui paraît s'avancer vers eux avec précipitation. Malek Adhel s'étonne, et dit à la reine: « Quel est le téméraire, madame, qui ose entrer dans vos jardins et à cette heure-ci sans vos ordres?» L'archevêque a reconnu Josselin de Montmorency, et le nomme au prince. Malek Adhel répond alors: « Ce nom illustre est venu souvent jusqu'à moi à côté de celui de tous les rois de l'Europe, et entouré d'une réputation de vaillance et de gloire à laquelle peu de souverains peuvent prétendre; mais ce nom, tout grand qu'il est,

et quelle que soit la valeur de celui qui le porte, n'excuse pas son audace. » Alors il s'avance vers Josselin qui n'était plus qu'à quelques pas, et lui dit fièrement : « Présomptueux chevalier, ne t'est-il pas défendu d'entrer dans ces jardins sans la permission de la reine d'Angleterre ? Te l'a-t-elle donnée, et si elle ne l'a pas fait, pourquoi viens-tu ici ? Ne sais-tu pas qu'une telle hardiesse mérite un grand châtiment? —Prince, répondit Josselin avec une froide dignité, quand Richard remit son épouse et sa sœur sous la garde de tous les chevaliers qui sont à Damiette, nous lui jurâmes de les défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang; tout à l'heure, en me présentant chez la reine, j'ai trouvé tous les chrétiens en rumeur; j'ai appris que la princesse Mathilde était perdue dans ces vastes jardins, qu'elle y courait des dangers.... —Et quels dangers pouvait-elle courir en ces lieux, interrompit le prince avec impatience?—Il m'importait peu de le savoir, reprit Josselin, il me suffisait d'apprendre qu'ils existaient, et qu'ils me-

naçaient la princesse, pour me faire voler à son secours, en dépit de tous les obstacles et sans calculer à quels périls je m'exposais. » A ces mots, la grande ame de Malek Adhel fut émue; serrant la main du chevalier avec affection, il lui dit : « Brave Montmorency, ne crains rien; sans doute la reine ne punira point ce qu'elle admire; mais apprends que moi aussi je suis chevalier comme toi : Hugues de Tibériade m'a chaussé les éperons, et j'ai juré entre ses mains de protéger la beauté, l'innocence, l'infortune, au péril de mes jours; ne t'inquiètes donc plus du sort de la princesse d'Angleterre, c'est moi qui veillerai sur elle maintenant : moi seul, entends-tu? Tout en rendant justice à ta valeur, je crois que la mienne lui sera d'un aussi utile secours, et c'est aux pieds de cette fille divine, en présence de sa sœur, de ce saint prélat et de toi-même, que je la prie de me regarder désormais comme son plus dévoué chevalier et son seul défenseur. — Je doute, reprit vivement Montmorency, que toute prisonnière qu'est

la fille des rois dans ce palais, elle veuille en accepter le maître pour serviteur.— Elle ne le peut comme chrétienne, ajouta l'archevêque. — Et moins encore comme sœur, répondit la reine. O prince magnanime! considérez vous-même si Mathilde peut accepter la protection de celui qui un jour peut-être versera le sang de son frère et de mon époux ? — Et si je vous jurais, madame, répartit Malek Adhel, de ne jamais tourner mes armes contre cet époux si chéri, de veiller moi-même sur ses jours, de respecter enfin le frère de Mathilde à l'égal de mon propre frère; à ce prix ne consentiriez-vous pas à voir la princesse souscrire à ma prière ?» Bérengère ne peut croire ce qu'elle entend, elle ne peut croire que ce bras formidable, non content d'épargner son époux, se lève pour le défendre. Malek Adhel répète sa promesse, et alors, dans l'effusion de sa reconnaissance, elle bénit ses fers, elle aime l'esclavage qui lui a donné les moyens d'attendrir Malek Adhel en faveur de Richard. « Je ne sais, interrompit amèrement Montmo-

rency, si ce grand roi ne s'offenserait pas de voir votre majesté invoquer pour lui la générosité de Malek Adhel. Quelle que soit la valeur de ce guerrier, je me trompe fort ou l'illustre Richard craindrait bien moins ses armes que sa pitié, et tous nos chevaliers s'étonneraient beaucoup, madame, de voir une reine chrétienne mettre moins de confiance dans leur zèle que dans la protection de leur plus grand ennemi. »

Mathilde penche doucement sa tête sur l'épaule de la reine, et lui dit que la réponse de Montmorency lui paraît juste, noble, et qu'elle doit en être touchée. Malek Adhel l'entend et se trouble; il la regarde, elle paraît émue. Cependant Montmorency à genoux près de la princesse, la contemple avec enthousiasme, et la remercie avec transport de l'approbation qu'elle vient de lui donner. A cette vue, Malek Adhel contient à peine les terribles soupçons qui commencent à l'agiter; tous lui disent que Montmorency est cher à Mathilde; aussitôt mille projets violents se présentent à son esprit; tous lui disent de

se défaire de son rival. Assurément il le punira, mais comme son cœur généreux sait punir : « Montmorency, lui dit-il, une ame où l'honneur règne comme dans la vôtre doit s'indigner d'être loin des combats : retournez-y, je brise votre chaîne; allez dire à vos maîtres que je ne les crains guères, puisque j'ose vous rendre à eux. » A ce discours, Josselin demeure interdit; il ne peut se résoudre à recevoir un bienfait d'un infidèle, ni à s'éloigner de Mathilde; il refuse le don de sa liberté; il a juré à Richard de ne point quitter les princesses, et à moins qu'elles ne le dégagent de son serment, au prix de tout son sang il le tiendra. Malek Adhel, avec une grande vivacité, demande à la reine si elle s'oppose à ce que Montmorency aille parler d'elle à Richard. Bérengère assure qu'elle se croirait coupable de priver Richard et les chrétiens d'un si valeureux défenseur. Josselin n'a plus qu'un espoir : il s'adresse à Mathilde; il la conjure de ne pas le renvoyer aussi; serait-ce là le prix dont elle paierait le pur zèle qui l'anime, zèle qui

lui ferait sacrifier sa vie sans demander même un regard pour récompense. L'impétueux Arabe ne peut le laisser achever, il se précipite aux genoux de la princesse, il s'écrie : « Mathilde, je vous promets un dévouement aussi pur, une reconnaissance sans bornes; songez aux droits immenses que le titre de votre chevalier vous donnera sur moi, et à tout le bien que mon obéissance vous permettra de faire à vos sujets, vos amis et vos frères. » Il se tait alors et attend en silence la réponse de la princesse. Montmorency l'attend comme lui, et tous deux attachent sur elle des regards suppliants qui lui demandent avec instance quelques mots favorables. Mathilde baisse les yeux vers la terre; l'embarras, l'émotion, l'incertitude, se peignent sur son visage ingénu; elle ne sait que résoudre, et pleine de méfiance en elle-même, elle demande des secours à la sagesse de l'archevêque : « O mon père! lui dit-elle, guidez-moi, apprenez-moi ce qu'il faut faire. — Ma fille, répond Guillaume, le bras de Montmorency peut être

trop utile à l'armée pour qu'il vous soit permis de le retenir ici ; mais si le devoir vous ordonne de le dégager de son serment, il vous ordonne plus encore de refuser les services d'un prince qui, tout grand, tout magnanime qu'il se montre, n'en est pas moins l'ennemi le plus redoutable de votre frère et de votre Dieu. Mon enfant, continua-t-il avec un pieux enthousiasme, qu'avez-vous besoin du secours des hommes? Ah! conservez seulement la piété qui règne dans votre ame, et malgré la faiblesse de votre sexe et de votre âge, vous serez armée d'une force qui vous élèvera au-dessus de tous les périls, et qui vous vaudra mieux que tous les secours humains.
— Mon père, répliqua Mathilde, vos paroles viennent du ciel, je les crois, je les adore, elles seront ma loi. » Alors se retournant vers Josselin avec une touchante dignité, elle lui dit : « Baron de Montmorency, le chemin de la gloire vous est ouvert ; je ne vous retiens point ; partez pour l'armée ; allez verser votre sang pour cette cause sainte et sacrée qui est la cause de

Dieu même, et qu'il vous appelle à soutenir; vous raconterez nos infortunes à mon frère; vous demanderez aux chrétiens des prières pour notre délivrance; mais, ajouta-t-elle en rougissant, il faudra, pour les rassurer, leur dire toutes les vertus du maître de qui nous dépendons; il vous sera facile de les peindre: parler de loyauté et d'honneur, c'est pour un Montmorency parler sa langue naturelle. » A ce doux langage, le fier Josselin fut prêt à s'attendrir; pour cacher son émotion, il se courba vers la princesse, et prit le bas de sa robe qu'il baisa respectueusement; mais sentant que son trouble augmentait, il baissa la visière de son casque, s'inclina devant la reine, salua le prince, l'archevêque, et se hâta de se retirer. Après son départ, Malek Adhel demeura rêveur et préoccupé; debout à sa place, il semblait ne rien voir de ce qui l'entourait. La reine, fatiguée de son silence, s'assit sur un banc de gazon, et Mathilde se plaça près d'elle. Cependant Guillaume médite en lui-même les moyens d'obtenir aussi du prince la liberté de la

fille d'Amaury ; sans doute il craint d'interrompre Malek Adhel, mais il craint plus encore de remettre au lendemain une bonne action qu'il peut faire le jour même; entraîné par la charité, il se détermine à parler au prince. Il lui peint les remords d'Agnès, le desir qu'elle éprouve d'aller expier son crime au fond d'un de ces asiles où la pénitence austère pleure jusqu'à la mort; il espère que le noble Malek Adhel ne s'opposera point au seul moyen de salut qui reste à une pécheresse qui n'a été coupable que pour lui. Le prince étonné lui demande s'il sait ce qu'Agnès est devenue? Bérengère alors prend la parole, raconte par quels moyens la fille d'Amaury a quitté le sérail, et finit par demander sa liberté. Malek Adhel lui répond : « Puisque cette princesse a choisi une si respectable protectrice, madame, je remets sa liberté en vos mains, et vous laisse l'arbitre de son sort. Père des chrétiens, ajouta-t-il, en s'adressant à l'archevêque, vous le savez, ce n'est point moi qui ai séduit Agnès; sans doute elle était trop belle pour que je n'ac-

ceptasse pas son amour; mais pour lui donner le mien j'estimais trop peu son caractère, et l'espèce de gloire qu'elle s'était acquise la rendait encore moins aimable à mes yeux : non, une femme que j'avais vu se couvrir de sang et n'être pas seulement émue, ne pouvait toucher mon cœur ; il lui fallait à ce cœur, qui n'avait point aimé encore, une beauté timide et modeste ; il fallait à mon respect un objet pur et vertueux ; il fallait enfin à mon amour ce qui est unique dans le monde, ce qui ne s'est montré qu'une fois aux regards des hommes, ce qu'un seul mot réunit et exprime, il me fallait.... » L'archevêque se hâta de l'interrompre : « Seigneur, lui dit-il, que décidez-vous pour la fille d'Amaury ? — Madame, répondit le prince en s'adressant à Bérengère, je vous remets tous mes droits sur elle; veillez sur sa conduite; vous serez désormais son appui et sa seule famille, car elle vient de perdre la sœur qui lui restait : Sibylle n'existe plus....— Qu'entends-je? s'écria l'archevêque, Sibylle n'existe plus ! Que deviendra Lusi-

gnan, quel parti va-t-il prendre en perdant une épouse qui le dépouille de tous ses droits à la couronne de Jérusalem?— Je crois, reprit Malek Adhel en souriant, que la valeur de mon frère les lui avait mieux enlevés encore. » Alors il ajouta quelques détails sur la situation des chrétiens; il dit que la perte de Sibylle n'avait pas rendu Lusignan plus sage, qu'il s'obstinait toujours à se regarder comme roi de Jérusalem; mais que ses prétentions, quoique appuyées par Richard, n'en obtiendraient pas plus de succès. Il parla aussi de la division qui s'était élevée entre le roi d'Angleterre et Philippe-Auguste, et des diverses factions qui déchiraient le camp des croisés.

A ce récit, l'archevêque soupira amèrement sur les malheurs, et plus encore sur les fautes de ses frères, et il osa demander au prince de permettre qu'il chargeât Montmorency de quelques conseils par écrit, propres à ramener la paix parmi les croisés. Le prince n'eut pas le courage de refuser un homme pour lequel il avait une

si profonde vénération; il s'excusa même de ne pas faire davantage. « Je pourrais vous laisser partir avec Montmorency, lui dit-il, mais je connais si bien la supériorité de vos talents et l'ascendant de votre sagesse, que je ne puis douter de leurs effets sur l'esprit des chrétiens : vous donner les moyens d'apaiser leurs divisions, divisions si utiles à notre empire, ne serait-ce pas une perfidie envers mon frère? » Guillaume sentit trop la justesse de cette objection, pour essayer de la détruire; d'ailleurs Mathilde lui semblait entourée de tels dangers, qu'eût-il été libre de la quitter le jour même, il eût hésité à le faire : depuis l'instant où elle avait reparu avec Malek Adhel, il l'avait regardée plusieurs fois attentivement sans avoir pu retrouver sur son visage le calme paisible et la douce sérénité qui faisaient le caractère habituel de sa physionomie. Il était impatient de l'interroger et de savoir d'elle-même tout ce que le prince avait pu lui dire : il lui fit un signe, elle se leva à l'instant, et la reine qui desirait soulager son cœur en envoyant

à son époux de longs détails sur son amour et ses souffrances, demanda aussi au prince la permission de le quitter. Il s'inclina devant elle, l'accompagna jusqu'à la porte de son palais en regardant toujours Mathilde, et se retira dans le sien.

Bérengère court aussitôt se renfermer dans son cabinet, et la princesse marche vers l'oratoire, non sans être émue, en voyant que Guillaume la suit. Elle desire, elle veut, mais elle craint de lui avouer les torts qu'elle se reproche. Cependant à peine sont-ils seuls, que, l'ame remplie d'une profonde humilité, elle tombe aux pieds de l'archevêque, et lui dit: « Mon père! quel aveugle empressement m'a poussée hors de mon cloître, pour me faire voir ce qui m'était si nuisible de connaître? Pourquoi suis-je venue apprendre dans ce fatal pays, qu'il se trouve des crimes parmi les chrétiens, et des vertus chez les infidèles? — Ma fille, lui dit Guillaume, la providence se plaît quelquefois à orner un idolâtre des plus brillantes qualités, afin de montrer qu'en ayant tout aux yeux du

monde, il n'a rien aux yeux de Dieu, s'il ne possède la vraie foi; et si en d'autres temps cette même providence permet aux chrétiens de tomber dans de grandes erreurs, c'est pour manifester la puissance de cette religion pleine de pardons, qui a toujours le sang du Christ tout prêt pour racheter le péché de ses enfants. Mais, ma fille, pourquoi toutes ces questions? que se passe-t-il dans votre ame? elle semble oppressée par une pénible agitation; la rougeur de la honte couvre votre front; quelle est donc la pensée qui peut faire rougir Mathilde? » A ces mots, la princesse cache son visage contre la robe de l'archevêque, elle verse des larmes, et répond d'une voix tremblante: « Mon père, le Sarrazin m'a surprise dans ses jardins, il m'a dit qu'il m'aimait, il a porté ses lèvres impures sur ma main; dans le trouble de mes esprits, je ne songeais pas d'abord à la retirer, et quand je l'ai fait, mon père, je l'ai fait sans horreur. » En écoutant cet aveu, l'archevêque se garde bien de montrer de la sévérité; mais il questionne adroitement sa

jeune pénitente, il sonde au fond de son cœur, pénètre dans chaque repli, y poursuit, y surprend la trace fugitive d'une émotion récente, et ne peut méconnaître que Malek Adhel en est le seul auteur. Cependant s'il est vrai que ce sentiment existe, il est encore si faible que Guillaume s'en alarme peu; et comme il voit des moyens d'en arrêter facilement les progrès, loin de croire nécessaire d'instruire Mathilde de ce qu'il soupçonne, il veut lui cacher ce qu'elle éprouve, il veut que l'idée de pouvoir aimer un infidèle lui demeure à jamais inconnue, parce qu'il pense qu'il est des sentiments qui doivent toujours être regardés comme impossibles à l'innocence. Ainsi, sans parler à la princesse des dangers auxquels la faiblesse de son cœur pourrait l'exposer, il lui peint seulement ceux qui entourent une jeune fille qui ne vit point dans une retraite austère. « Quand on ne rend compte qu'à soi-même de ses actions, lui dit-il, et qu'on ne vit pas sous la sévère discipline du cloître, on se relâche dans la pratique des devoirs,

on se permet des satisfactions qu'on croit innocentes, et qui, par les conséquences qu'elles entraînent, prouvent qu'elles ne le sont pas. Au lieu de vous rendre hier avec la reine dans le berceau d'orangers, si vous n'eussiez pas quitté cet oratoire, l'esclave d'Agnès ne vous aurait pas rencontrée, et vous ignoreriez encore une honteuse histoire, dont j'aurais voulu ne vous parler jamais; et ce matin, quand vous avez été tentée par le desir d'aller vous promener seule au milieu des vastes jardins du palais, si vous aviez eu le courage de lui résister et de venir vous enfermer ici, le prince ne vous aurait pas trouvée. Mathilde, vous êtes jeune, vous êtes belle; pleurez sur ces avantages qu'un monde insensé aime et admire, et que le fidèle craint et méprise; car ils exposent à de tels dangers, et entourent de tant d'occasion de faillir, que la fragilité humaine ne peut s'en garantir que dans le sein d'une profonde retraite. » La princesse, à ces mots, se prosterne, et promet une entière obéissance. Après un moment de repos, l'archevêque continue ainsi:

«Et surtout, ma fille, ne regrettez jamais un monde dont les biens ne sont qu'illusions, les grandeurs que songes, et les plaisirs qu'impostures; un monde, où la joie la plus sensible se change tout-à-coup en tristesse amère, et où le plaisir du soir nous afflige le matin : regrettez encore moins ces sentiments passionnés dont vous entendez souvent vanter les délices, et qui presque toujours perdent sans retour ceux qui les éprouvent : tel est l'effet de tout amour humain, ma fille, il entre doucement dans l'ame, mais quand il y est entré, il blesse et donne la mort.

Exaltée par tout ce que Guillaume venait de lui dire, Mathilde aurait pu à la suite de cette conversation, être exposée aux plus dangereuses tentations, et rencontrer même le prince sans risquer seulement d'être émue; elle rentra dans sa chambre dans une disposition bien plus paisible qu'elle n'en était sortie le matin. Agnés n'y était plus, Malek Adhel lui avait fait préparer un logement particulier auprès de celui de Bérengère, sous la condi-

tion expresse de n'en sortir qu'avec la reine. Mathilde fut bien aise de ne la plus trouver, car elle avait besoin de solitude pour repasser tranquillement dans sa pensée tous les événements du jour; elle se promena en silence dans la chambre, méditant sur tout ce qu'elle avait entendu; elle s'arrêta près du siége où Agnès avait exhalé tant de plaintes quelques heures avant; elle frémit au souvenir des désordres de cette ame malheureuse, et appliquant à cette triste histoire une partie des paroles de l'archevêque, elle leva ses beaux yeux au ciel, et finit la journée en répétant plusieurs fois avec un accent tendre et douloureux: « Tel est l'effet de tout amour humain, il entre doucement dans l'ame; mais quand il y est entré il blesse et donne la mort. »

CHAPITRE IX.

La tyrannie que l'image de Mathilde exerçait sur l'ame de Malek Adhel devenait chaque jour plus impérieuse; constamment occupé de cette seule pensée, elle le dégoûtait de tous les plaisirs, le poursuivait dans tous ses travaux, le distrayait de toutes ses affaires, et la nuit lui enlevait tout repos; car un tel amour ne dort point; il veille dans le sommeil même. Souvent le prince, soit en conférant avec ses amis, soit en passant la revue de ses troupes, s'arrêtait tout-à-coup, demeurait plongé dans une profonde rêverie, poussant de profonds soupirs, et ne voyant ni n'entendant plus rien de ce qui se passait autour de lui. Souvent il allait s'asseoir dans le bocage où il avait surpris la princesse; là, se retraçant la beauté, les gestes,

les regards de cette jeune fille, son imagination s'enflammait par ce souvenir, son cœur battait avec violence, d'impétueux desirs frémissaient dans tout son sang, et il formait la résolution d'aller surprendre Mathilde, et de la forcer d'être à lui; mais tout-à-coup il croyait voir ses pleurs, il entendait ses cris, il se la représentait appelant sur lui la vengeance du ciel, l'accablant de son indignation et de sa haine; alors sa résolution changeait, il ne pouvait se résoudre à affliger Mathilde; mourir lui eût semblé plus facile. Mais moins il osait, plus il aimait, et il ne se dissimulait point que cette sévérité de la princesse, qui mettait obstacle à ses desirs et lui ôtait tout espoir, était précisément ce qui la rendait si belle et si chère à ses yeux. En effet, comment cût-il été possédé d'un sentiment si extraordinaire, si elle eût ressemblé aux femmes qu'il avait connues? Cependant, tout profond, tout terrible qu'était ce sentiment, il le chérissait, et ne l'aurait pas changé contre aucune des jouissances de sa vie passée; sa profonde

blessure lui semblait délicieuse, et il se reposait dans sa peine, faisant son plaisir de sa douleur. Pourtant les jours s'écoulaient sans lui apporter aucune consolation, il n'apercevait seulement plus Mathilde; en vain se rendait-il chaque jour chez la reine d'Angleterre, la princesse ne s'y montrait jamais; plusieurs fois il en demanda la raison; on lui répondait simplement, qu'engagée par sa religion à des vœux de profonde retraite, il lui était imposé de ne point paraître aux regards des hommes. De pareilles réponses ne faisaient qu'irriter sa passion; et un jour qu'il se trouva seul avec la reine, il laissa éclater toute sa douleur; il lui déclara qu'il ne pouvait plus vivre sans voir Mathilde, que si on lui refusait cette satisfaction, il ne répondait plus de lui-même, et que de maître doux et soumis, il deviendrait peut-être tyran furieux et forcené. «Cette fille divine, s'écria-t-il dans une extrême agitation, bouleverse toutes les puissances de mon ame; il n'est point de domination plus absolue que celle qu'elle exerce sur moi; il n'est

aucun de ses desirs qui ne fût un ordre à mes yeux. Quelle est donc cette fierté européenne qui dédaigne de rien demander à un maître qui brûle de tout accorder? Ignorez-vous, madame, continua-t-il, poussé par cet instinct qui fait toujours deviner si juste le mot qui doit réussir, ignorez-vous tout ce que vous pouvez obtenir par l'intercession de la princesse? En brisant vos chaînes sans en avoir reçu l'ordre de Saladin, je risque ma vie sans doute, mais combien je me croirais heureux que Mathilde me demandât un pareil sacrifice! »

En écoutant ces paroles, Bérengère tressaille; elle a entrevu qu'elle pourrait être rendue à son époux, et cette idée l'agite d'une inexprimable émotion : trop pieuse cependant pour donner aucune espérance au prince, elle se permet seulement de le plaindre et de gémir sur une différence de religion qui met une barrière insurmontable entre Mathilde et lui. Le cœur de la reine d'Angleterre est fait plus qu'aucun autre pour s'attendrir aux souf-

frances d'un amour malheureux; tout en compâtissant à celles du prince, elle pense aux siennes, elle les peint, les exprime avec énergie, parle de Richard en épouse passionnée, et ne dissimule point que si son retour auprès de ce grand roi dépend des prières de Mathilde, il ne dépendra pas d'elle que Mathilde en adresse au prince. Malek Adhel n'en demande pas davantage; il se retire. La reine passe aussitôt dans l'appartement de la princesse; elle y trouve l'archevêque, et leur raconte tout ce qu'elle vient d'entendre, qu'elles pourraient être libres, que le généreux Malek Adhel consent à briser leurs chaînes, à les rendre à Richard, et que pour un tel bienfait il ne demande qu'un mot de Mathilde; car il aime Mathilde, ajoute-t-elle, il l'aime avec une ardeur, un respect, dont j'ai vu peu d'exemples parmi les plus nobles chevaliers. Ces mots troublent la vierge, une rougeur brûlante couvre les lys de son front, elle baisse vers la terre ses regards humiliés, et s'accuse d'avoir inspiré de l'amour à un enfant de Mahomet. Bérengère

blâme cet excès d'austérité, elle justifie le prince, et prétend que loin de lui faire aucun reproche, on ne peut assez admirer sa conduite, puisque pouvant abuser de tout, il se refuse même ce qu'il aurait droit de se permettre; et qu'il n'est aucun prince mahométan, et peut-être aucun prince chrétien qui, maître absolu d'un objet aimé, eût usé de la même modération. A ces mots, Guillaume l'interrompt, et lui demande d'un ton un peu sévère, quelles heureuses espérances elle pouvait fonder sur un amour si coupable? « Mon père, reprit-elle, si ma sœur pouvait vaincre la répugnance que lui inspire le prince, et se résoudre à le revoir pour lui demander de briser nos chaînes... Une seule fois, pour obtenir notre liberté, Malek Adhel a juré de ne rien refuser à Mathilde. » Guillaume garda un moment le silence, puis il répondit d'un ton plus grave: « Je déclare à votre majesté que la princesse ayant agréé mes soins, tant qu'elle m'accordera la même confiance, et qu'elle demeurera libre de ses actions, je ne lui permettrai pas

de se trouver un seul instant avec l'impie qui a osé jeter un œil profane sur elle, et je vous en dirais davantage, madame, si je ne respectais la pure et sainte ignorance de la vierge dont les jours sont voués au seigneur. » La reine, accoutumée à adopter aveuglément toutes les décisions de l'archevêque, se garda bien de le contredire, ni de presser davantage Mathilde de se montrer aux regards du prince; mais au fond de son ame elle ne pouvait approuver la conduite de Guillaume, et osait y trouver plus d'obstination que de raison et de véritable piété.

Le lendemain Malek Adhel ne manqua point de se rendre de bonne heure chez elle; car il se flattait, d'après la manière obligeante dont elle avait accueilli ses plaintes la veille, qu'elle aurait déterminé Mathilde à sortir de sa retraite; mais en voyant son espérance déçue il se répandit en reproches amers et presque menaçants; il annonça que désormais il userait envers ses prisonnières de la même rigueur dont elles usaient envers lui, et puisqu'on refuse

non seulement de me voir, s'écriait-il dans sa douleur, mais même d'écouter les nouvelles que j'ai à donner et les propositions que je puis faire, je garderai un profond silence, et d'autres que moi souffriront aussi du supplice d'être privé de la vue de ce qu'ils aiment. — Hélas! reprit Bérengère toute en pleurs, où est votre bonté, où est votre justice? Me punirez-vous de la faute d'une autre, et mon sort doit-il être à la merci des décisions de ma sœur? —Je vous l'ai déjà dit, madame, répartit le prince, votre sort dépend entièrement de Mathilde; je puis beaucoup pour vous, mais il faut qu'elle daigne me parler et m'entendre. — Ah! s'écria vivement la reine, tant que l'archevêque de Tyr sera auprès d'elle, nous ne gagnerons rien sur son esprit. — Est-ce donc ce prêtre qui l'indispose contre moi, demanda Malek Adhel, comme frappé d'un trait de lumière?—Prince, reprit la reine, Guillaume a de la sagesse, de l'expérience et une grande piété; il sait que ma sœur a renoncé au monde, et qu'il faut, pour qu'un

tel sacrifice soit agréable au Seigneur, que celle qui le consomme le fasse sans regret; peut-être craint-il qu'en s'exposant souvent au danger de vous entendre, l'innocente Mathilde n'emporte au fond de son cloître un souvenir trop vif d'un ennemi de son Dieu. »

C'en est assez pour Malek Adhel; il sort précipitamment, déterminé à éloigner l'archevêque de Damiette; mais en quel lieu l'enverra-t-il? Esclave en une autre ville? il ne peut s'y résoudre: l'amour en le rendant passionné, n'a pas le pouvoir de le rendre injuste. Le fera-t-il donc partir pour le camp des croisés? la prudence voudrait bien s'y opposer, mais la générosité approuve ce parti, et dans l'ame de Malek Adhel la générosité l'emporte toujours sur la prudence; d'ailleurs, s'il nuit à son frère en envoyant aux chrétiens ce véhément apôtre, ne sera-ce pas une raison de le défendre avec une nouvelle ardeur? et n'est-il pas sûr de lui faire plus de bien que tous les discours de l'archevêque ne pourront lui faire de mal. C'est ainsi

qu'il se justifie à lui-même une résolution qui lui paraissait si coupable peu de jours avant, qu'il avait déclaré à l'archevêque que l'intérêt de son pays ne lui permettrait jamais de la prendre ; mais c'est l'intérêt de son amour qui parle maintenant, et lui seul est écouté. Malek Adhel ne se permet pas de réfléchir plus long-temps ; il semble craindre qu'une plus longue méditation ne lui montre toute l'imprudence du parti auquel il s'arrête, et il se hâte d'ordonner que l'archevêque soit à l'instant introduit devant lui. « Pontife du Christ, lui dit-il, d'après des nouvelles que je reçois de Saladin, j'ai des raisons de croire qu'il ne rendra la reine d'Angleterre à son époux qu'autant que les chrétiens consentiront à lever le siége de Ptolémaïs. Je ne sais si l'amour de Richard l'engagera à ce sacrifice ; votre sagesse devrait peut-être l'y déterminer, et pour vous donner tous les moyens d'y parvenir, je brise vos chaînes et vous renvoie au camp des croisés avec Montmorency ; instruisez Richard des dispositions de Saladin ; s'il les accueille, je ne

doute pas que son exemple ne soit une autorité pour tous les autres souverains, et que par conséquent il ne dépende de lui de terminer une guerre cruelle; mais s'il persiste dans ses desseins, s'il préfère Ptolémaïs à son épouse, qu'il sache que je suis prêt à le combattre, et que la même épée qui a renversé vos armées à Tibériade saura bien les chasser de Ptolémaïs. »

Le pieux Guillaume est surpris de ce discours; la résolution du prince lui paraît si subite, si singulière, qu'il en conçoit des soupçons; il croise ses mains sur sa poitrine, penche sa tête dans l'attitude de la réflexion, et médite en silence quels peuvent être les véritables motifs du prince pour l'envoyer au camp des croisés. Ce ne peut être, comme il le dit, pour engager Richard à se retirer de devant Ptolémaïs; ce serait une action si lâche, que la proposer est presque un affront, et Malek Adhel ne doit pas douter que plutôt que d'y consentir, Richard souffrirait mille fois la mort. L'archevêque voit bien que ce n'est qu'un prétexte pour l'éloigner de Da-

miette, et ne devine que trop les motifs du prince; mais pourquoi lui laisser la liberté de se rendre auprès des chrétiens? Ne pouvait-il pas l'envoyer prisonnier ailleurs? Faut-il donc que jusque dans les torts de Malek Adhel il y entre de la magnanimité? Ah! cette passion qui peut lui faire faire une imprudence, et non pas une cruauté, effraie l'archevêque bien moins par sa violence que par cette sorte de grandeur d'ame qui s'y mêle, et qui est à ses yeux le plus noir des artifices de l'ange des ténèbres, parce qu'elle est la plus dangereuse des séductions.... Non, il n'abandonnera point sa timide brebis à un péril si éminent, il soutiendra ce faible roseau, et lui montrera la voie de perdition qu'on ouvre devant elle.

Pendant qu'il réfléchit ainsi, Malek Adhel attend impatiemment sa réponse, et voyant qu'il demeure toujours en silence, il le presse de s'expliquer; l'archevêque dit alors: « Vous auriez tort de croire que la tendresse de Richard pour son épouse, pût l'engager jamais à l'action

lâche et honteuse que vous lui proposez : pour la délivrer, il verserait tout son sang; mais pour le bien de son pays et de sa religion, il donnerait la vie même de cette épouse si chère : tel est Richard, tels sont tous les princes chrétiens; et je vous déclare que s'il était possible qu'ils accueillissent les propositions que vous venez de me faire entendre, j'emploierais tout mon ascendant sur eux à les en faire rougir. Non, prince, non, une pareille mission n'est point faite pour un ministre de paix, puisqu'elle ne peut servir qu'à rallumer une guerre plus cruelle; c'est à Montmorency qu'il appartient de dire vos propositions, c'est à lui seul à s'en charger.....
—C'est pourtant vous seul que j'en charge, interrompit impérieusement le prince, et ce soir même vous partirez avec la petite caravane qui doit accompagner Montmorency jusques au camp des croisés. Je donnerai des ordres pour qu'on rende à votre âge et à votre caractère, tous les respects que je vous ai toujours rendus moi-même: mais je ne permettrai point que vous pas-

siez un jour de plus à Damiette, et je veux être obéi. » Le ton absolu du prince ne pouvant laisser aucun espoir à Guillaume, il n'insiste plus; il pousse un profond soupir, et après s'être lentement incliné, il se retire et passe aussitôt chez la princesse d'Angleterre. « O ma fille, lui dit-il en entrant chez elle, je n'ai plus qu'un instant à vous voir! que Dieu veille sur vous; placez toute votre confiance en lui, car vous êtes perdue s'il vous abandonne: le prince craint ma vigilance, il m'éloigne d'ici. — Quoi! mon père, vous m'allez quitter, s'écrie Mathilde avec effroi. — Le temps des tribulations est arrivé, ma fille, réplique Guillaume d'un ton plein de véhémence, il faut le soutenir dignement; les épreuves que Dieu vous prépare sont une marque de son amour, il n'en envoie qu'à ses élus. O vous, future épouse du Christ! n'oubliez jamais que c'est ici qu'il a péri pour vous, que la terre où vous marchez est trempée du sang des martyrs, que tous ces déserts sont peuplés des enfants de la foi, et que tant d'illustres exemples

ne doivent jamais vous laisser hésiter à faire, s'il le faut, le sacrifice de votre vie pour sauver votre honneur. — Hélas! mon père, reprit Mathilde toute en pleurs, je ne vous entends point; expliquez-vous: qu'ai-je à craindre, que dois-je faire et que m'ordonnez-vous?—Mon enfant, répartit Guillaume, il n'est plus temps de vous rien cacher: jusqu'ici vous alliez à Dieu par le chemin facile de l'innocence, maintenant il vous appelle à lui par le chemin plus rude, mais plus glorieux, de la vertu, et il me commande d'éclairer les ténèbres de votre ignorance. Ce Sarrazin, ma fille, a conçu pour vous un amour criminel; l'impie, embrasé d'une flamme adultère, veut vous compter parmi ses épouses, vous, vierge chrétienne, fille des rois, épouse d'un Dieu!...Vous frémissez, ma fille, et vous vous croyez déjà souillée de la seule pensée de cet abominable dessein...Non, noble vierge, reprends courage; car ton courage peut te sauver: élève ton ame à la hauteur de ta destinée, repousse avec horreur le Sarrazin qui t'ose aimer, et je

te le répète, sache mourir s'il le faut; car Dieu te voit, le ciel s'ouvre, et la palme du martyre t'attend. » Les paroles du pontife jettent l'épouvante dans l'ame de Mathilde; elle se croit entourée d'abîmes et de feux dévorants; l'effroi la saisit; éperdue, hors d'elle-même, à genoux sur le plancher, elle cache son visage noyé de pleurs contre la robe de l'évêque, et ne peut que répéter d'une voix entrecoupée par les sanglots: « Mon père, ô mon père! ne m'abandonnez pas. » — Mon enfant, lui répond Guillaume avec un ton plein de douceur et de compassion, je vous ai déjà dit que l'impie mahométan redoute ma vigilance: mais en luttant seule contre les piéges du démon, votre gloire sera plus grande... Cependant, si vous sentiez vos forces défaillir et votre vertu s'étonner, demandez, obtenez du prince la liberté de faire un pélerinage du côté du grand désert: là, parmi les débris d'un monastère ruiné qui fut élevé par Saint-Jean Climaque, réside un enfant de Basile, un pieux anachorète: le monde l'a vu jadis

revêtu des plus grandes dignités, célèbre par ses vastes connaissances, percer les mystères de la terre et des cieux; mais plus il se nourrit de la gloire humaine, plus il en sentit le vide. Il vit que l'homme doué de la plus rare intelligence, quand il n'est pas soutenu par Dieu, ne s'élève au-dessus des autres hommes que pour retomber de plus haut; il vit que tout ce que Dieu ne remplit pas, n'est qu'un abîme sans fond: alors il rejeta toutes les vaines lumières qui ne lui montraient que la misère de l'homme, pour s'attacher uniquement à la seule lumière qui lui en montrait la gloire. Il se retira au désert; depuis trente années il y vit seul, consumant son temps en jeûnes, en prières et à la pratique de l'hospitalité. Adressez-vous à lui pour soutenir votre faiblesse; il sait comment on résiste: demandez lui ses prières; ses prières ont trouvé le chemin du ciel.... »

Guillaume n'eut pas le temps d'achever, Bérengère l'interrompit: elle venait d'apprendre son départ, et en voulait savoir la cause. L'archevêque lui dit de quel pré-

texte le prince s'était servi pour l'éloigner de Damiette. « Dieu puissant ! s'écria la reine, se peut-il que Saladin demande pour prix de ma rançon, la honte de Richard ? Il ose lui proposer de lever le siége de Ptolémaïs ; ce n'est qu'à cette condition que je puis être libre ! Ah ! si telle est sa volonté, je puis mourir, car je ne verrai plus mon époux. — Elle dit, et tombe sur un siége, en proie au plus affreux désespoir. L'archevêque, ému de pitié, s'approche d'elle, et s'efforce de la consoler, en lui disant que Malek Adhel ne l'a point chargé de cette proposition, comme venant positivement de Saladin. » Mais la reine l'écoute à peine; éperdue, elle s'écrie qu'elle consent bien à donner sa vie pour son époux, et à mourir loin de lui, plutôt que d'être sauvée aux dépens de sa gloire; mais qu'il sache du moins, ajoute-t-elle, avec des sanglots déchirants, qu'il sache que je ne mourrai pas seule; je porte dans mon sein un gage de son amour, l'héritier de son nom et de son trône ; faudra-t-il donc que ce cher enfant périsse aussi avec sa mère ? Ne prendra-

t-on point pitié de cette tendre victime?— A cet aveu de Bérengère, l'archevêque s'inclina respectueusement devant elle. Illustre et malheureuse reine, lui dit-il, ne désespérez point de votre sort; la providence veille sur vous; elle vous éprouve, mais ne vous abandonnera pas. Croyez-moi, un jour vous reviendrez à la cour d'Angleterre, présenter à ses regards enchantés, l'auguste rejeton du grand Henri II. En attendant que les temps soient accomplis, relevez vos esprits abattus; songez qu'il ne vous est plus permis de vous livrer au désespoir, sans être coupable devant Dieu et devant votre époux. — Et vous, Mathilde, je vous recommande la reine; entourez-la de soins, d'égards et de complaisance; ne lui refusez jamais rien, hors les choses qui pourraient compromettre votre salut; sacrifiez-lui tous les biens terrestres; cet abandon de vous-même, que la religion vous commande, vous sera payé un jour avec usure.... Mais je ne puis vous en dire davantage; le temps fuit, le moment du départ approche, et je vou-

drais déterminer Agnès à partir avec moi; car je ne la croirai sauvée, que quand elle sera loin d'ici. Adieu, princesses infortunées, que toutes les bénédictions du ciel tombent sur vous; et dans vos épreuves, n'oubliez jamais que ce qui passe avec le temps est court et peu de chose; que la résignation, aux maux de la terre, doit être facile à ceux qui savent qu'ils n'espèrent pas en vain; et qu'enfin, dans quelque situation qu'on se trouve, quand il semblerait que tout secours humain nous abandonne, il ne faudrait pas encore perdre courage; car Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre. »

En achevant ces mots, l'archevêque éleva ses mains sur les deux princesses, les bénit, et s'éloigna d'elles, le cœur ému de pitié et de tristesse.

CHAPITRE X.

Guillaume entra chez la fille d'Amaury pour lui proposer de partir le jour même avec lui, afin de hâter l'instant de sa pénitence. « Si vous craignez, dit-il, de réparaître dans le camp des chrétiens, nous nous arrêterons dans le monastère fondé par Saint-Hélène, sur le sommet du Carmel ; c'est là que vous serez reçue par de saintes filles qui, soumises aux pratiques les plus sévères, et exemptes d'aucunes souillures de corps et d'ame, vivent néanmoins dans une si grande humilité, qu'elles ne croiront jamais pouvoir s'élever au-dessus de vous, ni songer à vos fautes que pour en demander le pardon au trône de la grâce céleste : c'est dans cette retraite, Agnès, que couchée sur le sac et la cendre,

vous expierez votre vie passée et que vous pourrez dire avec le prophète :—Seigneur, nourrissez-moi du pain de mes larmes, et faites-moi boire en abondance l'eau de mes pleurs. »

Au premier mot de l'archevêque, la princesse de Jérusalem avait tressailli, et son visage s'était couvert d'une brûlante rougeur : quand il eut achevé, elle détourna ses regards avec une dédaigneuse fierté, et ne répondit point; alors il ajouta : « Prenez garde, Agnès, ne laissez pas endurcir votre cœur; car au-dessus du malheur d'être coupable, il y a encore le malheur de ne pas se repentir.—Mon père, reprit-elle avec une agitation qu'elle ne pouvait contenir, je vous en prie, abandonnez-moi; car, je vous le déclare, je ne puis pas, non je ne puis pas me repentir encore, il n'y a de place dans mon cœur que pour un seul sentiment, la vengeance !..... — Hé bien, Agnès, repartit Guillaume, s'il faut du sang, s'il faut de la vengeance à votre ame violente et haineuse, je ne m'y oppose pas;

venez, suivez-moi au camp des croisés; venez reporter votre courage à la tête de nos armées; reprenez la lance et l'épée, couvrez-vous du sang des infidèles.....— Oui, je m'en couvrirai interrompit-elle d'une voix terrible; puis, s'arrêtant tout à coup, elle reprit avec plus de modération; mais le moment n'est pas venu encore; il faut l'attendre, mon père, je ne partirai point avec vous.—Écoutez, malheureuse fille, reprit l'archevêque d'un ton plein de compassion, vos crimes furent si grands, que s'il y avait des bornes à la clémence divine, je ne pourrais vous en promettre le pardon; mais d'une miséricorde infinie on peut tout attendre, tout espérer; quelque profond que soit l'abîme où nous sommes, cette miséricorde, qui est partout, est encore là, elle est près de vous, Agnès; elle n'attend qu'un mot de repentir sincère pour vous reprendre au nombre de ses enfants. O Agnès! votre cœur n'est-il pas touché de tant de bonté?.... O Agnès! ne déchirez point mon cœur par votre si-

lence. » La fille d'Amaury continuait à se taire. L'archevêque tomba à genoux. « O mon Dieu ! s'écria t-il, daignez lui inspirer de la pitié pour elle-même : votre pardon est tout prêt ; mais ce n'est pas assez encore, forcez son cœur à vous le demander. » Agnès continua à se taire. Guillaume se releva le visage baigné des larmes de charité ; quand son émotion lui permit de reprendre la parole, il dit : « Ainsi, le fruit de votre crime demeurera éternellement dans ce monde et dans l'autre, et tandisque son souvenir subsistera encore dans celui où vous ne serez plus, vous gémirez sans fin dans ces lieux terribles où le pardon n'entra jamais. »

A ces mots, Agnès fut saisie d'un frémissement involontaire ; mais, avec un geste d'impatience, elle fit entendre qu'elle en avait assez. Guillaume se retira alors ; il marcha vers la porte ; au moment de la refermer sur lui, il s'arrêta encore ; et les yeux fixés sur Agnès, il attendait qu'un mot, une larme, lui demandassent la grâce

qu'il brûlait d'accorder. L'inflexible Agnès continua à se taire, et levant la main en signe d'adieu, elle détourna la tête avec un orgueil qui éteignit toute espérance dans l'ame du digne prélat. « Seigneur, c'en est donc fait, s'écria-t-il, vous vous êtes éloigné d'elle sans retour : hélas! j'aurais donné ma vie pour la sauver, mais elle n'a pas voulu être sauvée, ou plutôt, mon Dieu, c'est vous qui avez voulu que la vue d'un si effroyable endurcissement fût un exemple pour celles qui, pures encore, pourraient s'aveugler sur les suites d'un sentiment coupable.... Mon Dieu, si telle est votre volonté, je courbe ma tête, je me soumets, et je pars. »

L'archevêque fut joindre la petite caravane qui l'attendait en dehors de la porte orientale de Damiette ; il y trouva avec Montmorency plusieurs captifs chrétiens qui, venant de se racheter, avaient profité de cette occasion pour s'attacher au service du premier baron de la chrétienté, et le suivre en Syrie. Leur troupe était encore augmentée de plusieurs moines péle-

rins qui allaient chercher à Tyr un bâtiment pour les conduire en Europe; le reste de la caravane était composé de soldats musulmans chargés de la protéger; et telle était la force des ordres qu'ils avaient reçus de Malek Adhel, que pendant toute la route, aucun d'eux ne s'écarta un moment des égards et du respect que leur maître leur avait commandé d'avoir pour les chrétiens qu'ils conduisaient. Ils prirent leur chemin le long des côtes de la Méditerranée, afin que la brise de mer vînt les aider à supporter l'ardeur brûlante des sables de Suez. Toutes les villes où ils passaient étaient tombées sous la domination de Saladin, et il n'y en avait aucune, surtout en Syrie, qui ne portât quelques vestiges de l'antique splendeur des chrétiens, et dont une église ruinée, un autel brisé, une croix vermoulue, ne révélât le nom de ses anciens maîtres. A la vue de ces chères et respectables images, abattues et traînées dans la fange, l'archevêque soupirait de douleur, Josselin frémissait d'indignation; et, tandis que le premier demandait à Dieu

de permettre que toutes ces brillantes cités fussent reconquises par les fils de la foi, le second jurait sur son épée de les reconquérir un jour. Ils voyaient tous les ports en activité, préparant des flottes pour détruire les chrétiens. A cet aspect le jeune héros français, dominé par sa valeur, ne pouvait être maître de sa colère : son ame tout entière s'élançait hors de lui; il brûlait de combattre et se désolait de ne le pouvoir encore : plus d'une fois oubliant et sa position et ses chaînes, oubliant qu'il était seul et que des milliers d'ennemis l'entouraient, il aurait tiré l'épée contre ces destructeurs du vrai culte, s'il n'eût été retenu par la prudence de l'archevêque ; alors il laissait retomber son glaive en dissimulant à peine son fier dépit ; souvent aussi la sagesse de Guillaume l'avait forcé à renfermer en lui-même l'ardeur qui le transportait au seul nom de la princesse d'Angleterre : ce n'est pas qu'il l'aimât comme on aime une femme ordinaire; il la voyait comme une créature divine, qui, réunissant tout ce qu'il peuvait imaginer

du ciel, excitait des adorations auxquelles un seul desir n'aurait osé se mêler, et à ses yeux c'eût été faire l'éloge des anges, que de dire qu'ils ressemblaient à Mathilde.

Enfin, après avoir vu fuir successivement à leurs yeux, pendant plusieurs journées de marche, Gaza, Joppé, Césarée et Ascalon, ils aperçurent le mont Carmel avec ses rochers et son monastère, et dans la vaste plaine qui le sépare de Ptolémaïs, leurs regards charmés distinguèrent enfin les bannières de la croix qui flottaient sur la tente des chrétiens.

A cette vue, la poitrine de l'archevêque s'oppresse d'une sainte joie; il étend les bras vers ses frères, les bénit de loin, et oubliant sa faiblesse et son âge, précipite ses pas vers eux. Montmorency seul peut le suivre, le reste de la caravane demeure en arrière; cependant la garde avancée des chrétiens en voyant dans le lointain une troupe de soldats musulmans, et plus près, un prêtre et un guerrier qui semblent regarder le camp avec attention, ne sait si ce ne sont pas deux infidèles déguisés, et

dans la crainte d'une surprise, elle sonne l'alarme et appelle à son aide : tous les croisés sont aussitôt en mouvement ; ils s'arment à la hâte ; ils accourent, et au moment où ils se présentent en dehors des retranchements, ils aperçoivent le vénérable archevêque de Tyr, avec ses cheveux blancs couverts de poussière, et son bâton à la main. Lusignan l'a reconnu le premier ; il s'élance, il s'écrie : « En croirai-je mes yeux, est-ce vous que je vois, mon père, êtes-vous l'ange de paix destiné à ramener l'union parmi nous? — Il n'avait pas achevé, que déjà Montmorency était aux pieds de Philippe-Auguste : ce digne monarque le relève avec bonté, le presse entre ses bras, et témoigne la joie qu'il éprouve en revoyant près de lui le plus ferme soutien de son trône. Richard, plus ému encore, prend la main de l'archevêque, le regarde fixement sans oser lui faire une question. Guillaume l'entend et lui dit : « Grand prince, ne craignez rien : il n'y a que peu de jours que j'ai quitté votre épouse et votre sœur ; elles sont pleines de vie ; je les ai

laissées à Damiette, sous la protection du noble Malek Adhel.—Y sont-elles traitées en esclaves? mon père, interrompit vivement Richard. — Elles ne pourraient, dans le palais même de la Grande-Bretagne, être entourées de plus de respects et d'honneurs; mais, ajouta Guillaume, le détail de leur situation, les motifs qui m'amènent ici, et les explications que j'oserai vous demander, seront le sujet de plus d'une conférence: en ce moment, mon premier soin doit être de vous solliciter en faveur des soldats musulmans qui nous ont escortés. Permettez-leur de se rendre à Ptolémaïs; c'est une grâce que je leur ai promis d'obtenir de vous, et qui sera la juste récompense de la manière généreuse dont ils nous ont conduits jusqu'ici. » La demande de l'archevêque fut accueillie unanimement: plusieurs soldats chrétiens, la croix rouge sur le dos, le casque en tête et le sabre en main, voulurent même se charger d'accompagner les Sarrasins jusqu'aux portes de Ptolémaïs; et touchés mutuellement de cet échange de service, ils semblaient pen-

dant ce court voyage, plutôt disposés à se soutenir en frères qu'à combattre en ennemis.

Cependant, la nouvelle de l'arrivée de Guillaume et de Montmorency a répandu la joie parmi tous les croisés ; il n'en est aucun pour lequel la vue de l'archevêque ne soit le signal de l'union et de la concorde : on dirait que toutes les haines s'apaisent à son approche, et que la confiance qu'il inspire est si puissante, qu'avant même d'avoir parlé, tous les cœurs sont disposés à le croire. Il demande au prince de consentir à convoquer un conseil général pour le lendemain matin ; tous promettent de s'y rendre : alors il traverse le camp, au milieu des acclamations générales, et va prendre quelque repos sous la tente de Richard, tandis que Montmorency accompagne Philippe-Auguste sous la sienne, et voit tous les Français charmés de son retour, s'empresser à sa suite, et faire retentir les airs du nom glorieux de leur jeune héros.

En attendant le conseil du lendemain,

Guillaume ne demeure pas tranquille ; il s'occupe de préparer les esprits à l'entendre ; il s'informe des causes de la division ; il parle avec force à Richard, reproche à Lusignan une opiniâtreté qui peut perdre l'empire, et ose remontrer à Philippe-Auguste que ce n'est pas pour faire un roi de Jérusalem, mais pour conquérir la cité sainte qu'il s'est rendu en Orient ; il entretient aussi en particulier le duc de Bavière qui commande les Allemands, depuis la mort de l'empereur Frédéric (1). Il se fait un appui d'Esmengards d'Aps, grand-maître des hospitaliers, et enfin une conversation de peu d'instants ramène entièrement à son opinion les Gênois, les Flamands, les templiers et les chevaliers de Saint-Jean. Alors il se retire : avant de permettre au sommeil de fermer ses pau-

(1) Frédéric Barberousse, qui mourut auprès de Larenda, pour s'être baigné tout en sueur dans le fleuve Cydnus ; Frédéric de Souabe, son fils, prit après lui le commandement de l'armée, mais ne lui survécut pas long-temps.

pières fatiguées, il va au pied des autels remercier Dieu des espérances qu'il ose concevoir, et lui demander des paroles sages et éloquentes qui puissent toucher le cœur des rois, et opérer le lendemain l'œuvre difficile et importante de la réconciliation des chrétiens.

CHAPITRE XI.

L'aurore commençait à peine à rougir l'horizon, que l'archevêque s'acheminait déjà vers la salle du conseil; trois trônes y sont élevés: Richard occupe l'un, Philippe s'assied sur l'autre; le troisième, destiné à l'empereur d'Allemagne, demeure vide. Le duc de Bavière se place un peu au-dessous. Plus bas encore sont les électeurs de l'empire et les pairs de France: les barons anglais se rangent selon leur rang; les princes de l'église suivent le même ordre. Le quatrième côté de la salle est réservé pour les Orientaux; on y voit le prince d'Antioche et celui de Galilée, les comtes de Jaffa et de Tripoli, les chevaliers du saint sépulcre et de l'ordre teutonique; enfin sur le devant paraissent Lusignan et Conrad: ces deux fiers rivaux, assis sur un

siége de la même hauteur, semblent indignés d'une égalité qui leur paraît un affront, et présentent à l'assemblée l'étonnant spectacle de deux rois de Jérusalem disputant, avec acharnement, la possession d'un royaume où règne un troisième roi. A peine tous les souverains avec leur sceptre, leur couronne et leur manteau de pourpre, sont-ils assis et en silence, que l'archevêque de Tyr se lève la tête nue et les yeux enflammés. Il expose avec force les funestes effets de la discorde qui s'est élevée dans le camp; il prouve que c'est elle seule qui empêche les chrétiens d'être maîtres de Ptolémaïs et de marcher à Jérusalem; il tonne contre ceux qui, préférant un avantage temporel à l'avantage de la religion, seront les seuls auteurs des maux affreux qui menacent les croisés; il s'efforce aussi de blesser leur orgueil en leur montrant que leurs vaines dissensions les rendent la risée des Mahométans. «Mille fois, ajoute-t-il, je leur ai entendu répéter entre eux: Hé quoi! tant de puissants rois n'ont-ils donc traîné tous leurs sujets et

leurs trésors du fond de l'Occident, que pour former un camp sur nos terres et n'en pas oser sortir. — Ce n'est pas tout, continue Guillaume, tandis que vous perdez le temps le plus précieux et la saison la plus favorable, croyez-vous que Saladin demeure spectateur oisif de vos funestes débats? Dans toutes ses provinces il assemble des troupes; dans tous ses ports, il équipe des flottes; partout j'ai trouvé ses peuples en activité, se préparant à la guerre avec la plus belliqueuse ardeur : maître de tant de forces, qu'attend donc Saladin pour fondre sur vous et vous anéantir? Ce qu'il attend? le secours d'un auxiliaire plus puissant, plus meurtrier que ses armées, et qui, chaque jour, s'avance vers vous, portant dans son sein la soif, la famine et de pestilentielles exhalaisons : quand le cancer brillera dans le zodiaque, que la canicule versera sur vous ses feux dévorants, que les fontaines seront taries, que les plantes et les fruits tomberont desséchés sur une terre aride et brûlée, et qu'incapables de résister à tant de fléaux, vos

corps épuisés ne pourront plus supporter le poids des armes; alors Saladin, comme une comète foudroyante, se présentera tout à coup devant vous; le lion de la guerre, le terrible Malek Adhel, l'accompagnera; ils feront biller leur glaive destructeur, et tout tombera devant eux; et, en peu d'heures, de tant de nobles chevaliers qui avaient ceint l'épée pour la défense du fils de Marie, il ne restera qu'un peu de cendre et beaucoup de honte; et ce camp où nous sommes maintenant, ce camp rempli encore de soldats et de héros, changé en un vaste cimetière, ne rappellera aux nations futures que la honte de votre défaite et le triomphe de nos ennemis. » Une peinture si hardie étonne l'assemblée; tous les esprits sont agités; un murmure général se fait entendre; Richard et Philippe-Auguste, émus du sort que leur prédit l'archevêque, surpris qu'on doute de leur courage, se lèvent par un mouvement simultané, et jurent que, s'ils doivent mourir, ils ne mourront pas sans gloire. Lusignan paraît affecté d'une vive douleur, mais le visage

du marquis de Tyr ne change point ; inflexible dans ses projets, et fier de posséder seul une ville dans la Palestine, il se croit au-dessus des rois qui l'entourent, des événements qu'on lui annonce, et sa volonté n'est pas ébranlée. Cependant Guillaume s'aperçoit qu'il a réussi à émouvoir ses auditeurs, et qu'ils vont peut-être s'effrayer jusqu'au découragement, s'il ne ranime leurs espérances ; alors reprenant la parole, d'une voix pleine de douceur, il leur montra les avantages incalculables d'une prompte réconciliation. « Tandis que les Sarrasins vous croient en proie à vos sanglantes querelles, et qu'ils s'endorment sur cette pensée, que Saladin est encore à Jérusalem, et Malek Adhel en Égypte, rassemblez-vous ; semblable à un ouragan qui emporte tout dans sa course, fondez sur vos ennemis sans tarder davantage ; que demain, à la pointe du jour, Ptolémaïs soit attaquée par toutes vos forces réunies, et, le soir même, vous y entrerez triomphants et vous planterez sur ses murailles démantelées l'étendard glorieux de la croix. »

L'éloquence de l'archevêque s'animant par cette grande image, il fait une peinture véhémente des triomphes qui suivront ce premier triomphe; il montre les infidèles éperdus fuyant devant les chrétiens, et ceux-ci poussant vigoureusement leur victoire, se frayer un chemin jusqu'à Jérusalem, et s'en rendre maîtres avant que Malek Adhel ait eu le temps de s'avancer au secours de son frère. Tel que ces hommes divins qui, inspirés par le ciel, montraient jadis l'avenir aux regards des autres hommes, Guillaume, rempli des flammes de l'enthousiasme et de la religion, peint à tous les chrétiens qui l'écoutent, l'instant, l'instant si beau, où les portes de Sion s'ouvriront devant eux, où leurs mains s'occuperont de réédifier le temple saint, et où ils pourront couvrir des palmes de la victoire ces mêmes lieux que leur Sauveur a couverts pour eux de tout son sang. Cette espérance que conçoit l'archevêque passe dans l'ame de tous ses auditeurs; il n'y a plus qu'un cri, qu'une volonté; chacun brûle de combattre, et les partisans de

Conrad se mêlant avec ceux de Lusignan, oublient leur précédente animosité, et ne voient plus que des compagnons d'armes dans ceux que peu d'heures avant, ils considéraient encore comme des ennemis. Cependant le prudent Guillaume ne se contente pas d'une réconciliation qui, née de l'effervescence du moment, pourrait en avoir la durée ; il veut qu'elle repose sur des bases plus solides ; et, profitant des dispositions de l'assemblée et de l'ascendant qu'il y exerce, il sollicite encore son attention, et dit : « Et moi aussi je desire que tous ses braves soldats, ces grands capitaines qui vont répandre leur sang pour reconquérir la cité sainte, sachent à qui, après Dieu, ils en offriront l'hommage. Je vois devant mes yeux deux princes qui y prétendent ; tous deux, soutenus par d'illustres protecteurs, me présentent, avec des droits égaux, une opiniâtreté aussi invincible. Je sais bien que la couronne de Jérusalem appartenait à Sibylle, et qu'étant morte sans postérité, elle n'a pu transmettre ce précieux héritage qu'à sa sœur

Isabelle, épouse de Conrad ; il semblerait donc que celui-ci devrait être regardé comme seul et légitime possesseur du trône de Baudouin ; cependant Lusignan, qui fut sacré roi par le vœu unanime de ses sujets, est encore plein de vie ; et je vous le demande à vous tous, souverains qui m'écoutez : un si auguste caractère, une si éminente dignité peut-elle jamais se perdre autrement que par la mort ? et quiconque l'en dépouillerait tant qu'il existe encore et s'emparerait de son sceptre, mériterait-il un autre nom que celui d'usurpateur ? Je vois, illustres monarques, qu'une telle vérité vous touche, et comme aucun de vous ne souffrirait l'affront qu'on veut faire à Lusignan, aucun de vous ne permettra qu'il le supporte. Cependant, afin que Conrad ne perde pas les droits dont son hymen avec Isabelle l'a si justement et si légitimement revêtu, prononcez que, durant les années que le ciel destine encore à Lusignan, lui seul sera regardé par les chrétiens comme roi de Jérusalem ; mais qu'après sa mort, soit que la faveur d'un

nouvel hyménée lui ait accordé ou non une postérité, le trône n'en appartiendra pas moins et pour toujours à Conrad et à ses descendants. » Cette proposition fut reçue avec des acclamations universelles, car elle satisfaisait également, et l'impatience que chacun éprouvait d'en venir à un accommodement, et les promesses par lesquelles les deux partis s'étaient engagés à soutenir les droits respectifs de leurs protégés. Richard ne pouvait-il pas dire à Lusignan : je me suis engagé à vous faire nommer roi de Jérusalem ; vous l'êtes : voilà mes serments remplis ; et Conrad, qu'avait-il à demander à Philippe-Auguste ? ne venait-on pas de lui assurer la possession de la Palestine ? Il se peut bien qu'au fond de l'ame ces deux fiers rivaux étaient loin d'être satisfaits, mais entraînés par le mouvement de l'assemblée, et voyant que leurs plus zélés protecteurs les pressaient de se déterminer, ils se soumirent, et acquiescèrent à la proposition de l'archevêque. Alors tous les rois et les grands se levèrent, et s'approchant d'une table où était le livre

des Évangiles, couvert d'une étoffe de soie, ils y posèrent la main avec respect, et jurèrent sur ce saint objet de leur culte, d'exécuter ponctuellement les conventions qui venaient de leur être proposées par l'archevêque de Tyr. Cette cérémonie achevée, Richard s'écria : « A demain l'assaut de Ptolémaïs! — A demain la prise de Ptolémaïs! ajouta Philippe-Auguste. » A cette exclamation des deux plus grands souverains du monde, l'assemblée entière répondit par des cris si vifs et si valeureux, qu'ils retentirent dans tout le camp, et que les soldats émus par ces acclamations belliqueuses, sentirent leur sang enflammé d'une nouvelle audace; et espérant qu'on allait les rendre aux combats, ils se réunirent autour de la salle du conseil, afin de savoir plus tôt quand ils disposeraient de la victoire. On se hâta de leur apprendre que le lendemain à la pointe du jour ils seraient sous les murs de Ptolémaïs, et qu'avant la fin de ce même jour il faudrait en être maître; tous s'y engagèrent avec cette ardeur de volonté qui, ne connaissant point

d'obstacles et comptant pour rien les travaux, promettrait de faire l'impossible, parce qu'elle a la conscience qu'il n'y a rien d'impossible pour elle.

Cependant, avant que l'assemblée se sépare, Montmorency demande à être écouté. Chacun se rassied, seul il se lève et dit : « Souverains et chevaliers, la cause de Dieu que nous allons défendre est assurément la plus belle de toutes ; mais peut-être que celle de l'infortune et de l'innocence ne doit pas être moins sacrée pour nos cœurs. Qui de nous ne gémit de savoir la reine d'Angleterre dans les fers, et Malek Adhel osant nous demander pour prix de sa rançon une honteuse retraite ? Mais qui pourra ne pas s'indigner, en sachant que ce même Malek Adhel, épris des charmes de la princesse Mathilde, attente à la pudeur de cette vierge divine, en lui parlant chaque jour de son coupable amour ? Si jusqu'à présent il n'a pu se défendre de respecter la fille des rois, qui sait si bientôt, fatigué des rigueurs qu'il essuie ?... Je vous vois frémir à cette seule pensée, sire,

continua-t-il, en s'adressant à Richard, et déjà vos vœux comme les miens demandent à cette auguste assemblée de jurer avec nous de voler au secours de ces illustres princesses, aussitôt que notre valeur nous aura ouvert les chemins de Damiette. Je suis loin de prétendre cependant que toute l'armée doive abandonner ses conquêtes de Palestine pour marcher en Égypte, mais je desire seulement qu'il soit permis à tous les chevaliers qui ont fait vœu d'honorer et de servir la beauté, de se joindre à moi pour aller délivrer la princesse Mathilde, et la rendre pure et sans tache à ce ciel qui l'attend, ou aux trônes du monde qui la desirent et la réclament. — Si tel est le vœu qu'il faut avoir fait pour vous suivre, répartit vivement Philippe-Auguste, quel chevalier restera ici? L'honneur et la beauté ne sont-ils pas la devise de tous, les rois eux-mêmes en ont-ils d'autre ? Je jure Dieu que Damiette me verra avec vous à ses portes. — Sire, interrompit Richard, nous ne pouvons tous deux abandonner l'armée, et je pense que

votre majesté ne me disputera pas le droit d'aller arracher mon épouse et ma sœur aux fers qu'on a osé leur donner.—Je crois, s'écria Lusignan à son tour, ne mériter de rentrer dans ma Jérusalem qu'autant que j'aurai commencé par soutenir la cause de l'infortune; mon bras, mon sang et ma vie sont à la princesse Mathilde; et je ne crains pas d'avouer que s'il ne fallait que le sacrifice de mon trône pour obtenir sa main, je n'hésiterais pas à le faire. » A cette déclaration, Richard serre affectueusement la main de son frère d'arme, et semble déjà lui donner son consentement. Montmorency s'en aperçoit; profondément blessé de voir prononcer et accueillir des prétentions que sa modestie l'avait empêché d'exprimer; il reprend avec hauteur: « L'intention de Lusignan me paraît peu réfléchie; car je ne pense pas qu'il veuille faire dire de lui que lorsqu'il a perdu son royaume il était à la tête de l'armée, et qu'il n'y était pas quand il l'a reconquis. » Lusignan s'offense de ce discours, et veut à l'instant même en tirer vengeance; mais

les deux rois interposent leur autorité; et, aidés par Guillaume, ils parviennent à apaiser le ressentiment des deux chevaliers. Alors on revient à la proposition de Josselin, et on décide qu'après la prise de Ptolémaïs il sera formé une troupe de mille guerriers, sous le nom des *chevaliers de la Vierge;* que Richard la commandera, et que Montmorency combattra immédiatement sous lui; mais que le nom de tous les autres prétendants sera jeté dans une urne, pour que le sort décide entre eux, à l'exception cependant de celui de Philippe-Auguste, qui ne peut quitter l'armée en même temps que Richard, de celui de Lusignan, qui ne doit point s'éloigner de son royaume tandis qu'on combat pour le lui rendre, et de celui de Conrad qui, hautain et sauvage, ne pense pas que l'honneur d'une femme mérite l'honneur d'un combat.

Tous ces grands intérêts étant ainsi terminés, on dresse le plan d'attaque du lendemain: Richard, à la tête de ses Anglais, et soutenu par les hospitaliers et les Flamands, doit s'emparer de la tour de l'est.

Philippe-Auguste promet de forcer celle de Nazareth qui s'élève au midi : Lusignan se portera vers les points les plus faibles des murailles qui entourent la ville, y placera les vastes machines construites depuis long-temps pour abattre Ptolémaïs ; et Conrad, avec un souris amer, s'engage à le soutenir. Cependant, pour que tous ces préparatifs ne soient pas aperçus des assiégés, on entoure le camp de hautes palissades d'oliviers : chaque souverain donne ses ordres, se prépare au combat, écarte le repos et ne respire que la guerre. A peine le crépuscule du soir est-il arrivé, que Montmorency, à la tête de mille pionniers, profite de l'obscurité pour commencer à détruire en silence les avants-murs de la ville, appelés murs de barbacane : Lusignan fait rouler lentement une tour de bois remplie d'armes meurtrières, et la place en face d'une brèche mal réparée : des corps de Tyriens portent sur leurs épaules des balistes, des béliers et autres instruments de guerre qu'ils dressent contre les murailles : tous ces mouvements se font

avec précaution, en silence, et jamais les avant-coureurs de la mort ne s'annoncèrent avec moins de bruit et d'éclat. Tandis que tout se prépare ainsi pour l'assaut terrible du lendemain, les habitants de Ptolémaïs se reposant avec une aveugle confiance sur la dissension qui, jusqu'à ce jour, a retenu les chrétiens enchaînés dans leur camp, sommeillent en paix sans se douter que l'ange de la destruction s'avance vers eux, et plane déjà sur leurs têtes. A peine l'aurore a-t-elle paru, qu'éveillés tout à coup par le son des trompettes, le retentissement des armes et le hennissement des chevaux, ils s'élancent sur leurs remparts, et voient avec effroi l'appareil terrible qui les menace de tous côtés : leurs murs attaqués dans leurs fondements par des milliers de soldats, ne seront bientôt plus qu'une vaine défense : dans l'espoir d'interrompre les travailleurs, les Musulmans jettent sur eux des pierres enflammées et du plomb fondu ; ils sont bientôt repoussés par les flèches et les traits dont on les accable. Cependant ils reviennent à

la charge, et commandés par le brave Metchoub, auquel Saladin a confié la défense de Ptolémaïs, ils opposent une fermeté constante et opiniâtre à l'ardeur fougueuse des chrétiens : déjà plusieurs tours sont renversées, les fossés à demi-comblés, les brèches ouvertes en plusieurs endroits, les croisés prêts à monter à l'assaut, et cependant les assiégés ne parlent point de se rendre; Richard irrité sent croître sa valeur avec leur obstination; il anime ses troupes, les efforts redoublent, l'intrépidité ne connaît plus d'obstacles; les poutres armées de fer, les faux tranchantes, le terrible bélier, sont dirigés contre la tour de l'est; bientôt elle s'ébranle, croule, et tombe avec un fracas horrible, entraînant dans sa chute les guerriers qui la défendaient : Richard s'élance à travers les décombres, il est maître des faubourgs; pendant assez long-temps les Sarrazins lui disputent le terrain, mais s'apercevant bientôt que les chrétiens sont victorieux sur tous les points, ils fuient épouvantés dans leur seconde enceinte : Philippe-Au-

guste, maître de la tour de Nazareth, s'unit à Richard pour ne donner aucun relâche aux vaincus, et tous deux s'apprêtent à tenter l'escalade du second retranchement.

Tandis qu'ils poursuivent ainsi leur victoire, ils apprennent avec étonnement que du côté de la mer, Montmorency vient d'en obtenir une plus brillante encore, qu'il est maître du port, des tours qui le protégeaient, et que s'ouvrant des routes inaccessibles à tout autre guerrier, à l'aide de ponts suspendus qu'il a fait jeter du haut des machines extérieures sur les murs de la ville, il n'a plus que quelques ennemis à renverser pour être maître du faubourg de l'occident, et revenir joindre le reste de l'armée. Il ne se fait pas long-temps attendre. Hors le bras de Malek Adhel, il n'y a point d'obstacle capable d'arrêter sa valeur; le voilà au pied de la seconde enceinte, que l'épée de Richard et la lance de Philippe-Auguste ont déjà commencé à ébranler, mais le jeune héros veut des moyens plus prompts; de sa propre main

il dresse une échelle contre le mur et monte le premier à l'assaut : à quelque distance, Lusignan suit son exemple, et tous deux, animés du désir de se surpasser, bravent avec une audace sans exemple, les traits qu'on fait pleuvoir sur eux : cependant Montmorency vient d'atteindre les créneaux; il y touche, il est vainqueur : oubliant alors les dangers qui le menacent et les ennemis qui l'entourent, il jette au loin le bouclier qui défendait sa tête; et saisissant dans les mains des guerriers qui le suivent l'étendard de la croix, il l'arbore le premier au haut de la muraille, et donne ainsi aux chrétiens le signal glorieux de leur triomphe : en vain les Sarrazins s'efforcent de l'abattre, le jeune héros défend sa victoire avec cette même valeur qui la lui a fait obtenir : il paraît debout au faîte des remparts, saute dans l'enceinte, se place devant la bannière sacrée, et avec sa seule épée, écarte les infidèles et les empêche d'approcher.

Cependant l'échelle ou il vient de se frayer une si glorieuse route est renversée

avec tous les guerriers qu'elle portait, et il se voit seul au milieu d'une foule d'ennemis; mais il est avec son courage, et il ne s'effraie pas : les Sarrazins, honteux d'être repoussés par un seul chrétien, reviennent en foule vers lui; tandis que son bras invincible les renverse d'un côté, il reçoit de l'autre un coup de hache qui fend son casque en deux parties, sa tête reste nue et sans défense : à l'aspect de sa jeunesse et de sa beauté, les Musulmans s'arrêtent immobiles, étonnés de voir dans un âge si tendre une si indomptable valeur; ils paraissent craindre de donner la mort à celui qu'ils ne peuvent s'empêcher d'admirer; mais, du haut de la citadelle, Metchoub a reconnu le héros; il accourt, se précipite, anime ses soldats. « Insensés, leur crie-t-il, que tardez-vous à frapper : si Montmorency tombe sous vos coups, Ptolémaïs pourra être emportée, la victoire n'en sera pas moins à nous. » Il dit, et suivi de ses troupes, il entoure le héros. Celui-ci, près d'être accablé par le nombre, oppose un cœur intrépide et un bras invincible au

torrent débordé contre lui; il s'appuie le dos contre le mur, et, négligeant de défendre sa vie, il ne songe qu'à garantir le drapeau de la croix qui flotte au-dessus de sa tête : déjà victime de son généreux dévoûment, son sang commence à rougir ses armes, lorsque le ciel, qui veut le conserver encore à ce monde dont il est l'exemple et la gloire, lui envoie un défenseur : après avoir été repoussé plusieurs fois, Lusignan est enfin parvenu à escalader le rempart; des milliers de chrétiens le suivent ; il aperçoit, le premier, le danger de Montmorency, il vole à son secours; les chrétiens se précipitent après lui, et parviennent à dégager le héros : à peine celui-ci est-il libre, qu'il jette les débris de son épée, en saisit une autre, se couvre du casque d'un des ennemis qu'il a abattus, et tout blessé qu'il est, cherche de nouveaux combats. Cependant Metchoub, furieux de se voir enlever sa proie, tourne toute sa rage contre Lusignan; il lui lance un trait si subit et si prompt, que le roi de Jérusalem n'a pas le temps de le détourner; il le

reçoit dans la poitrine : le sang sort de la plaie à gros bouillons; le vaillant guerrier chancelle; il tombe sur ses genoux : alors Metchoub l'insulte : « Monarque de Jérusalem, lui dit-il, puisque tu as perdu ton royaume dans ce monde, va le chercher dans l'autre. » Mais Metchoub n'a pas le temps d'achever, tous les retranchements sont emportés, l'armée entière est dans Ptolémaïs, Richard vole à la défense de son frère d'arme, le sauve et le venge : vainqueur de Metchoub, il le fait charger de chaînes. Les habitants de Ptolémaïs, voyant leur chef dans les fers, se soumettent aux vainqueurs et acceptent la capitulation que leur offre Philippe-Auguste. A l'instant on voit de toutes parts des croix triomphantes s'élever au-dessus des mosquées, et de glorieuses bannières se déployer dans les airs : le soleil les dore de ses derniers rayons, et éclaire encore avant de disparaître, l'entrée triomphale de l'armée dans la ville conquise : les rois de France et d'Angleterre, se tenant par la main, marchent à la tête de leurs troupes,

et vont rendre grâce de leur victoire au dieu des armées dans la grande église de Saint-Jean : consacrée par les infidèles à l'honneur de leur prophète, elle vient d'être rendue à son premier culte. L'archevêque de Tyr, vêtu de ses habits pontificaux, l'a purifiée, il commence les saintes cérémonies, et fait retentir, avec l'hymne de reconnaissance, le nom sacré du Christ; toutes les voix des héros le répètent : monarques, princes, soldats, tous se prosternent sans distinction de rang et de titres, unis, confondus entre eux comme ils le sont devant l'Éternel. Après s'être acquittés de ce pieux devoir, les vainqueurs se retirent dans le quartier qui est désigné à chacun, et ils se délassent de leurs pénibles et glorieux travaux, en goûtant le repos qu'amènent le silence et la nuit.

FIN DU PREMIER VOLUME.



